fils prodigue, met en scène, peu avant leur mort précoce, deux cousins aux noms transparents, Theofilus, jeune homme vertueux, et Geofilus qui, à Athanasia, cette Immortalité à qui il était destiné, a préféré, pour sa perte, la mondaine Canitide.

L'œuvre d'Acevedo, parfaitement représentative du théâtre scolaire jésuite de l'Âge d'Or espagnol, fait l'objet depuis une trentaine d'années d'études sérieuses et mérite d'être éditée avec le soin dont elle est ici l'objet. Y sont combinées les évidentes nécessités du didactisme moral dont l'Ordre est comptable et celles de l'obligatoire mise en scène des dogmes promus par le Concile de Trente (dont les travaux s'achèvent en 1563), comme la Pénitence ou le Saint-Sacrement, mise en scène bien réelle puisque ces pièces — les commentateurs le montrent clairement dans l'ouvrage — sont destinées à la représentation. La fête jésuite, dans sa version scolaire et théâtrale, illustre également la symbiose bi-culturelle — antique et religieuse — des *litterae humaniores* qui fonde la *Renovatio litterarum* dont les Collèges — de l'Espagne à la province flandro-belge — constituent le *limes*. La production littéraire d'expression latine à laquelle sont astreints les plus brillants des professeurs, certes contrôlée par les autorités romaines de l'Ordre, garde cependant une spécificité — une couleur régionale ? — comme le souligne efficacement l'équipe qui, sous la direction de V. Picón García, a donné aux *lucubrationes* du P. Acevedo l'éclairage qu'elles méritent.

Jean-Yves Boriaud.

Histoire littéraire

Carl Deroux (dir.), *Studies in Latin Literature and Roman History XV* (Collection « Latomus », n° 323) : Bruxelles, Latomus, 2010, 528 pages.

Le recueil que publie Carl Deroux dans la collection Latomus comporte 25 contributions sur des thèmes extrêmement variés, dont le seul lien est qu'ils concernent des écrivains antiques, presque tous de langue latine. Elles couvrent un espace temporel très étendu, du IV^e^ siècle avant J.-C. jusqu'au IV^e^ siècle de notre ère. Elles sont simplement classées par ordre chronologique.

Le plus ancien auteur traité est l'historien grec Timée, qui fut le premier à fournir un cadre chronologique à l'Histoire romaine. A. Kotey met en lumière les facteurs qui dictèrent la fixation des dates-clefs qui en constituent l'armature : le choix de la Chute de Troie comme point de départ et certains présupposés théoriques comme le renouvellement cyclique du temps (la « grande année »). Un schéma explique les duplications qui en résultent.

R. Moore pose la question de la présence féminine dans l'armée romaine. Une foule de femmes du commun gravitaient certainement autour des soldats ; nul n'en parle car ce n'était pas un problème. Seule la présence des femmes de l'élite, qui accompagnaient leurs maris choque les historiens. Mais leur indignation n'est qu'un effet de rhétorique ; les soldats eux-mêmes acceptaient qu'elles interviennent directement auprès d'eux. L'auteur analyse quelques exemples célèbres : Fulvia, Agrippine l'Aînée, Plancine. Le problème posé semble avoir été moins la transgression du code moral du statut matronal que le danger potentiel qu'elles présentaient sur le plan politique.

M. Williams remet en question la thèse d'E. Gruen qui, pour combattre la conception traditionnelle des Juifs victimes de persécutions, prétendait qu'à Rome

ils vivaient en paix, ignorés des Romains, et que les mesures prises contre eux n'étaient que des postures politiques destinées à détourner l'attention de problèmes plus graves. L'auteur montre que les Romains connaissaient parfaitement les Juifs et leurs coutumes, et que les mesures prises contre eux étaient chaque fois justifiées par quelque incident.

R. K. Ehrman fait une analyse fouillée des aventures de chaque personnage du *Rudens* de Plaute et montre que les espoirs qu'ils mettent dans le secours de la mer sont toujours déçus ; au total la mer trompe même les attentes des spectateurs.

D. P. Kubiak propose une interprétation nouvelle du fameux poème érotique de Cicéron que cite Pline le Jeune. Selon lui ce poème, que la chronologie interdit de considérer comme dédié à Tiron, ne prouverait en rien l'homosexualité de Cicéron. Il s'agirait d'un simple jeu littéraire ; ce serait une épigramme mettant en scène un personnage de mari soumis, incarnant le type de l'*uxorius*. L'hypothèse est gratuite mais séduisante.

M. B. Charles s'intéresse au transport des troupes durant la Guerre Civile. César, comme Pompée, réquisitionnait des navires marchands pour cet usage mais il présente les faits à son avantage, mettant en avant que sa position de défenseur de la légalité républicaine lui en donnait le droit, tandis que Pompée apparaît comme agissant illégalement.

On a, depuis longtemps, remarqué que les prodiges rapportés à propos de la naissance du futur Auguste visaient à faire de lui un émule d'Alexandre. D. Engels trouve d'autres ressemblances troublantes avec ceux que l'on associait à la naissance du roi Séleucus. Cette propagande spécifique devait tenter d'utiliser l'ancienne rivalité entre Séleucides et Ptolémées pour affaiblir Antoine et Cléopâtre et mobiliser l'Orient hellénistique contre eux.

Trois articles sont consacrés à Virgile. H. Snuder revient à son tour sur le mystère de la IV^e^ *Bucolique*. Une analyse fouillée du texte et d'intéressantes comparaisons lexicales avec les autres œuvres de Virgile le conduisent à affirmer que l'enfant n'est autre que le futur Auguste. I. Fratantuono cherche à expliquer le sens de la flèche prodigieuse que lance Aceste pendant les Jeux Funèbres d'Anchise. Elle annoncerait la mort de Pallas et la conséquence de cette mort pour Énée. Y. Nadeau montre que l'abattage des arbres de l'Averne pour le bûcher de Misène au Chant 6 fait allusion à la transformation de l'Averne en *Portus Italicus*.

D. Lowe établit des liens entre le repas de Nasidius au livre 2 des *Satires* d'Horace et l'épisode des Harpies, que Virgile a emprunté aux *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes. Virgile aurait en quelque sorte enrichi l'épisode des *Argonautiques* grâce au grotesque satirique d'Horace, mêlant ainsi deux genres réputés opposés. C'est encore à Horace que R. T. Scott consacre sa contribution pour montrer que le 4^e^ livre des *Odes* n'est pas un assemblage sans fil directeur, destiné à satisfaire un caprice du prince, mais qu'il est au contraire soigneusement construit.

À partir d'une brève notice de Pline l'Ancien, qui résume la vie d'une certaine Vistilia en énumérant ses différents maris et la destinée de ses proches, B. J. Kanavagh montre que les grandes dames n'étaient pas les seules à influencer l'Histoire : bien que d'une obscure origine italienne Vistilia a contribué à l'élévation de toute sa famille et donné à l'Empire gouverneurs, consuls et princes.

G. Mader pénètre au cœur de la tragédie de Sénèque en analysant le rôle de la rhétorique dans *Les Phéniciennes*. Appliquée en particulier au thème tragique du *regnum*, elle contribue à mettre en lumière les contradictions internes des personnages.

S. M. Kershner anayse un passage des *Silves* (2, 7), où Stace, dans un éloge de Lucain, fait clairement allusion à Horace, *Ode*s, 3, 1, en s'attribuant le rôle de *uates*

du *Sacerdos Musarum*. Soucieux d'assurer sa position dans le milieu culturel de son temps, où son origine était un handicap, l'image de *uates* qu'il se forge lui donne une autorité analogue à celle de ses prédécesseurs. Mais tout en se montrant ainsi respectueux de la tradition épique romaine, dans laquelle il veut prendre place, il cherche aussi à redéfinir ses critères.

C. Deroux s'attache à préciser la personnalité du Cordus évoqué dans la 3e *Satire* de Juvénal. Une véritable enquête policière qui analyse chaque détail du logis de Cordus aboutit à la conclusion convaincante qu'il était un poète et qu'il représentait un compromis entre le buveur de vin (poète inspiré) et le buveur d'eau (travail poétique), idéal poétique de la « folie lucide » qui était celui d'Horace et peut-être aussi de Juvénal lui-même.

L. Foubert étudie la façon dont Tacite traite les personnages féminins des *Annales*. Selon une tradition littéraire antique bien établie, il a implicitement recours au procédé du parallèle, qui servait à caractériser les hommes sur le plan moral, mais en se référant aux critères de l'idéal féminin républicain qui perdure sous l'Empire. L'auteur illustre cette thèse par deux parallèles significatifs. Celui qui compare Agrippine l'Aînée à Plancine montre que le comportement des femmes rejaillit sur l'image des hommes, de sorte qu'elles forment avec leurs maris Germanicus et Pison deux couples antithétiques opposant le vice à la vertu. Le parallèle entre Messaline et Agrippine la Jeune les condamne au contraire toutes les deux tant pour leur manquement à la *pudicitia* que pour l'image de *dux femina* qu'offre chacune d'elles à sa façon. Le procédé permet à Tacite d'offrir, en filigrane, une comparaison avec les femmes de la maison impériale de son époque.

Le rôle de l'armée était déterminant dans la conquête de l'*imperium*. C. A. Perkins étudie la relation entre Cécina et les légions de Germanie Supérieure. L'attraction réciproque qui les unit au début est fondée sur un effet de miroir : les hommes reconnaissent en leur chef les qualités qu'ils s'attribuent à eux-mêmes. Mais ce même effet contribue finalement à détruire le lien entre eux quand les échecs ternissent l'image qu'il leur renvoie. Tacite anticipe sur les conceptions des psychologues et sociologues modernes dont la conclusion est que, pour durer, l'exercice du pouvoir doit aller au-delà de l'effet de miroir.

Pour K. R. Bradley, les *Lettres* de Pline sont certainement une création littéraire mais, en même temps, elles constituent un document historique sur son époque. C'est même, selon l'auteur, une œuvre historique, qui permet à Pline d'écrire l'Histoire sans rivaliser avec Tacite. Comme l'exige le genre historique antique, les personnages des Lettres sont des *exempla* offerts en modèles aux lecteurs. Et le premier d'entre eux est Pline lui-même, qui peaufine son propre personnage, exemple idéal de réussite et de vertu. Cette didactique épistolaire s'adresse à des hommes qu'on pourrait appeler « nouveaux » — comme Pline lui-même — auxquels il transmet le code moral traditionnel romain.

Un document publié récemment sur les vétérans auxiliaires sortis de la garnison de Mésie Supérieure entre mars et août 115 permet à J. Bennet d'éclairer la question du déploiement des troupes auxiliaires pendant la guerre de Trajan contre les Parthes.

B. Baldwin recense et analyse avec précision toutes les allusions à l'époque contemporaine dans l'*Histoire Auguste*.

A. J. Quiroga étudie le traitement du silence dans le *De officiis* d'Ambroise. Selon lui, il est en opposition directe avec les tendances rhétoriques de son temps.

N. Adkin continue son précieux travail lexicographique visant à compléter d'abord le *Lexicon of Ancient Etymologies* de R. Maltby (articles parus dans ces mêmes *Studies in Antique Literature* XII et XIII), puis le *Supplementum etimologycum Latinum* de C. Marangoni (articles parus dans *Eos* et dans *Euphro-*

syne 2009). Il traite ici Servius et Servius Auctus. On y trouvera entre autres le fameux *uxorius* par lequel une contribution de ce recueil explique le poème érotique attribué à Cicéron.

R. E. Colton relève, cite et commente les échos des *Satires* de Juvénal dans l'*In Eutropium* de Claudien ; et ils sont nombreux : la liste finale en recense 30, évoquant surtout la seconde et la quatrième *Satires*, mais pas seulement.

R. J. Cormier étudie comment l'auteur médiéval du *Roman d'Aeneas* réinterprète l'épisode de Cerbère à partir du modèle de Virgile dans la Descente aux Enfers d'Énée : le chien qui garde la porte du monde infernal est transformé en un monstre médiéval où transparaissent des influences étrangères à Virgile comme celle d'Ovide. L'exemple fournit une clef pour comprendre comment le roman médiéval se forgea à partir des sources classiques.

Nicole Boëls-Janssen.

Thomas Baier, *Geschichte der römischen Literatur* (Collection « Beck'sche Reihe », n° 2446) : Munich, Beck, 2010, 128 pages.

C'est une petite littérature latine fort utile et originale qu'a réalisée Th. Baier. Certes, les dimensions réduites du livre (128 pages de format 18 cm × 11 cm) ont contraint l'auteur à ne parler que peu de certains auteurs : ainsi l'article *Caius Plinius Secundus der Ältere* ne comporte que douze lignes. En revanche sont présents, voire développés, des articles d'auteurs habituellement peu traités : c'est le cas de Calpurnius Siculus (p. 79) ou de Cornélius Gallus, qui occupe (p. 66-67) plus de 40 lignes. C'est donc un regard nouveau et original que jette l'auteur sur la littérature latine.

Cette originalité se manifeste d'abord par la limite chronologique qu'il s'est fixée : il s'arrête au *De die natali* de Censorinus, qui fut composé en 238 ap. J.-C. Il s'en explique dans son introduction : au-delà de cette date, note-t-il, les lieux de production littéraire ne sont plus nécessairement Rome, mais les marges de l'Empire, notamment l'Afrique du Nord, et, avec l'apparition et le développement du christianisme, ce sont désormais des thématiques nouvelles qui vont apparaître. Ainsi, le début de la littérature latine étant souvent fixé à 240 av. J.-C., date de la première représentation d'une tragédie traduite du grec par Livius Andronicus, le présent ouvrage offre le tableau d'une littérature latine qui, issue de l'imitation de la littérature grecque et se développant d'une manière de plus en plus autonome, se situe dans un espace chronologique de 480 années, entre 240 av. J.-C. et 240 ap. J.-C.

Une autre originalité du livre est la présentation des œuvres, non plus, comme cela se fait habituellement, dans un ordre seulement chronologique, mais selon les différents genres littéraires, à l'intérieur desquels les différents auteurs apparaissent dans l'ordre chronologique. Ces genres sont successivement l'épopée, la poésie didactique, le théâtre, la satire, la poésie lyrique, l'historiographie, le roman, le genre épistolaire, la rhétorique et la philosophie et l'encyclopédisme antique. Ils sont détaillés au maximum : le théâtre se subdivise en quatre aspects (période préclassique, tragédie, prétexte et *palliata*), le genre lyrique, en sept aspects (élégie, poésie alexandrine, poésie alcaïque, épigramme, poésie bucolique, fables et poésie de circonstance).

Cette présentation n'offre certes pas que des avantages. Ainsi, elle a pour conséquence que Virgile est traité trois fois : une première fois comme auteur d'épopée avec l'*Énéide* (p. 17-21), une deuxième fois comme auteur didactique avec

les *Géorgiques* (p. 31-32) et une troisième fois comme auteur lyrique avec les *Bucoliques (*p. 78-79). Mais, inversement, cet ordre d'une part comporte des avantages pédagogiques et facilite aux lecteurs étudiants l'accès à la littérature latine, d'autre part permet à Th. Baier des commentaires littéraires bien ciblés et bien insérés dans un développement d'ensemble : p. 16-17, par exemple, où, après la présentation des premiers auteurs de tragédie, on trouve d'intéressantes considérations sur la dignité du genre, le mètre utilisé, le public visé ; p. 49-50, dans une section intitulée *Theaterbetrieb und Überlieferung*, on remarquera encore des observations suggestives sur la façon dont pouvaient concrètement se présenter les manuscrits originaux de Plaute et ceux qui circulèrent dans l'Antiquité après sa mort, ainsi que sur la manière dont a pu, au cours du temps, évoluer leur texte.

Un index des noms d'auteurs latins clôt le livre.

Gérard Freyburger.

Giancarlo Abbamonte, Lorenzo Miletti & Luigi Spina (dir.), *Discorsi alla prova*. Atti del quinto colloquio italo-francese *Discorsi pronunciati, discorsi ascoltati : contesti di eloquenza tra Grecia, Roma ed Europa* (Napoli – S. Maria di Castellabate, 21-23 settembre 2006) (Pubblicazioni del Dipartimento di Filologia Classica F. Arnaldi dell'Università degli Studi di Napoli Frederico II, n. s. 1) : Napoli, Giannini Editore, 2009, 639 pages.

Cet imposant volume témoigne de la vitalité de la coopération entre l'Université de Strasbourg et l'Université Frédéric II de Naples. Il regroupe en effet, comme le titre l'indique, les contributions présentées, en septembre 2006, lors du cinquième des colloques sur la rhétorique organisés depuis 2001 par les deux établissements, auxquelles s'ajoutent, ce que le titre n'indique pas, celles qui l'ont été parallèlement dans le cadre d'une table ronde. On y trouve donc, plus précisément, après une courte présentation, deux ensembles inégaux. L'un se compose de vingt-cinq études, dues à vingt-six auteurs différents (onze en français et quatorze en italien), comptant entre neuf et quarante-deux pages ; accompagnées de notes et complétées chacune par une bibliographie souvent abondante, elles sont issues du remaniement des communications prononcées. L'autre compte cinq textes (un en anglais, quatre en italien), sans notes ni bibliographie. Ces derniers s'organisent autour d'un seul et même thème : « Peut-on encore défendre et pratiquer la rhétorique ? ». Il s'agit, après l'introduction de Luigi Spina, d'exposés de Lawrence Green (« The Global Study of Rhetoric »), Gabriela Moretti (« Si può ancora, oggi, difendere e praticare la retorica ? »), Laurent Pernot (« La retorica oggi ») et Nicoletta Polla Mattiot (« La riscossa della retorica comincia dal reality ? »). Les premiers sont à la fois plus nombreux et plus divers : « Oratoria da camera. Il processo *intra cubiculum* di Valerio Asiatico (Tac. *Ann*. XI 1-3) », d'Arturo De Vivo ; « Allocuzioni alle truppe : documenti, origine e struttura retorica », de Giancarlo Abbamonte ; « Contesti dei discorsi alle truppe nella storiografia greca Erodoto, Tucidide, Senofonte », de Lorenzo Miletti ; « Il generale e il suo 'pubblico' : le allocuzioni alle truppe in Sallustio, Tacito e Ammiano Marcellino », de Claudio Buongiovanni ; « Discours prononcés, discours écoutés chez Tite-Live : l'exemple des discours dans le livre XXI de l'*Ab Vrbe condita* », de Martine Chassignet ; « Riscrivere discorsi d'altri », de Marisa Squillante ; « Il *synedrion* di Salamina. Note a Erodoto 8.49-63 », de Maurizio Erto ; « Difendere il nemico : il discorso ricostruito del Telefo euripideo », de Paola Cassella ; « Le blâme des cités chez Apollonios de Tyane et chez Dion de Pruse », de Thierry Grandjean ; « Éloge et

description : l'esprit du banquet dans *La Salle* (*Peri tou oikou*) de Lucien », de Johann Goecken ; « Χερσὶν αὐτάς λαλεῖν (Luc. *Salt.* 63) : rhétorique et pantomime à l'époque impériale », de Fabrice Robert ; « Il pubblico dei *Discorsi Sacri* di Elio Aristide », de Luana Quattrocelli ; « Le philosophe et son public d'après le discours 26 de Thémistios ὑπὲρ τοῦ λέγειν ἢ πῶς τῷ φιλοσόφῳ λεκτέον (*Sur l'éloquence ou comment le philosophe doit parler*) », de Jean-Luc Vix ; « Aélius Stilon logographe », d'Aude Lehmann ; « La tromba di Frontone. Strumenti musicali a fiato e tipologie di eloquenza di età imperiale », de Guiseppe Marini ; « A proposito del discorso di un eroe (Gell. 15, 6) », de Romilda Ucciero ; « Discours méditatif et méditation discursive dans le « Cicero » de Stefan Zweig », d'Yves Lehmann ; « I riceventi della *pro Sestio* : tre livelli di stuttura, lettura, ricezione del testo ciceroniano », de Chiara Renda ; « Discours écoutés, discours prononcés dans l'Afrique romaine : l'*Apologie* d'Apulée ou le trompe-l'œil absolu », de Catherine Schneider ; « Le sophiste et son public dans les déclamations de Lucien », d'Anne-Marie Favreau-Linder ; « *Ad nationes*. Destinataire fictif, destinataire réel dans l'apologétique chrétienne antique », de Frédéric Chapot ; « L'influence du contexte sur le discours dans les *Homélies sur la Genèse* de Jean Chrysostome », de Cyrille Crepey ; « L'*adlocutio sponsalis* dans quelques épithalames de l'Antiquité tardive, ou l'instrumentalisation du discours divin », de Marie-France Gineste ; « Discorsi per i caduti (l'*epitaphios* di Pericle e l'orazione di Rudolph Giuliani) », de Cristina Pepe ; « Discorsi riportati alla corte di re Ferrante d'Aragona », de Francesco Senatore et Francesco Montuori). L'ordre suivi est celui de la table des matières, qui ne recouvre pas le déroulement des communications (dont trois sont d'ailleurs absentes) lors du colloque proprement dit. Si quelques rapprochements sont faciles constater, on voudra bien nous pardonner de n'être pas parvenue à discerner un véritable principe de classement. Quoi qu'il en soit, les titres sont assez explicites. On en déduira aisément tant l'unité de la problématique d'ensemble, celle des rapports effectifs entre orateur, discours et auditoire, que la variété des sujets précis abordés. Et force est de reconnaître que ceux-ci sont traités dans des travaux sérieux et bien menés, fondés sur une documentation abondante, appuyés sur des analyses souvent minutieuses, où les erreurs matérielles restent assez limitées pour ne pas entraver la lecture. Leur nombre ne permet évidemment pas d'entrer dans le détail de chacun d'eux. Le choix d'un large champ chronologique — si les titres ne dépassent pas le quinzième siècle, certaines communications citent des articles journalistiques de 1973 (p. 43) ou le discours du maire de New York après les attentats du 11 septembre 2001 — a, en tout cas, le mérite de mettre en évidence la permanence des problèmes et des schémas rhétoriques, au-delà de la diversité des contextes culturels, autant que leur actualité. Souhaitons que cette certitude conduise à d'autres ouvrages de la même qualité.

Nicole Méthy.

Léon Nadjo et Élisabeth Gavoille (dir.), *Epistulae Antiquae III*, Actes du III^e^ colloque international « L'épistolaire antique et ses prolongements européens », Université François-Rabelais, Tours, 25-27 septembre 2002 : Louvain – Paris, Peeters, 2004, 511 pages.

Patrick Laurence et François Guillaumont (dir.), *Epistulae Antiquae IV*, Actes du IV^e^ colloque international « L'épistolaire antique et ses prolongements européens », Université François-Rabelais, Tours, 2-3 décembre 2004 : Louvain – Paris, Peeters, 2006, 421 pages.

Patrick Laurence et François Guillaumont (dir.), *Epistulae Antiquae V*, Actes du V^e^ colloque international « L'épistolaire antique et ses prolongements européens », Université François-Rabelais, Tours, 6-7-8 septembre 2006 : Louvain – Paris, Peeters, 2008, 389 pages.

L'université de Tours, avec une grande régularité, a poursuivi son programme de colloques internationaux sur le genre épistolaire dans l'Antiquité. Les actes des deux premiers colloques ont été publiés en 2000 et 2002 (voir *REL*, 80, p. 372). Les volumes *Epistulae Antiquae III*, *IV* et *V* constituent la suite et ont été publiés respectivement en 2004, 2006 et 2008. P. Laurence et F. Guillaumont, pour l'édition des deux derniers colloques, ont pris la relève d'É. Gavoille et du regretté L. Nadjo, à qui le t. IV rend hommage en ouverture. Ce changement d'éditeur apparaît aussi dans la table des matières : alors que le volume III propose un groupement thématique et raisonné des interventions (sens et destin de la lettre ; usages de la lettre ; épîtres élégiaques ; lettre et philosophie ; lettres chrétiennes ; la littérature dans la lettre), les deux derniers volumes suivent l'ordre chronologique. Cette évolution montre bien à la fois combien le genre épistolaire est difficilement saisissable à cause de sa diversité, et combien il est malaisé, voire inutile, pour un programme de recherche aussi riche, de donner à l'avance des cadres trop rigides. Cela dit, ces trois derniers livres forment avec les précédents une somme impressionnante et incontournable d'informations et de réflexions sur les lettres dans l'Antiquité. D'un colloque à l'autre, on retrouve en grande proportion les mêmes intervenants, ce qui établit une réelle continuité et dénote l'efficacité d'une authentique équipe de recherche.

Le très grand nombre d'articles (87 au total) défie toute tentative de synthèse : on pardonnera au recenseur d'être bref. Dans le t. III, pour une définition générale de ce qu'est une lettre, l'article d'É. Gavoille, « Lettre et *sermo* », montre à partir d'une analyse des divers sens de *sermo* que la lettre (du moins sous sa forme Plautinienne et Cicéronienne) est le prolongement d'une conversation par d'autres moyens. Mais, juste à la suite de cette importante contribution, l'interrogation de M. Casevitz (« Comment déterminer si une lettre antique est authentique ? ») et l'étude de M.-A. Calvet-Sébasti (« Du message au modèle : le destin de la lettre dans les florilèges byzantins ») posent les redoutables problèmes de ces missives qui, comme la simple conversation, auraient dû disparaître une fois leur fonction remplie. Ainsi, avant même que la lettre ne devienne un genre littéraire, on trouve chez Thucydide des doutes sur l'authenticité des messages que l'historien a pourtant retranscrits ; et le cas postérieur des lettres de Platon invite à conclure que l'authenticité d'une missive antique restera toujours de l'ordre du vraisemblable. Car, du point de vue de la transmission, à l'autre bout de la chaîne, les florilèges byzantins, par les choix opérés, imposent aux philologues leur propre conception de la lettre. À quoi servent les lettres ? R. Kochmann analyse « La lettre qui tue » dans l'épisode de David et Bethsabée. Chez Plaute, les lettres (que nous trouvons dans pas moins de neuf comédies) jouent un véritable rôle dramatique et esthétique (L. Nadjo). À Atticus, Cicéron envoyait des lettres de sa main, le plus souvent sur une *charta*, rouleau de papyrus, tandis que les tablettes servaient pour des messages plus rapides mais moins souvent conservés (F. Guillaumont, « Aspects matériels de la correspondance de Cicéron »). S. Roesch étudie la politesse dans la correspondance du même Cicéron, à partir des définitions de sociologues : par exemple, l'atténuation des plaintes ou l'amplification des remerciements, pour ménager le correspondant ou se concilier sa faveur. De façon très technique, A. Garcea s'attache au langage des émotions dans les lettres d'exil de Cicéron : ces lettres servent moins à exprimer des sentiments qu'à les communiquer. A.-M. Taisne compare

« L'éloge de l'entourage chez Stace poète des *Silves* et Pline l'épistolier », pour mettre en valeur l'influence commune de la rhétorique ; l'intervention de J. Chupeau (« *Cum grano salis* : les jeux de badinage de la lettre galante à l'époque classique) constitue comme un intermède plein d'esprit.

Une autre section du t. III (« Épîtres élégiaques ») est centrée sur un type particulier de lettres, où Ovide s'illustre singulièrement. Properce, avec cette Aréthuse qui écrit à son mari Lycotas, nous donne le portrait contrasté d'une épouse romaine vertueuse mais bien possessive (S. Viarre) ; la pomme sur laquelle Acontius a écrit un serment que Cydippe prononce malgré elle est, malgré sa brièveté, une sorte d'archétype de la lettre élégiaque, un « piège épistolaire » (selon la fine et convaincante analyse d'É. Gavoille). D. Roussel rappelle qu'Ovide a commencé et fini sa carrière poétique avec des lettres élégiaques (*Héroïdes*, puis *Tristes* et *Pontiques*) ; les thématiques de la séparation s'y ressemblent singulièrement, mais les finalités (simple virtuosité ou écriture du moi) font toute la différence. En tout cas, Ovide a été un authentique précurseur : les *Héroïdes* ont inspiré, d'une part, les (prétendues) lettres de Marie-Madeleine à Jésus-Christ aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles (L. Beck-Chauvard), où le christianisme détourne, sans totalement l'effacer, le modèle antique et, d'autre part, plus généralement, tous les romans par lettres (M. Piot).

Les lettres philosophiques ont une autre finalité : F. Junqua pose avec une grande clarté la question de la place des lettres apocryphes de Diogène à Cratès dans les corpus des textes des cyniques : sont-elles un pur divertissement ou l'explication des leçons des maîtres de cette école ? Dans les lettres à Atticus, Cicéron se montre en train de rédiger ses œuvres et acquérant progressivement la conscience d'être un philosophe (E. Rauzy). En tout cas, la philosophie n'exclut pas l'humour, et l'austère Sénèque, dans les lettres à Lucilius, sait manier l'autodérision, qui rapproche le maître de l'élève et donne comme préalable à la direction de conscience une forme d'introspection (M. Armisen-Marchetti). Le succès postérieur de ce philosophe apparaît grâce aux nombreuses « Anciennes traductions françaises des *Lettres à Lucilius* » (J.-D. Beaudin). Le christianisme, très tôt utilisateur, par nécessité, du genre épistolaire, a hérité de ses devanciers. Saint Jérôme, consolant Paula de la mort de sa fille, peut être comparé à Servius Sulpicius Rufus, qui consola Cicéron de la mort de Tullia : si intertextualité et imitation, lieux communs et exercice rhétorique, devoir philosophique et espérance chrétienne sont les thématiques de ces lettres, en revanche, « Les premières lettres exégétiques de saint Jérôme » sont une réelle innovation dans le genre épistolaire et constituent un mode d'enseignement (P. Laurence). Paulin de Nole eut deux correspondants prestigieux : Ausone, avec qui il eut la brouille pathétique d'un élève avec son maître (R. Martin) et saint Augustin, avec lequel il rechercha fraternellement la sainteté (Y.-M. Duval). Au XII^e^ siècle, les lettres de l'abbé Wibald révèlent son importance hiérarchique et ses qualités d'administrateur (E. Evrard). Enfin, une dernière section, dans ce t. III, est réservée à « La littérature dans la lettre », et Pline y tient la place d'honneur. É. Wolff traite finement de l'admiration de Pline pour Cicéron : c'était pour l'épistolier un idéal qu'il savait inaccessible, mais qu'il conservait par nostalgie. Pline, traitant du sublime (IX, 86), suit la leçon de Quintilien, mais avec la vivacité de la polémique (F. Delarue). Les citations qu'il fait dans sa correspondance, ainsi que le montre avec une grande clarté N. Méthy, sont en apparence un ornement esthétique, mais en réalité autant de clins d'œil culturels favorisant l'échange épistolaire. Pétrarque, pour sa part, citait ou évoquait Juvénal dans ses *Lettres familières*, mais pour se l'approprier (V. Abbruzzetti) ; au XVIII^e^ siècle, Voltaire et Diderot ornaient leurs lettres de citations latines pour un plaisir esthétique partagé avec leur destinataire (G. Haroche-Bouzinac).

Comme l'ordre suivi dans les t. IV et V est chronologique, notre recension fusionnera les deux tomes. Priorité pour la Grèce. J. Peigney traite de « Thucydide et la lettre de Nicias aux Athéniens (VII, 11-15) » ; F. Junqua (« Tyrans et philosophes : rôle de la correspondance dans les relations entre sagesse et pouvoir ») souligne ce rôle essentiel de la lettre philosophique dans l'Antiquité, c'est-à-dire conseiller ou corriger le monarque. Ph. Le Moigne, révèle que l'auteur des lettres apocryphes attribuées ou adressées à Héraclite s'est plu à brouiller les pistes en dédoublant le philosophe dont il usurpait l'identité. Dans le t. V, M. Casevitz montre la complémentarité des lettres et des dialogues ou discours, aussi bien chez les orateurs que chez les philosophes. B. Pouderon recueille les témoignages sur la reine Atossa, la protectrice de Zoroastre, qui passe pour l'inventrice de la lettre, et répond à la contribution que P. Ceccarelli avait publiée dans *Epistulae Antiquae* II. C. Bost-Pouderon étudie le seul discours de Dion Chrysostome rédigé sous forme de lettre : ce texte semble plutôt être un traité. Sous le titre mystérieux « Les avatars de la proskynèse », Ph. Le Moigne montre l'enjeu d'une lettre de Darius à Alexandre, inutile du point de vue narratif, dans la version ε du *Roman d'Alexandre* : réfuter la possibilité, même pour le Grand Roi, de se proclamer dieu.

Du côté de Rome, dans le t. V, l'article très précis de S. Roesch, « Lettres et fourberies dans les comédies de Plaute », s'inscrit dans la continuité de celui de L. Nadjo (dans le t. III) et a les accents d'un hommage. Dans le t. IV, J.-E. Bernard montre comment « L'art et la tradition épistolaire dans la correspondance de Cicéron » ont pu faire passer cette correspondance d'une finalité purement utilitaire à un statut authentiquement littéraire. M. Ducos relève les questions de droit dans la correspondance de Cicéron : les héritages, testaments, affranchissements, mariages et divorces permettent de voir les problèmes juridiques de la vie quotidienne ; mais les procès et les questions plus générales de droit, traités avec humour, montrent l'intérêt de l'avocat pour son métier, en dehors de sa vie professionnelle. D'ailleurs, Cicéron dictait ses lettres officielles et réservait les lettres écrites de sa main à ses amis, sauf cas de maladie : une lettre autographe préservait d'ailleurs mieux la confidentialité, ainsi que F. Guillaumont (« Lettres dictées et lettres autographes dans la *Correspondance* de Cicéron ») le démontre avec une grande clarté. Dans le t. V, É. Ndiaye, pour comparer le Cicéron épistolier à l'avocat et au philosophe, prend le mot *barbarus* comme angle d'attaque ; J.-P. De Giorgio, en partant de l'expression de Q. Cicéron, *Te totum in tuis epistulis*, étudie comment l'*humanitas* (sentiment d'humanité, mais aussi caractère concret de l'homme) apparaît dans la correspondance de l'Arpinate. Au sein de cette correspondance, M. Ducos isole les lettres politiques, celles qui informent, qui conseillent, qui réfléchissent : elles constituent assurément une catégorie originale et pleine d'enseignements. Enfin, F. Guillaumont recense les citations des lettres de Platon chez Cicéron : les relations du philosophe avec les gouvernants ne pouvaient qu'intéresser l'homme politique d'Arpinum.

Autre grand épistolier romain, Ovide. É. Gavoille étudie la lettre de Byblis (*Met.*, IX, 454-665) : on y retrouve « La rhétorique élégiaque et les ruses de la passion » des *Héroïdes* et de l'*Art d'aimer*. Partant de la distinction entre Ovide (l'écrivain) et Nason (le narrateur) dans les lettres d'exil, D. Roussel retrace comment cette correspondance met en scène l'exilé. Dans le t. V, les mêmes auteurs s'attachent aux « Songes et rêveries dans les *Héroïdes* d'Ovide » (É. Gavoille) et à la « Réécriture du paraclausithyron dans les lettres d'exil » (D. Roussel) ; mais la porte fermée est maintenant celle des amis ou des puissants.

Troisième grand épistolier latin, Pline fait l'objet de deux articles de N. Méthy : « La correspondance de Pline le Jeune ou une autre définition de la lettre » (t. IV) et « Les personnages dans les lettres de Pline le Jeune : idéal et

réalité » (t. V), excellentes synthèses sur les deux questions principales que pose cette correspondance toute esthétique et morale. A.-M. Taisne (t. IV) voit en Stace l'illustration du point de vue de Maternus sur la poésie dans le *Dialogue des orateurs*, tandis que les lettres de Pline illustrent le point de vue d'Aper sur l'éloquence.

Enfin, R. Poignault analyse les « Aspects concrets de la correspondance de Fronton », comme l'avait fait F. Guillaumont pour Cicéron, et remarque la préférence du précepteur de l'empereur pour l'autographe. É. Wolff étudie « Les épîtres liminaires de Martial » (t. V), ces lettres en vers et en prose qui ouvrent les douze livres d'épigrammes et qui sont à la fois programmatiques et dédicatoires. D'autres auteurs latins ont écrit des lettres « indirectes » : ainsi Catulle (L. Nadjo, t. IV), dont le *carmen* 68 a et b consacre la naissance de l'élégie ; ainsi les historiens Salluste (F. Galtier, t. IV) et Tacite (F. Galtier, t. V) : dans la *Conjuration de Catilina*, les lettres servent moins la narration qu'elles ne dévoilent les personnages, de manière d'autant plus saisissante qu'elles sont authentiques ; dans les *Annales*, les lettres de Tibère témoignent du mode hypocrite de gouvernement d'un empereur que Tacite dépeint comme misanthrope.

L'antiquité chrétienne a renouvelé le genre épistolaire. Dans le t. IV, M.-A. Calvet-Sébasti relève (« L'image de l'autre et l'art épistolaire ») que, dans l'ensemble cosmopolite qu'est l'empire tardif, les lettres utilisent des poncifs ethniques où les autres servent de modèles ou contre-modèles. Les formules épistolaires dans la correspondance de saint Cyprien (S. Deléani) témoignent des permanences des systèmes traditionnels et des nouveautés que les chrétiens ont apportées à cette politesse formelle, avec, en particulier, l'ébauche d'un code des dignités ecclésiastiques. La cinquième lettre de saint Jérôme, qui se distingue par sa familiarité, a été incluse dans son recueil par le saint moine pour montrer que les valeurs d'*amicitia* ne sont pas incompatibles avec l'érémitisme (R. Martin). A. Canellis retrace « Une amitié par lettres et ses aléas : la correspondance entre Paulin de Nole et Jérôme », où l'on voit le disciple Paulin être brouillé (à partir de l'*ep.* 85) avec son maître à cause de son rapprochement avec Rufin. Jean Chrysostome, ainsi que le relève C. Broc, ne puise les *exempla* de ses lettres que dans la Bible ; les personnages bibliques sont cités essentiellement dans les lettres à Olympias, comme un réconfort dans l'exil. Y.-M. Duval analyse « La dernière lettre d'Augustin (*ep.* 269) et ses problèmes annexes » ; la correspondance des Pères de l'Église est le témoin des lois par lesquelles les empereurs des années 370-390 concilient christianisme et stabilité sociale (P. Laurence). E. Amato fait état de lettres inédites entre Procope et l'avocat Mégéthios, pleines d'enseignements sur l'activité des rhéteurs des v et vi^e^ siècles. Dans le t. V, M.-A. Calvet-Sébasti décrit « Le bestiaire des épistoliers grecs » chrétiens entre le iv^e^ et le vi^e^ siècle ; A.-M. Taisne retrace ce modèle qu'est le portrait de « Saint Martin dans la correspondance de Sulpice Sévère ». Au printemps 416, l'épiscopat africain échangea avec le pape une correspondance portant sur l'hérésie pélagienne : L. Dalmon met en évidence que son formalisme officiel conditionne la forme et la conduite des échanges doctrinaux. Enfin, P. Laurence étudie « Un rescrit de Constantin : *Code Théodosien*, IX, 1, 3 », qui conserve l'incapacité juridique traditionnelle des femmes en incluant des exceptions : lettre par laquelle le premier empereur chrétien se montre sociologiquement conservateur.

Le t. IV comporte deux sections, « Moyen Âge et Renaissance » et « Époque classique et moderne », tandis que le t. V n'en comporte qu'une, « Les prolongements : Moyen-Âge, Renaissance, Époque classique ». S. Viarre traite d'« Enjeux épistolaires et présence de la poésie dans la correspondance d'Alcuin » (t. IV) et A. Ricciardi du « Dialogue de loin, lettres entre intellectuels à l'époque carolin-

gienne » (t. V) ; Chr. Veyrard-Cosme étudie la correspondance entre Loup de Ferrières et Éginhard, et les « Enjeux de l'écriture du manque » (t. V). Du côté byzantin, J. Schamp traite de « Photios, maître de l'art épistolaire » (t. V). S. Lefèvre expose les « Rémanences de l'impératif ovidien *dicere quae puduit, scribere iussit amor* (*Her.*, IV, 10) dans les saluts d'oc et d'oïl du Moyen Âge » : il n'est pas certain que toutes les *Héroïdes* aient été imitées, mais seulement cette unique lettre, pour l'aveu d'amour, moment central de la *fin'amor*. Dans ses lettres, Pétrarque construit idéalement l'actualité et représente le *uulgus* comme destinataire virtuel (V. Abbruzzetti, t. IV et t. V). Les épistoliers antiques servent de références et de modèles : au XV^e^ siècle, Le Pogge, dans ses lettres, tente d'imiter Cicéron (É. Wolff, t. IV) ; Simon Goulart, représentant de la Réforme calviniste, traduit Sénèque, mais avec des réserves et des nuances par rapport au néo-stoïcisme (J.-D. Beaudin, t. IV) ; de fait, les traducteurs des lettres à Lucilius (du XIV^e^ au XVII^e^ siècles) veulent principalement modeler la langue française sur celle du philosophe, sans reprendre forcément ses idées (J.-D. Beaudin, t. V). Au XVI^e^ siècle, les traités médicaux sont précédés d'une épître dédicatoire qui, en fait, est plutôt une préface (J. Vons, t. IV) : remarque qui, ajouterions-nous, ne doit pas se limiter à ces ouvrages scientifiques. Plus spontanées sont les adresses au lecteur (J. Vons, « *Candido lectori* », t. V) qui constituent une volonté de l'auteur d'instaurer un commerce familier avec celui qui reçoit son enseignement. Juste Lipse, voulant faire représenter dans son vestibule le suicide d'Arria Paeta, a décrit dans une lettre le tableau à venir, mais, à la différence de sa source, Pline le Jeune, il a rapproché ce geste d'un contexte stoïcien, comme le fit aussi Montaigne (J. De Landtsheer, t. IV).

Sous le titre « Si un épistolier peut être paresseux ou les ruses de la nonchalance », J. Chupeau (t. IV) analyse l'excuse de paresse, façon qu'ont les épistoliers de s'affranchir, au XVII^e^ siècle, des contraintes de la civilité pour trouver plus de familiarité. G. Haroche-Bouzinac analyse « Un autoportrait épistolaire : Mgr Albert Bailly, évêque d'Aoste », au XVIII^e^ siècle (t. V). Dans le t. IV, D. Millet-Gérard présente « Un écho romantique des *Héroïdes* : l'édition de 1839 des *Lettres d'Abailard et d'Héloïse* ». Après d'intéressantes remarques sur ce genre particulier de missive qu'est la carte postale, R. Kochmann présente deux exemplaires émouvants de ces cartes envoyées en 1943, par des internés raciaux de Drancy, sorte de messages d'outre-tombe. Concernant cette même période sombre, C. Lévy opère un rapprochement entre le passage de J. Carcopino au Ministère de l'État français et le dénigrement dont l'historien a fait preuve dans les *Secrets de la correspondance de Cicéron*.

Comme on le voit, ces très riches colloques sur l'art épistolaire ne négligent aucun grand épistolier antique et passent en revue aussi bien les formes que les contenus des missives ; les études sur les prolongements plus tardifs ne se contentent pas, non plus, de signaler une continuité, mais jettent un éclairage nouveau, parfois, sur les possibilités du genre épistolaire. Car ce genre, capable de refléter la simplicité de la conversation la plus vivante, mais aussi de contenir l'art le plus sophistiqué, surtout s'il s'agit de lettres fictives, est peut-être le plus riche, du point de vue formel, en variétés possibles. Quant à son contenu, il accepte tout, du conseil philosophique à l'aveu d'amour ; il révèle tout, depuis la personnalité de l'épistolier jusqu'à celle du destinataire. Les spécialistes de tel ou tel auteur trouveront, dans ces interventions, qui ont une réelle continuité d'un colloque à l'autre, des études fécondes et des angles d'approche nouveaux ; mais surtout, l'ensemble, sans épuiser le sujet et en laissant la place pour des colloques ultérieurs, constitue une somme cohérente et une analyse approfondie du phénomène de la lettre.

Bruno Poulle.

Christine Mauduit & Pascale Paré-Rey (dir.), *Les maximes théâtrales en Grèce et à Rome : transferts, réécritures, remplois*. Actes du colloque organisé les 11-13 juin 2009 par l'Université Lyon 3 et l'ENS de Lyon : Paris, De Boccard, 2011, 464 pages.

Nous avons rendu compte ici même (*RÉL*, 87, 2009, p. 358-359) des deux gros volumes constituant les Actes du colloque organisé en septembre 2006 par les deux mêmes établissements et intitulés *Commencer et finir : débuts et fins dans les littératures grecque, latine et néolatine*, et nous avons eu le plaisir d'en souligner le très haut niveau universitaire et la réelle originalité. Deux latinistes, Bruno Bureau et Christian Nicolas, en avaient été les maîtres d'œuvre (le nom du premier se retrouve d'ailleurs dans le présent volume) ; une helléniste, Christine Mauduit, et une latiniste, Pascale Paré-Rey, leur ont succédé dans la mise en œuvre de celui-ci, qui compte vingt-deux communications (dont neuf pour le domaine grec et onze pour le domaine latin), et qui présente les mêmes qualités de rigueur scientifique et d'excellente présentation éditoriale que les deux volumes antérieurs. Il s'agit ici d'étudier, comme le titre l'indique clairement, deux aspects de ce qu'on appelle l'intertextualité : d'une part les maximes de caractère philosophique ou moral telles qu'elles sont formulées dans les œuvres tragiques ou comiques, d'autre part les énoncés théâtraux tels qu'ils sont utilisés dans les genres littéraires non scéniques (l'exemple le plus connu en étant le fameux *Homo sum*... térentien). Nous donnons ci-dessous la liste des articles, sans qu'il soit, bien sûr, question d'analyser chacun d'entre eux.

Chr. Mauduit et P. Paré-Rey : Introduction.

M. Fartzoff : « La valeur dramatique des sentences dans le théâtre d'Eschyle ».

D. Cuny : « Les sentences dans les pièces perdues de Sophocle ».

A. de Cremoux : « La maxime chez Épicharme et la naissance de la comédie ».

Chr. Mauduit : « Les poètes tragiques "forgeurs de sentences" dans les comédies d'Aristophane ».

Ch. Cusset & N. Lhostis : « Les maximes dans trois comédies de Ménandre ».

C. Pernigotti : « Pourquoi Ménandre ? Réflexions sur la fortune gnomologique du poète ».

B. Delignon : « Les maximes tragiques dans les comédies de Plaute ».

Ch. Filoche : « Le remploi des énoncés gnomiques par les *lenae* plautiniennes ».

Br. Bureau : « Térence moralisé : les maximes morales de T. selon le commentaire de Donat ».

J. Dangel (dont cet article aura été l'un des derniers, sinon le dernier, publiés) : « Les énoncés gnomiques de la tragédie romaine en flux intertextuel : pour quelle théâtralité ? ».

A. Casamento : « Phèdre, Hippolyte et le paradigme tragique de la beauté ».

P. Paré-Rey : « Les *sententiae* du mimographe Publius Syrus chez Sénèque ».

M.-H. Garelli : « Énoncés gnomiques, sentences, réflexions générales dans le mime latin ».

S. Gotteland : « De la scène à la tribune : les leçons du théâtre chez les orateurs ».

G. Moretti : « La scène oratoire : *sententiae* théâtrales et mode de composition dans le *Pro Caelio* et le *Pro Sestio* ».

M. Ledentu : « Cicéron lecteur d'Euripide et d'Ennius : un préceptorat moral et politique ».

L. Hermand : « *Homo sum* : l'usage cicéronien des maximes de Térence ».

A. Bonandini : « Les maximes théâtrales dans la satire ménippée : Euripide et Ennius dans l'*Apocoloquintose* de Sénèque ».

V. Visa-Ondarçuhu : « *La langue a juré, mais l'esprit n'a pas juré* (*Hippolyte*, 612) : histoire d'une réécriture d'Euripide à Lucien ».

I. Boehm : « Le choix de Galien : l'utilisation rhétorique et/ou didactique des maximes dramatiques par un médecin écrivain et enseignant ».

R. Courtray : « Les maximes théâtrales dans l'œuvre de Jérôme ».

V. Fromentin : « Les sentences sophocléennes dans le lexique byzantin de la Souda ».

Cette liste permettra au lecteur de mesurer la richesse de ce travail, qui rendra des services à tous les spécialistes du théâtre antique. Cette fois encore, il convient de féliciter les organisateurs du colloque, et aussi de souligner la rapidité assez exceptionnelle avec laquelle les Actes en ont été publiés. La collaboration entre l'Université de Lyon 3 et l'ENS de Lyon (qui, comme on le sait, continue les ENS de Saint-Cloud et de Fontenay) est à cet égard exemplaire, et mérite assurément d'être donnée en exemple.

René Martin.

Janine Desmulliez, Christine Hoët-Van Cauwenberghe & Jean-Christophe Jolivet (dir.), *L'étude des correspondances dans le monde romain, de l'Antiquité classique à l'Antiquité tardive : permanences et mutations* : Lille, Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, 2010, 562 pages.

Ce volume rassemble, vraisemblablement remaniées et complétées, les communications présentées lors du trentième colloque international organisé à Lille du 20 au 22 novembre 2008 par le centre de recherches Halma-Ipel (UMR 8164) de l'Université de Lille 3. La rencontre a réuni vingt-huit universitaires ou chercheurs, français dans leur grande majorité (dix-neuf), issus, pour quelques autres (huit), de plusieurs pays d'Europe (Allemagne, Espagne, Hongrie, Suisse). D'où, entre une introduction (p. 6-9) et une conclusion (p. 529-533) dues aux trois éditeurs, la présence d'autant d'études, d'importance quantitative équivalente, écrites surtout en français (vingt-quatre), mais aussi en allemand (deux), en italien (une) et en espagnol (une), l'ensemble étant utilement complété par trois index. Le but était à la fois de mettre en lumière les « fondements de la correspondance, [les] mécanismes développés » et d'analyser les « apports de celle-ci » à l'histoire, « sur une longue durée », de « l'époque classique à l'époque tardive », afin de saisir « continuités et mutations » (p. 9). Malgré la longueur de la période prise en compte, les éditeurs ont choisi d'adopter un plan exclusivement thématique. L'ouvrage est donc divisé en trois parties principales : « Les correspondances, reflets du pouvoir, reflets des mécanismes sociopolitiques du monde romain » ; « Apports économiques, culturels et religieux des correspondances » ; « Composer une lettre, composer un recueil », dont chacune est subdivisée en trois ensembles comptant eux-mêmes entre un et trois éléments (pour la première partie : « Les sphères politiques et religieuses » ; « Les correspondances, outils pour l'étude de l'administration » ; « Amitiés et recommandations : usages classiques, usages tardifs », — pour la deuxième partie : « Les correspondances, des outils pour l'histoire matérielle » ; « Circulation de la culture, modèle classique et héritage » ; « Mutations de l'Antiquité tardive », — pour la troisième partie : « Typologie épistolaire » ; « Des lettres

pour reconstituer les textes des conciles » ; « Formation de recueil : l'exemple de la correspondance de Grégoire le Grand »).

Dans la première partie : Stéphane Benoist (« *Epistulae* et construction du pouvoir normatif du prince : le témoignage de la correspondance de Pline ») voit dans le dixième livre des lettres de Pline le Jeune, tout entier adressé à l'empereur Trajan, un moyen de suivre les étapes de la construction d'un pouvoir impérial plus efficace. Ségolène Demougin (« L'éducation d'un prince : Fronton et Marc-Aurèle ») comprend les lettres échangées entre Fronton et son élève Marc-Aurèle comme un document de premier ordre non seulement sur les liens unissant les deux personnages mais sur la vie au sein du palais impérial. Juan Antonio Jiménez Sánchez (« La correspondance de Symmaque concernant son *editio consularis* ») cherche dans six épîtres de Symmaque (2, 62 ; 63 ; 64 ; 5, 15 ; 9, 149 ; 153) des informations sur l'organisation d'une *editio consularis*, la fête à prendre en charge par le nouveau consul, au IV^e^ siècle de notre ère. Aline Canellis (« Saint Jérôme et les évêques de son temps »), qui, par parenthèse, n'exerce pas à l'Université de Tours, contrairement à l'indication donnée p. 2, suit le parcours de Jérôme et son retrait progressif du monde. Christine Hoët-Van Cauwenberghe (« Lettres de nominations ou de promotions gravées : un aspect de la correspondance administrative sous le Haut-Empire ») considère une catégorie très particulière : les lettres administratives ou impériales faisant état d'une nomination ou d'une promotion qui ont été gravées sur la pierre pour honorer leur récipiendaire, afin d'en dégager un modèle social et de mettre en évidence les principaux mécanismes de promotion. Rudolf Haensch (« Quelques observations générales concernant la correspondance conservée des préfets d'Égypte ») rassemble les soixante-quinze lettres et les cinquante édits connus des préfets d'Égypte avant Dioclétien pour en souligner la spécificité et l'importance documentaire. Sabine Lefebvre (« Pline le Jeune et les sociétés provinciales. Les recommandations d'un "spécialiste" de la Bétique à Calestrius Tiro, nouveau proconsul ») étudie la lettre 9, 6 de Pline le Jeune, dans le fond comme dans la forme. Roland Delmaire (« Les porteurs de lettres impériales au Bas-Empire ») dresse une liste de cent trente-trois porteurs de lettres impériales, du IV^e^ au VI^e^ siècle, répartis en différents types, avant de s'interroger sur le choix des porteurs, dans lequel l'administration veille à respecter le rang et la dignité des destinataires. À ces mêmes porteurs, fonctionnaires du bureau diplomatique et porteurs externes, s'attache Pere Maymó y Capdevila (« Les porteurs de lettres attestés dans l'épistolaire de Grégoire le Grand »), pour « mieux comprendre le réseau informatif de Grégoire » (p. 161). Elizabeth Deniaux (« Lettres de recommandations et pratiques judiciaires à l'époque de Cicéron ») revient sur une utilisation particulière des lettres de recommandation, qui peuvent être destinées à influencer les détenteurs du pouvoir judiciaire et qui, au IV^e^ siècle, dans la partie orientale de l'empire, insistent essentiellement, selon Bernadette Cabouret-Laurioux (« Art, technique et fonctions de la lettre de recommandation chez Libanios »), sur la culture des personnes en faveur desquelles elles sont écrites. Janine Desmulliez (« Étude sur la correspondance entre Symmaque et Ausone : entre la permanence des traditions littéraires classiques et les mutations de l'Antiquité tardive ») retient les trente-et-une lettres de Symmaque à Ausone pour s'interroger sur l'une des notions dominantes, celle d'*unanimitas*.

Dans la deuxième partie : Maria Luisa Bonsangue (« Aspects de l'économie des cités d'Italie dans la correspondance de Cicéron ») recense, dans les lettres de Cicéron, les références à la vie économique municipale, en fait celle des quelques cités italiennes avec lesquelles Cicéron entretient des liens étroits et Anne Daguet-Gagey (« Les *opera publica* dans la correspondance de Pline le Jeune avec Trajan »), dresse la liste des mentions de travaux publics dans le dernier livre des lettres

de Pline le Jeune, qui laisse entrevoir le mauvais fonctionnement des institutions municipales de la province du Pont. Tomas Lehmann (« Il santuario di Cimitile/ Nola nel reperto archeologico e nelle lettere di Paolino di Nola ») décrit dans le détail un sanctuaire paléochrétien. Jean-Christophe Jolivet (« L'apport des correspondances de Cicéron et de Sénèque à l'histoire de la philologie homérique à Rome ») se fonde plus précisément, pour retracer le développement des études sur Homère, sur les lettres *Att.*, 12, 6 et *Fam.*, 9, 10 de Cicéron et sur la lettre 88 de Sénèque. Emmanuelle Mantel (« En quoi la rhétorique de la correspondance cyprianique est-elle le reflet de la fonction d'évêque de Cyprien de Carthage ? ») s'attache à prouver que Cyprien parvient à asseoir son autorité de pape de Carthage grâce à son art de l'écriture. Sigrid Mratschek (« Zirkulierende Bibliotheken : Medien der Wissensvermittung und christliche Netwerke bei Paulinus von Nola ») retrace, à partir de l'œuvre de Paulin de Nole, la constitution, dans tout le monde romain, de réseaux épistolaires favorisés par les bibliothèques privées chrétiennes, avant que David Amherdt (« Comment faire de l'histoire avec la correspondance d'Ausone et de Paulin de Nole ? ») n'insiste, à travers deux exemples, sur la nécessité d'une utilisation judicieuse des textes littéraires, qui ne constituent pas toujours des documents historiques. Marie-Gaël Bodart (« Apports des lettres de Sidoine Apollinaire à l'histoire du christianisme ») met en évidence la persistance de la culture héritée du paganisme, dont Dominique Barbe (« La lettre comme moyen de fonder et de maintenir l'*unanimitas* entre les *conuersi* des IV^e^ et V^e^ siècles ») analyse un aspect, soulignant la persistance de l'antique *amicitia*. Carles Buenacasa Pérez (« Les lettres antidonatistes d'Augustin : le vocabulaire employé pour dénoncer les crimes des donatistes ») retrouve le vocabulaire utilisé par Augustin pour démontrer le caractère criminel du donatisme dans les édits impériaux du V^e^ siècle.

Dans la troisième partie : Robin Glinatsis (« Les destinataires des *Épitres* d'Horace : entre réalité extratextuelle et enjeux philosophico-littéraires ») établit que le destinataire final des poèmes épistolaires d'Horace est en fait l'auteur lui-même et Pierre Descotes (« Les lettres-traités d'Augustin et la controverse pélagienne »), que, malgré la présence d'un contenu doctrinal, les lettres-traités d'Augustin doivent être considérées comme de véritables lettres. László Takács (« *Veteranus — cum felle lito gladio.* Selbstdarstellung des Hieronymus in dem Briefwechsel mit Augustinus ») insiste, pour sa part, sur l'aspect littéraire de l'autoportrait de Jérôme dans la correspondance échangée avec Augustin. Josep Vilella (« Cartas decretales y acuerdos sinodales : una hermenéutica del c. 22 pseudoiliberritano ») conclut que le canon 22 appartient au V^e^ ou VI^e^ siècle et, traitant de la question des laïcs catholiques réintégrant leur Église après avoir adhéré à l'hérésie, mentionne, sous cette appellation, l'arianisme. Dominic Moreau (« *Non impar conciliorum extat auctoritas.* L'origine de l'introduction des lettres pontificales dans le droit canonique ») a pour but de réinsérer les compilations antiques de décrétales dans leur contexte initial de lettres pontificales. Bruno Judic (« Le Registre des lettres de Grégoire le Grand : une création carolingienne ? »), cherchant à comprendre comment a été mise en circulation une collection de lettres de Grégoire le Grand distingue trois étapes principales entre le VII^e^ siècle et la fin du IX^e^.

Grâce à ce simple catalogue, on mesure toute la variété des sujets abordés. Et ils le sont dans des études dont on appréciera les qualités de sérieux et d'érudition, attestées par des notes nombreuses et détaillées. Aussi les analyses menées, malgré une tendance à n'être que descriptives, ne manquent-elles pas d'être en général convaincantes. Car les réserves possibles restent ponctuelles et limitées. Signalons, entre autres, que la *patientia* n'est pas tout à fait, ou pas seulement la patience (p. 90), que l'ouvrage de M. Bonjour a été publié à Paris en 1975 et non à Lille en

1976 (p. 125, n. 70), que la lettre 6, 23 de Pline le Jeune n'a pas pour destinataire Trianus (p. 221) mais Triarius. La liste n'est pas close, mais les dimensions d'un compte-rendu ne laissent guère la possibilité d'un recensement exhaustif. Plus que de telles erreurs de détail, toutefois, on regrettera des conclusions qui ne concluent guère (p. 23, p. 323), parfois naïves (p. 31), souvent réduites à des poncifs (p. 70) ou à des évidences (p. 101). La conclusion générale, malgré cela, souligne la conformité des résultats au double objectif de l'ouvrage : montrer que « les lettres permettent d'apprécier la richesse de la civilisation et son foisonnement » (p. 529) et mettre en évidence, entre la période classique et la période tardive, des « permanences » et des « mutations ». Les permanences, de loin les plus importantes, sont celles des usages sociaux (*officia*) et des notions fondamentales (*amicitia*, culture...) auxquels les correspondances sont intimement liées ; les mutations sont celles qu'a introduites l'avènement du christianisme, en renouvelant les fonctions de la lettre, particulièrement son rôle dans la vie publique. Sans doute la concordance est-elle difficile à nier. Mais n'est-ce pas en raison de l'imprécision de la thématique initiale ? L'unique élément réel d'unité est la perspective adoptée, seulement historique, posée comme telle dès le début (p. 4), qui resurgit, tout au long du recueil, sous des formules partout analogues, par exemple « le regard de l'historien » (p. 12), « document tout à fait extraordinaire » (p. 29), « de précieux renseignements » (p. 94), « une indéniable valeur historique » (p. 245), « une mine d'informations » et un « miroir fidèle » (p. 272), « la valeur exceptionnelle des lettres du point de vue documentaire » (p. 306), et réaffirmée dans les dernières pages (p. 530-531). La lettre n'est prise en compte qu'à titre de document (l'un des termes les plus fréquents avec celui d'« apport ») sur l'époque de sa composition. Or cette perspective autorise évidemment bien des dérives. Nombre de pages, voire la majeure partie d'une étude, ne sont que des développements externes, historiques ou sémantiques, qui, en dépit de leur intérêt intrinsèque, ne concernent guère le détail des lettres et ne sont d'ailleurs apparemment que des résumés de recherches antérieures ou en cours. Elle conduit à mettre sur le même plan, malgré leur différence essentielle de nature, les lettres littéraires et toutes les formes de correspondance, y compris purement administrative — ce qui ôte à la lettre toute spécificité et la réduit le plus souvent à un simple texte écrit analogue à bien d'autres. Le seul résultat tangible reste l'existence d'une évolution plutôt que d'une rupture entre Antiquité classique et Antiquité tardive ; cela, cependant, n'était-il pas évident entre les deux extrêmes que sont Cicéron et Grégoire le Grand ? Elle aurait, en tout cas, justifié un plan chronologique, simple mais au moins susceptible de faciliter la perception tant de la continuité historique que du changement. Le choix d'une organisation thématique, et sous des titres qui manquent parfois de clarté, non seulement occulte l'un et l'autre mais aboutit pour le moins à des étrangetés : époques et secteurs géographiques se trouvent confondus, des considérations d'ordre économique intercalées entre des réflexions littéraires ou philosophiques, deux études sur Augustin séparées par un examen des épîtres d'Horace, un même auteur (Pline le Jeune, Ausone, Paulin de Nole...) dispersé dans plusieurs parties, une même notion (p. ex. celle d'*unanimitas*) entre des chapitres différents (le lecteur retrouvera de lui-même maints exemples dans le long résumé qui précède). Il occulte en définitive ce que les diverses études rassemblées étaient surtout destinées à souligner. Si celles-ci conservent leur intérêt, que ne suffisent pas à amoindrir quelques maladresses stylistiques et d'assez nombreuses négligences typographiques, peu susceptibles, il est vrai, de gêner la lecture, elles ne le doivent qu'à elles-mêmes et l'auraient aussi conservé ailleurs.

Nicole MÉTHY.

Patrick Laurence & François Guillaumont (dir.), *Les écritures de la douleur dans l'épistolaire, de l'Antiquité à nos jours* (Collection « Perspectives Littéraires ») : Tours, PUFR, 2010, 365 pages.

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre d'une réflexion générale sur « l'épistolaire antique et ses prolongements européens » ; ce projet, initié en 1998 par une équipe de latinistes de l'Université de Tours et concrétisé, tous les deux ans, par des rencontres internationales, permet de croiser les langues et les approches en un riche jeu de perspectives. Toutefois, contrairement aux précédents, ce sixième colloque, qui s'est tenu à Tours en novembre 2008, a adopté une perspective plus restreinte, d'ordre thématique. Une cohérence d'ensemble est ainsi assurée au bouquet d'articles qui constituent ces actes et qui déclinent les multiples facettes de la souffrance épistolaire et les façons de la combattre.

Dans son introduction, P. Laurence souligne la relation privilégiée et durable que la lettre entretient avec le corps, réceptacle d'une douleur tant physique que morale (ce que confirme l'identité du vocabulaire), et reflet d'un cheminement interne « des maux aux mots » (selon l'expression de C. Bénévent à propos de la correspondance d'Erasme, p. 165), entre fragments autobiographiques, recomposition du réel et fiction littéraire. Le premier chapitre est consacré à « La souffrance : théories et réalités ». Dans un article bien structuré, P. Laurence met en lumière ses composantes chez saint Jérôme, en étudiant tour à tour celles de l'ascèse, celles de l'*amicitia* (séparation par l'éloignement ou la mort) et celles qui naissent des conflits d'idées. C'est ensuite Alcuin d'York qui retient l'attention : A. Ricciardi montre comment la lettre, mémoire vivante, prend chez Alcuin une dimension charnelle et s'inscrit dans un réseau social et spirituel qui le fait exister, l'absence d'échange épistolaire s'assimilant à une volonté d'oubli qui provoque une forme de mort puisqu'elle remet en question la notion même de communauté. L'analyse finale est consacrée à la souffrance dans la correspondance de Teilhard de Chardin : concrètement vécue, elle est également un élément essentiel dans le système philosophique et religieux du père jésuite, puisqu'elle met l'homme en résonance avec la croix du Christ, « point oméga » qui guide l'évolution de la création au cœur d'un univers dynamique (J.-D. Beaudin).

La deuxième partie, centrée sur « le corps et ses maux », aborde d'abord « Le *dolor* physique dans les *Lettres à Lucilius* de Sénèque » (p. 91-112) : M. Armisen-Marchetti met en évidence la polysémie du terme qui recoupe également la souffrance morale induite par la sensation physique douloureuse, avant d'évoquer les remèdes au *dolor* que Sénèque propose dans un exposé pédagogique. C'est naturellement la dimension médicale qui est ensuite explorée avec une étude de la pratique épistolaire dans ses dimensions médicale et philosophique chez Galien de Pergame (V. Boudon-Millot). Dans la correspondance de saint Jérôme, objet de l'étude suivante, l'intensité des souffrances se dit par le biais d'une citation virgilienne (*Enéide*, VI, 625-7), dont B. Jeanjean étudie les cinq occurrences qui, adaptées au contexte chrétien, prennent une dimension morale forte. D'une autre façon, Pétrarque, intériorisant la douleur physique que provoque le travail d'écriture, en fait l'image de son activité intellectuelle ; dans son article concis et bien structuré, V. Abbruzzetti montre comment cette *ferrea voluptas* (*Lettres familières*, XIII, 7, 1), qu'elle rapproche du cilice, fonctionne pour Pétrarque comme une véritable ascèse. C'est sur Érasme que se termine le chapitre : dans ses lettres, il dit et ressasse la douleur dans ses manifestations cliniques, affirmant ainsi, face au « principe corporel universel » hérité du Moyen Âge, l'existence de son *corpusculum*, « symbole de sa singularité » (p. 173), et se construit une posture d'écrivain (C. Bénévent).

Le chapitre III traite de l'exil : chez Cicéron, il apparaît comme une « étape décisive dans la (...) construction de soi » (p. 190, É. Ndiaye) ; chez Ovide, il nourrit une douloureuse réflexion poétique sur les liens entre *dolor* et *ars*, déjà amorcée dans l'élégie fictive de la quinzième *Héroïde* (É. Gavoille). Pour Jean Chrysostome, il est à la fois extérieur et intérieur, et ses lettres à Olympias fonctionnent comme une thérapeutique qui, par « l'alchimie de la foi et de l'écriture », permet « une reconquête de l'être » (p. 240, M. Kanaan).

La souffrance amoureuse occupe le chapitre IV, d'abord celle que la Byblis des *Métamorphoses* ovidiennes exprime dans la lettre à son frère jumeau Caunus (S. Viarre), ensuite celle de Pline le Jeune dans ses lettres à Calpurnia qui s'apparentent plus à des « œuvres d'art » qu'à des témoignages sincères d'amour conjugal (N. Méthy).

La cinquième partie est consacrée au deuil, celui vécu par Cicéron lors du décès de sa fille, Tullia (F. Guillaumont) et celui de Catulle à la mort de son frère, certains *carmina* ayant, d'après D. Roussel, une dimension épistolaire et fonctionnant comme des *monumenta* adressés à l'être cher et, au-delà, à la postérité.

Le chapitre final est dédié à la notion de « consolation », d'abord abordée dans une perspective chrétienne avec la lettre 37 de saint Cyprien qui unit consolation et éloge aux victimes de la persécution de l'empereur Dèce (S. Deléani). L'analyse s'élargit, avec M.-A. Calvet-Sebasti, à l'ensemble des auteurs grecs chrétiens, chez qui la lettre de consolation prend un caractère thérapeutique et fonctionne comme un « remède souverain » (p. 325). J. Schneider nous emmène ensuite à la fin du XIII^e^ siècle avec une étude de la compassion et de la consolation dans les lettres de Maxime Planude, tandis qu'É. Wolff s'intéresse à la théorie de l'art épistolaire qu'Érasme a développée dans son *De conscribendis epistolis* (août 1522), sans vraiment la mettre en pratique.

L'ouvrage se termine abruptement sur cette étude, sans proposer ni conclusion d'ensemble ni index de synthèse qui aurait permis au lecteur de retrouver rapidement et facilement une référence ou une thématique. On peut également regretter que les citations ne soient pas systématiquement traduites et que les pratiques ne soient pas unifiées, certains auteurs fluctuant entre citation seule et citation traduite (É. Gavoille a même adopté des critères si fantaisistes que parfois elle ne traduit qu'une partie du texte : ainsi, p. 212 : citation des v. 309-310 des *Remèdes à l'amour* mais traduction partielle du v. 310 seulement ; p. 220 : *Pont*. I 6, 7-8 non traduits, mais 3 lignes plus tard *Pont*. II 5, 59-60 traduits ; p. 225, *idem*, etc.). Les coquilles sont peu nombreuses (mentionnons simplement la référence à l'article de M. Kanaan, faite par Calvet-Sebasti sous un autre titre, p. 327, n. 7) ; la transcription du grec, si elle est correcte chez certains auteurs (Calvet-Sebasti), semble avoir posé problème à d'autres : les termes grecs utilisés par É. Gavoille, p. 222, et par D. Roussel, p. 301 (un mot et une expression) sont illisibles, ce qui perturbe la lecture.

Mais il s'agit là de réserves mineures qui ne remettent pas en cause la richesse de l'ensemble. La thématique de la douleur dans l'épistolaire, bien que centrée davantage sur l'antiquité gréco-latine que sur « nos jours », y est abordée selon des angles analytiques différents et chez des auteurs divers. Les articles, de qualité, proposent généralement des synthèses claires et concises et si certaines études comportent des redites, c'est dû au foisonnement d'une pensée jaillissante et à la richesse de l'auteur traité (Gavoille, Kanaan). Le jeu des perspectives croisées éveille dans l'esprit du lecteur d'intéressants rapprochements, par exemple entre Ovide et Pétrarque, tous deux atteints de la maladie « douce-amère » d'écrire des vers, ou entre Ovide (encore !) et Jean Chrysostome, touchés dans leur corps et leur âme par la souffrance de l'exil. Des échos se dessinent aussi entre personnages de

fiction : ainsi, la Byblis ovidienne se trouve confrontée au problème du *nomen* qui fait douloureusement obstacle à la passion comme, plus tard, la Juliette de Shakespeare (II, 2, v. 33 *sqq*, la célèbre scène du balcon). De nouvelles pistes d'analyse se dessinent, des approches comparatistes s'esquissent et ce n'est pas là le moindre intérêt de cet ouvrage de qualité.

Christine Kossaifi.

Edith Hall & Rosie Wyles (dir.), *New Directions in Ancient Pantomime* : Oxford, Oxford University Press, 2008, 481 pages.

Ce recueil d'articles, édité par Edith Hall et Rosie Wyles, est le fruit d'un travail de longue haleine, initié lors d'une *Conference* de juillet 2005, organisée à Oxford dans le cadre des travaux de l'APGRD (Archive of Performances of Greek and Roman Drama). La publication de ces *New Directions in Ancient Pantomime* dépasse, en quantité comme en qualité, les propositions formulées en 2005. Le volume a pour ambition de jeter un regard neuf sur un genre qui a pourtant fait l'objet, entre 2007 et 2008, de plusieurs travaux importants : la pantomime antique. On citera pour mémoire I. Lada-Richards, *Silent Éloquence : Lucian and Pantomime Dancing*, Londres, 2007 ; M.-H. Garelli, *Danser le mythe. La pantomime et sa réception dans la culture antique*, Louvain – Paris – Dudley, Peeters, 2007 ; et R. Webb, *Demons and Dancers : Theatrical Performance in Late Antiquity*, Cambridge MA, 2008, qui traitaient de la pantomime antique sous tous ses aspects. À ces ouvrages, on ajoutera les articles importants de J. Jory et de W. Slater, qui ont renouvelé notre approche du genre par des apports fondamentaux sur la documentation iconographique et épigraphique.

En une solide introduction, E. Hall met le genre en perspective et rappelle, après un rapide historique, les principales sources textuelles, épigraphiques et iconographique, ainsi que les problématiques essentielles. Quatre raisons justifient selon elle de porter un regard neuf sur ce genre ancien : l'expérience esthétique qu'il représenta dans l'Antiquité, le rôle éducatif qu'il joua en diffusant les légendes de la mythologie gréco-romaine, la relation étroite qu'il entretenait avec la tragédie classique et qu'il prolongea ainsi sous une forme différente, enfin son influence sur l'émergence du ballet classique.

Les articles sont répartis en trois grandes rubriques. La première, « The Pantomime Dancer and his World », est consacrée à l'artiste, à son apparence, à son costume, à sa gestuelle, mais aussi à son sexe (des femmes pantomimes ont-elles donné des représentations avant le VI^e^ siècle ap. J.-C. ?). La seconde, « Pantomime Libretti », comporte une série de propositions sur les livrets, dont nous n'avons rien conservé. Les auteurs s'interrogent sur leur forme, sur leur qualité, mais aussi sur leurs auteurs : les *Héroïdes* ou les *Métamophoses* d'Ovide, les œuvres de Virgile, l'*Alceste* de Barcelone (poème en hexamètres daté du IV^e^ siècle) furent peut-être des livrets destinés à la danse. La dernière partie, « The Idea of the Pantomime Dancer », s'intéresse à l'image du danseur, à la place de l'artiste dans la société gréco-romaine et à l'importance du genre dans la culture antique. La *Danse* de Lucien et le « Jugement de Pâris » du livre 10 des *Métamorphoses* d'Apulée, font l'objet d'analyses littéraires qui tentent d'apporter du neuf après les nombreux commentaires déjà produits.

L'ensemble, disons-le d'emblée, est fort disparate et de qualité bien inégale. L'apport de l'ouvrage est clair sur deux points au moins. Un appendice propose une traduction anglaise des sources littéraires le plus fréquemment citées et commen-

tées dans le volume. Y figurent, entre autres, plusieurs extraits de la *Danse* de Lucien et du *Discours* 64 de Libanios, plusieurs épigrammes de *l'Anthologie Palatine*, des passages souvent mentionnés des *Saturnales* de Macrobe et d'autres, peu connus, des *Variae* de Cassiodore ou le poème latin en hexamètres, l'*Alceste* de Barcelone, présenté et commenté par Edith Hall dans le recueil. Cet appendice diffère, bien entendu, de celui d'E. Csapo et W.J. Slater dans *The Context of Ancient Drama*, auquel le volume renvoie clairement. La bibliographie est le second élément positif de cet ouvrage. Il s'agit de l'une des plus récentes sur la pantomime : elle est donc précieuse à ce titre. On peut s'étonner toutefois de ne pas y trouver le seul ouvrage français publié sur ce thème en 2007 — un an avant la parution de ce recueil — et dont les références figurent ci-dessus.

Le recueil rassemble des travaux de chercheurs de tous horizons scientifiques, ce qui aurait pu constituer un atout, mais ne produit, de fait, rien de très novateur. On ne s'étonne pas, en effet, de lire d'excellentes propositions, solidement étayées par une impeccable connaissance de la pantomime, de la danse et de l'histoire du théâtre gréco-romain, comme celles de J. Jory sur la qualité des livrets de pantomime, celle de R. Webb sur les équivalents de la pantomime dans d'autres cultures (le flamenco, le *kathakali* ou le nô japonais) que seule sa parfaite maîtrise du sujet lui permet de traiter avec brio, celle d'I. Lada-Richards, qui montre l'influence exercée par la pantomime sur les sensibilités esthétiques, les catégories morales et les modes de compréhension de soi et des autres, ou celle d'E. Hall sur la réception de la pantomime à partir du XVII^e^ siècle, dans un contexte d'émergence du ballet. C. Panayotakis souligne à juste titre les difficultés de distinction claire entre les genres populaires comme le mime et la pantomime. On lit avec intérêt quelques lectures des sources littéraires, comme celles de R. May, qui relit astucieusement le « Jugement de Pâris », de J. Ingleheart, qui voit dans les *Métamorphoses* d'Ovide une source pour les livrets, ou l'interprétation d'Y. Hunt, qui met en lumière le rôle politique joué par Auguste dans la naissance et la diffusion de la pantomime sous l'Empire.

Mais on relève, dans plusieurs articles, bon nombre d'erreurs dues à une connaissance approximative du genre et des recherches récentes menées sur la pantomime. Quelques exemples suffiront : le *scabellum* serait une sandale faisant partie de l'attirail du danseur, alors qu'A. Belis a montré qu'il s'agit d'un instrument porté par l'aulète et dont un danseur eût été, au demeurant, bien encombré ! La pratique du chant (*cantare*) pourrait se rapporter à l'artiste de pantomime qui, pourtant, restait muet ! Princeps n'était pas un simple *tibicen* accompagnant des pièces de théâtre mais une vedette, un *choraules*, qui pouvait se produire en concert ou accompagner le danseur Bathylle.

Contrairement à ce qu'annonce le titre du volume, l'ensemble ne propose pas de vision cohérente ni d'hypothèses vraiment nouvelles. Le défaut majeur du recueil tient à l'absence de définition préalable du genre et au manque de coordination entre les différentes contributions. Ainsi, chaque auteur s'applique-t-il à définir, selon ses critères et modalités propres, ce qu'étaient la pantomime et le mime. Les interprétations sont contradictoires voire incompatibles ou erronées. T.P. Wiseman relit cinq textes qu'il juge problématiques, et qui s'inscrivent dans une période qui va de 50 av. J.-C. à la moitié du I^er^ siècle ap. J.-C. Les questions posées sont, de fait, déjà traitées et résolues par les spécialistes de musique et de danse (le Princeps de Phèdre 5, 7 ne se produit pas dans une pièce classique ; *Astronomica* 5, 478-85 et Philon, *De legatione* 78, 79 renvoient clairement à une pantomime). Plusieurs travaux reposent sur des *a priori* qui ne permettent aucune réflexion solide : J. Huskinson fonde son argumentation sur l'idée non démontrée que la pantomime proposait des versions des mythes plus

faciles, simplifiées et plus courtes que les versions dites « littéraires ». J. Starks pose des hypothèses fragiles en faveur de l'existence de *pantomimae* avant le VI^e^ siècle : les restitutions de l'inscription de Gaule Narbonnaise consacrée à Hellas sur lesquelles il s'appuie sont des conjectures qui ne peuvent constituer des arguments sûrs.

L'absence d'harmonie de l'ensemble entretient chez le lecteur la fâcheuse impression que ce volume est le fruit d'une juxtaposition de propositions isolées, ne tenant pas toujours compte des avancées d'autres chercheurs, parfois auteurs dans ce même volume. Le lecteur est laissé juge de la pertinence et de la qualité des contributions soumises, un peu comme le spectateur d'une comédie de Plaute ou de Térence.

Marie-Hélène Garelli.

Ph. Heuzé & Chr. Veyrard-Cosme (dir.), *La grâce de Thalie ou la beauté du rire* : Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, 207 pages.

Fruit d'un colloque qui s'est tenu à Paris les 17 et 18 novembre 2006, cet ouvrage se propose de défendre l'éminente beauté du rire contre le « diktat » aristotélicien qui fait du « risible une partie du laid » (*Poétique*, 1449a). Conçu comme un « bouquet » d'essais (pour paraphraser le titre de la contribution de Jackie Pigeaud, « Comme un bouquet de rires antiques... »), il dessine les contours d'une esthétique du rire au fil des siècles. Après « l'envoi » de Ph. Heuzé, qui pose le problème (p. 9-11), c'est d'abord l'antiquité gréco-romaine qui retient l'attention des auteurs. La notion est brièvement abordée dans sa dimension philologique (R. Martin, « Rire en grec et en latin », p. 13-16) avant de donner lieu à un aperçu panoramique qui permet de dégager plusieurs de ses facettes, cosmique, philosophique, spirituelle ou artistique (J. Pigeaud, p. 17-28). L'analyse se limite ensuite au seul champ littéraire latin : B. Delignon montre comment les satiristes, comme Horace ou Juvénal, jouent sur l'assimilation du visage à un masque comique, permettant ainsi de mettre le réel à distance et de libérer le rire (« Masques et visages de la satire romaine : de la disgrâce physique à la grâce poétique », p. 29-38). Cicéron parvient au même résultat dans le *Pro Caelio* et il séduit les juges en faisant naître le rire des procédés judiciaires eux-mêmes (N. Griton, « Faire rire : une élégance de Cicéron dans le *Pro Caelio*, p. 39-45). Dans le domaine poétique, Virgile, qui semble pourtant étranger à une telle approche, nous fait entendre le rire apaisé de l'homme en harmonie avec le cosmos (J. Thomas, « Le rire de Virgile », p. 47-55). L'étude suivante (A. Daviault, « Rire et vénusté », p. 57-67) met en lumière trois facettes de la beauté du rire : celle du dieu *Risus*, inventé par Apulée dans ses *Métamorphoses* (2, 31, 2-3, 11, 3), qui unit catharsis rituelle et fantaisie littéraire, celle de la séduction complice telle qu'Ovide la met en scène dans les *Amours*, 3, 2 et enfin, celle d'un paysage catullien (*Carmen* 31). C'est ensuite l'œuvre hybride de Martianus Capella, à la jonction des V^e^ et VI^e^ siècles, qui retient l'attention, l'écrivain agrémentant le sérieux de son propos des riches nuances du rire, entre fantaisie, humour et parodie (É. Wolff, « Le rire dans le *De nuptiis Philologiae et Mercurii* de Martianus Capella », p. 69-77).

Le Moyen Âge et la Renaissance constituent le deuxième moment de l'analyse chronologique. À l'époque médiévale, le rire en milieu monacal transcrit la joie ineffable que fait naître la vision fulgurante du Paradis (Chr. Veyrard-Cosme, « Le rire du saint. Éclat de rire, éclat du rire dans la littérature latine du haut Moyen Âge : la mort de sainte Disciole », p. 79-91), approche que confirme l'étude de la notion de *iubilatio*, proposée par Jean-Yves Tilliette (p. 93-104). Le *Roman de*

Renart et les *Fabliaux* procèdent d'une autre approche, qui vise à réhabiliter le plaisir, simple et intellectuel, du rire (D. Boutet, « Beauté du rire, beauté du diable ? Les *Fabliaux* et le *Roman de Renart* », p. 105-120). Chez Rabelais, particulièrement sensible à la « joliesse du sourire », la beauté se met au service de la création littéraire (G. Demerson, « C'estoit passe-temps celeste les veoir ainsi soy rigouller », p. 121-136). À la Renaissance, les traités de civilité associent étroitement esthétique et physiologie du rire (V. Leroux, « L'esthétique du risible dans les poétiques néo-latines de la Renaissance », p. 137-145). Enfin, G. Galimberti Biffino met en résonance Quintilien (chapitre *De risu*, VI 3, 1-112) et Baldassar Castiglione, dont le traité a eu une grande influence (« L'élégance du rire, de Quintilien au *Livre du Courtisan* de Baldassar Castiglione », p. 147-163).

Au XVII^e^ siècle, Molière unit contemplation du ridicule des hommes et railleries moqueuses, élaborant ainsi une « esthétique du rire de vraisemblance », selon P. Dandrey, dont l'étude, rigoureuse et agréable à lire, porte sur « Molière ou l'éminente dignité du rire » (p. 165-172). De fait, la caricature unit ressemblance au réel et « hyperbole caractérisante », pour laquelle Ph. Heuzé forge le néologisme d'« hypertypose » (« gracieuse caricature », p. 173-178). Nous passons ensuite à Claudel, chez qui le rire devient eschatologique et permet un retour souriant sur le monde, sur Dieu et sur soi-même (D. Millet-Gérard, « Beauté métaphysique du rire claudélien », p. 179-193). Enfin, B. Saint-Girons propose une synthèse qui met en lumière trois aspects de la beauté du rire : son expression, l'étonnement sublime qu'elle provoque, sa dimension sociale (« Un rien t'amuse », p. 195-207). La beauté, authentifiée par le rire, relève donc essentiellement d'une consonance, musicale et poétique, au réel ; celle-ci, qui n'exclut pas le phénomène de la dissonance, s'atteint par l'emploi de figures rhétoriques et par le respect de concepts poétiques, ce qui soulève le problème, non évoqué, de son inscription dans le temps et de sa subjectivité.

Ce livre a été écrit avec la grâce nonchalante du rieur conscient de la vanité des ouvrages universitaires sous lesquels ploient les éditeurs ; c'est pourquoi le (re)censeur sérieux ne trouvera en fin d'ouvrage ni index ni bibliographie de synthèse (seul l'article de G. Galimberti Biffino en propose une, p. 159-163, mais le texte, parfois confus dans sa formulation, souffre d'une adaptation du français à l'italien, langue d'origine de l'auteur) : il s'en chagrinera peut-être, de même qu'il relèvera scrupuleusement les quinze coquilles ou incorrections qui se sont glissées au fil des pages ; il pourra déplorer la relative désinvolture de certaines références (par exemple, il aurait aimé, à la note 32 de la p. 26, que le renvoi à « Lucien, *Amours* », soit complété d'un XIII, ou que la note 34 (même page) indique des numéros de pages...). Il émettra des réserves sur le choix, pour la première de couverture, de la *Bacchante riante* de Dalou, qui se détache de façon agressive sur le fond noir, comme pour faire mentir la grâce de Thalie... Il aurait également apprécié que les éditeurs aient mis en lumière, par des renvois explicites, le riche réseau d'échos analytiques (par exemple, la mention du lien que la langue grecque établit entre le rire et l'éclat cosmique réapparaît à trois reprises, p. 13, 17 et 66, sans que la complémentarité des approches soit signalée par une note). S'il voulait être tout à fait sévère, il dirait que l'équivalence établie, sans autre précision, entre le rituel de purification grec du *pharmakos* et celui, juif, du bouc émissaire (p. 60) est quelque peu légère... Mais « la charmante Thalie » n'est-elle pas, elle aussi, légère quand elle invite au rire ? Alors, laissons à la Précieuse et au Marquis moliéresques leur « morgue effarouchée » (p. 166) et cédons au plaisir d'un rire que la finesse, la rigueur, la richesse et l'éclectisme des analyses embellissent pour notre plus grand bonheur.

Christine Kossaifi.

Renato Raffaelli, *Esercizi Plautini* (Collection « Letteratura ed antropologia », nº 10) : Urbino, Quattroventi, 2009, 350 pages.

R. Raffaelli, l'un des meilleurs spécialistes actuels de Plaute a résumé dans ce volume 22 articles sur le comique latin publiés entre 1984 et 2009. Ces articles sont regroupés en trois parties. La première porte sur les prologues, classés en trois catégories, selon qu'ils sont dits par une divinité, un personnage ou le *prologus* assimilé par R. Raffaelli, non sans vraisemblance, au chef de troupe. L'auteur oppose encore le prologue plautinien, préoccupé d'exposition, à celui de Térence, polémique : le premier est lié à l'intrigue, le second à la représentation.

La seconde partie, intitulée *Letture*, reproduit huit articles qui portent tous sur une particularité de l'intrigue soit dans une seule pièce (les reconnaissances dans l'*Epidicus*, le naufrage dans le *Rudens*, le mur percé dans le *Miles*...) soit dans plusieurs (le songe dans le *Mercator* et le *Rudens*). Le cadre d'un compte-rendu et le caractère éclaté d'un recueil d'articles ne permettent guère d'examiner chacun en détail, mais tous sont enrichissants. Personnellement, je recommanderais en particulier « Una commedia anomale » (p. 149-182). En analysant, en passant en revue successivement les scènes des *Captifs*, pièce qui frôle si souvent le tragique, R. Raffaelli s'attache à trouver par quels moyens Plaute en a fait tout de même une comédie. La pièce s'ouvre sur un monologue du parasite bouffon, personnage comique traditionnel, mais au début de l'acte II, le dialogue entre les prisonniers et le *lorarius* n'a rien de drôle. Puis Hégion interroge les captifs qu'il a achetés en ignorant que l'ancien maître et l'ancien esclave se sont fait passer l'un pour l'autre : le comique repose alors sur la meilleure information du public par rapport à celle du personnage, l'ironie est plus intense du fait que les spectateurs savent aussi que l'esclave standard est en réalité le fils d'Hégion. Au cours de la pièce, d'autres formes de comique interviennent comme le comique de situation quand Hégion ne comprend pas pourquoi Aristophonte appelle Tyndare celui qu'il croit Philocrate. Une alternance de motifs propres à la comédie habituelle et d'ironie comique très proche de l'ironie tragique assure une comicité subtile et originale.

Une troisième partie regroupe une série de notes portant soit sur des problèmes de texte soit sur l'influence de Plaute chez Machiavel, Calderón ou Molière. Elles font parfois écho aux études de la seconde partie : l'analogie entre l'*Hélène* d'Euripide et le *Miles gloriosus*, étudiée p. 213-234, permet ensuite de justifier, en *Miles* 770, la leçon *abeat* contre *habeat* ; à l'article sur les obsessions d'Euclion (p. 119-147), correspond une note sur Molière et Harpagon.

Jean Christian Dumont.

William Fitzgerald & Emily Gowers (dir.), Ennius Perennis. *The Annals and beyond* (Cambridge Classical Journal, Proceedings of the Cambridge Philological Society, Supplementary Volume 31) : Oxford, Cambridge Philological Society, 2007, xiii et 172 pages.

L'ouvrage édité par William Fitzgerald et Emily Gowers est issu d'un travail collectif élaboré à l'occasion d'un séminaire organisé à Cambridge en juin 2005. Il s'inscrit dans un courant novateur, développé depuis les dernières décennies, attaché à souligner la complexité de l'œuvre d'Ennius trop souvent lue de façon restrictive, sous l'autorité des auteurs qui l'ont transmise. Le livre rassemble huit études portant sur les *Annales* et sur leur réception dans l'Antiquité puis — de façon très succincte — chez Pétrarque. Les contributeurs, tous chercheurs éminents, apportent ici des éléments variés, étayés par des travaux récents, qui fournis-

sent autant d'instruments utiles pour explorer les vers du « père de la littérature latine ».

L'introduction de cinq pages est signée d'Emily Gowers : cet auteur y dresse un bilan précis de l'état actuel de la recherche sur Ennius et recense les éditions dites de référence. E. Gowers rappelle l'intérêt constant suscité par la poésie d'Ennius dès l'Antiquité et l'empreinte profonde que ce poète a laissée sur de nombreuses productions littéraires, quel que soit leur genre d'appartenance, mais aussi, plus largement, sur la pensée latine. Ainsi se trouve justifiée l'entreprise conduite dans ce bel ouvrage qui vise à contribuer au renouvellement des recherches sur l'œuvre ennienne et à ouvrir des perspectives d'investigation stimulantes. L'objectif est atteint, malgré la modestie du volume qui ne compte que 172 pages, organisé en quatre chapitres comportant chacun deux études.

À travers des voies d'accès diverses, apparaît ainsi une lecture éclairante de l'œuvre du poète que l'on considère traditionnellement comme le fondateur d'une identité romaine. Les communications présentées permettent d'apprécier assez justement cette définition : on y découvre une réévaluation pertinente des auteurs qui ont été les médiateurs des vers d'Ennius, mais aussi, ponctuellement, une mise au point sur l'héritage philosophique grec transmis par ce poète qui a irrigué durablement la culture romaine.

James E.G. Zetzel ouvre le premier chapitre, montrant comment la médiation cicéronienne a largement orienté la vision du corpus ennien, en livrant une interprétation étroitement liée aux choix idéologiques et esthétiques de l'auteur du *Pro Archia*. Emily Gowers s'intéresse, elle, dans un article remarquable à tous égards, à la dense polysémie du terme *cor* chez Ennius, pour révéler les multiples implications littéraires et philosophiques qui lui sont attachées, justifiant aussi par là les reprises du terme chez les poètes postérieurs, notamment dans les poèmes de Lucrèce et d'Ovide. Jacqueline Elliott rappelle à son tour que les citations des vers d'Ennius sont intégrées dans une stratification de discours : Augustin cite Cicéron qui cite lui-même Ennius, par exemple. Cette polyphonie, qui n'a pas toujours été suffisamment prise en compte par les éditeurs et les commentateurs, a entraîné parfois une interprétation erronée du sens originel de ces fragments, tout particulièrement lorsqu'il s'agit de discours attribués à tel ou tel personnage de la Rome archaïque. La lecture de Servius ou celle de Macrobe manifeste de telles dérives, et elle réduit souvent à l'univocité un texte dont le sémantisme est bien plus dense. Alison Keith, poursuivant l'entreprise menée dans un précédent ouvrage (*Engendering Rome*), revient sur le rôle non négligeable des femmes dans les *Annales*, en s'arrêtant sur les liens établis entre ces personnages et la terre, qui est associée au corps féminin : elle apporte ici une analyse précise et novatrice de nombreux passages qu'elle met en relation avec la tradition épique homérique et la structure sociale romaine.

Les deux études suivantes s'intéressent à la place occupée par les *Annales* dans l'œuvre virgilienne. Ingo Gilhenhard montre magistralement comment Virgile utilise le poème d'Ennius dans une visée idéologique et le met au service d'une reconstruction partiale et partielle du passé de la Rome républicaine pour servir le projet augustéen. Sergio Casali pointe avec acuité la relation intertextuelle complexe tissée entre l'*Énéide* et les *Annales* : le chantre de la *gens Iulia* est contraint de se détourner de son modèle, voire de le corriger, pour inscrire Auguste dans la filiation d'Iule et d'Énée. Pour mener à bien son entreprise de propagande, Virgile se doit donc de « tuer le père », autrement dit de se détacher de son modèle vénérable, à l'instar d'Énée qui accorde à Anchise d'honorables funérailles avant d'accomplir sa propre mission. Cette thèse, étayée par l'analyse détaillée des scènes virgiliennes citées, paraît tout à fait convaincante.

L'ultime diptyque évoque la présence d'Ennius dans l'œuvre de Pétrarque pour donner lieu à deux publications très différentes. Philip Hardie, citant en ouverture le chant IX de l'*Africa*, rappelle comment l'humaniste utilise le couple emblématique formé par Ennius et Scipion, pour offrir une image glorieuse du poète éclairant un souverain, figure qu'il rêve d'incarner lui-même auprès du roi Robert de Naples et qui est complétée dans ce poème par celle d'un *poeta laureatus triumphator*. L'auteur explore alors la pertinence de cette double représentation dans la poésie latine antique, telle qu'elle pouvait apparaître chez Ennius lui-même, puis il examine de façon précise la posture d'Horace qui se réfère à Ennius lorsqu'il adopte ce paradigme pour évoquer ses liens avec Mécène. L'enquête s'avère fructueuse et elle révèle la complexité des liens entre poètes et hommes de pouvoir qui avait été sans doute déjà suggérée par Ennius. Enfin, L.B.T. Houghton propose une traduction anglaise inédite d'une lettre, récemment redécouverte à Cambridge, adressée par Pétrarque à Boccace au sujet de l'*Africa*.

Si l'ouvrage consacre assez peu de place à la réception d'Ennius dans la latinité au-delà de l'Antiquité, contrairement à ce que le titre pouvait laisser attendre, on se satisfait aisément de la richesse des études ici rassemblées, de leur caractère novateur, comme de l'acuité des analyses, tous éléments propres à susciter de nouvelles investigations de plus grande ampleur.

Hélène Casanova-Robin.

Alessio Umbrico, *Terenzio e suoi* nobiles ; *Invenzione e realtà di un controverso legame* (Collection « Testi e studi di cultura classica », n° 44) : Pise, ETS, 2010, 127 pages.

Sans doute en écho à deux passages de prologues (*Heautontimorumenos*, 22-25, *Adelphes*, 15-21) dans lesquels Térence évoque le soutien d'aristocrates, Porcius Licinus a imaginé l'auteur comique profitant d'abord des avantages acquis en prodiguant ses faveurs sexuelles à un trio de nobles, Scipion Émilien, Philus et Laelius, puis, quand son *flos aetatis* commença à se faner, abandonné de ses protecteurs, terminant sa vie dans une indigence extrême. A. Umbrico consacre une première moitié de son livre (p. 10-58) à l'examen du fragment de Porcius Licinus. Il en explicite le texte : *Africani uocem diuinam* comme écho des liens particuliers avec Jupiter auxquels prétendaient les deux Africains, signification ou connotation érotique des termes, Laelius, qui n'est pas dit *sapientem*, comme on attendrait, mais *pulchrum*... Bref, Roscius présente Térence, le Ganymède de Scipion Jupiter, comme un prostitué de luxe, un *nobile scortum*, tel que Philippus, l'aimé de Flamininus, évoqué par Tite Live (39, 42, 8). L'intention diffamatrice de Porcius viserait non pas Térence, mais Scipion Émilien et ses deux acolytes. A. Umbrico daterait la rédaction du passage des années 130 et ferait de Porcius un partisan des Gracques ; il verrait volontiers dans la présentation du second Africain par Polybe une réplique aux attaques de Porcius.

La seconde partie traite des deux passages de prologue. A. Umbrico conteste l'interprétation qui en a été donnée pourtant depuis l'Antiquité : celle d'une participation de personnages nobles à la composition des comédies. Du rapprochement avec Plaute, *Captifs*, 349-350 (*huius ego experiar fidem,/ fretus ingenio eius*), il ressort que, dans le vers de l'*Heautontimorumenos*, *amicum ingenio fretum, haud natura sua*, on peut voir en *ingenium* un synonyme de *natura*, sans lui donner le sens de « talent créatif ». Pour le prologue des *Adelphes*, A. Umbrico interprète *adsidueque una scribere* comme purement métaphorique : tandis que Térence

écrit, il a toujours à l'esprit ses nobles protecteurs, dont il reproduit l'idéologie. D'autres indices imposent une lecture politique des prologues. Térence, qui ne nomme jamais Luscius Lanuvinus, parle au pluriel (*maleuoli*) de ses détracteurs : reprenant une hypothèse (bien gratuite) qui ferait de Luscius le *magister* du *collegium scribarum histrionumque*, A. Umbrico voit en celui-ci le chef de file de vieux auteurs conservateurs, ennemis d'une ligne nouvelle illustrée par Térence. Sur les protecteurs de Térence, A. Umbrico rejoint le consensus actuel, qui refuse le trio imaginé par Porcius Licinus, pour des raisons chronologiques, mais il estime que si Santra avait eu raison de leur substituer des noms de la génération précédente, ceux-ci n'étaient que pures conjectures.

L'ouvrage se termine par une bibliographie de plus de 180 titres et un index des passages cités de cinq pages. A. Umbrico fait montre de beaucoup d'érudition, parfois à l'excès, mais aussi de beaucoup d'imagination et la façon dont il enfile des hypothèses qui vont du probable au gratuit en passant par le simplement possible fragilise ses conclusions. L'auteur parsème son texte italien de mots français qu'il ne sait pas toujours orthographier (« piéce », « empasse ») ; l'éditeur a connu quelques difficultés dans la saisie de l'informatique : mots en pleine ligne tranchés par un trait de séparation, termes grecs méconnaissables en caractères latins.

Jean Christian Dumont.

Ingo Gildenhard, *Creative Eloquence – The Construction of Reality in Cicero's Speeches* : Oxford, Oxford University Press, 2011, 454 pages.

Les études cicéroniennes se portent bien dans l'anglophonie : les travaux récents de C.E.V. Steel, de J. Dugan, de M. Fox, de H. van der Blom etc. en témoignent, au point que la bibliographie des auteurs a peine à suivre l'actualité. Tous convergent vers une revalorisation de la pensée paradoxale d'un *homo nouus* qui voulait sauver les vieilles valeurs de la Rome républicaine par une greffe révolutionnaire d'idées nouvelles empruntées à l'univers mental de la Grèce. Cela dit, en général, les spécialistes qui s'occupent de l'œuvre oratoire de Cicéron ne s'intéressent guère, sinon aux marges, à son œuvre philosophique, et inversement. Les exceptions relatives se situent le plus souvent dans l'espace continental européen : nous pensons, entre autres, à C. Lévy, à E. Narducci.

Il faut donc souligner l'originalité de la démarche de I. Gildenhard. Elle consiste dans la mise en évidence de la pensée philosophique qui sous-tend les discours de Cicéron et grâce à laquelle celui-ci manifeste une créativité conceptuelle qui dessine une conception du monde et de l'homme affirmée dans tous les domaines : politique, société, culture, surnaturel. Tous les discours n'ont pas, du point de vue de l'enquête entreprise, le même poids ; les plus sollicités sont le *Pro Sex. Roscio*, les *Verrines*, le *Pro Lege Manilia*, les *Catilinaires*, le *Pro Cluentio*, les discours *post reditum* (notamment le *De domo sua* et le *Pro Sestio*), les trois discours « césariens » et les *Philippiques*. On aura remarqué, sans surprise, le poids considérable des discours politiques ; ce sont surtout eux qui dessinent l'univers créé par Cicéron. Au demeurant, l'auteur ne s'interdit pas, pour appuyer sa démonstration, des incursions ailleurs : la correspondance bien sûr, mais aussi le poème *De Consulatu suo* et les traités rhétoriques, qui prônent la nécessité pour l'orateur d'acquérir une solide assise philosophique. Mais l'essentiel du livre est dans le va-et-vient permanent entre les discours de Cicéron et ses traités philosophiques, notamment *De Republica*, *De Legibus*, *De Natura deorum* et *De Officiis*.

Cette navette permet à l'auteur de faire la preuve indubitable que même des arguments qui pourraient n'apparaître *a priori* que comme des fleurs plus ou moins desséchées de la rhétorique plongent en réalité leurs racines dans un terreau philosophique certes composite (platonisme, stoïcisme, Académisme), mais néanmoins très cohérent. Derrière l'argumentation rhétorique se cache presque toujours une pensée philosophique, et tout le travail de I. Gildenhard consiste, avec bonheur, à la mettre au grand jour.

L'ouvrage, d'une puissante densité de pensée, mais d'une grande clarté (servie par l'annonce régulière des développements à venir et le rappel constant des conclusions partielles antérieures), se développe, avec une parfaite rigueur intellectuelle, en douze chapitres articulés, par groupe de quatre, sur trois parties : anthropologie, sociologie, théologie. En introduction, l'auteur n'esquive pas deux problèmes méthodologiques : la difficulté de distinguer dans les discours ce qui est original de ce qui relève de la routine rhétorique ; le rapport entre les versions orale et écrite des discours conservés. Si l'auteur se sort parfaitement du premier, il conclut un peu vite, pour le second, qu'il ne faut pas le surestimer ; il eût été plus clair d'avouer ici un *non liquet*. La première partie examine d'abord comment Cicéron appuie ses appels à l'indulgence et à la pitié sur une représentation pessimiste de la condition humaine, faible et mortelle. Le chap. 2 montre l'usage cicéronien des termes *natura* et *homo* aux fins, notamment, de combattre le « racisme de classe » auquel, *homo nouus*, il était confronté de la part de la *nobilitas*. Dans le chap. 3, l'auteur met en évidence la tendance de Cicéron à classer sommairement l'humanité en deux catégories : les *boni* et les *improbi* — ce qui n'aurait rien d'original s'il n'élargissait pas, dans une perspective au moins autant éthique que politique, la catégorie des *optimates* à tous les *ciues boni*, réduisant la catégorie adverse à une poignée d'individus redoutables seulement par leur capacité de nuisance ; cependant il doit faire place à une catégorie intermédiaire, celle des êtres, comme César, dont la nature est bonne, mais tombée dans le mal — par ignorance, dit-il de manière platonicienne. Enfin le chap. 4 montre comment Cicéron, s'inspirant à la fois de la tragédie grecque et des philosophies platonicienne et stoïcienne, joue des différents sens de *conscientia*, liés aux réalités sociales et légales, pour poser en équation bonheur et innocence, culpabilité et malheur.

Sociology est le titre de la deuxième partie. Elle commence par examiner la manière dont Cicéron redéfinit les mots-clés de la culture politique romaine pour distinguer ce qui, de son point de vue, est *uerus* et au contraire *factus*, *fictus* ou *conductus* ; sa déconstruction des termes *optimates / populares*, sa définition extensive de la *uera nobilitas*, de la *uera gloria* (qui, notons-le, annonce la conception sallustéenne) aboutissent à une redéfinition générale de la communauté civique. De même, au chap. 6, c'est la notion de justice qui, au-delà des procédures formelles, est revisitée par Cicéron, attentif à dénoncer la non-coïncidence entre la loi et la justice afin de promouvoir les notions de loi positive, de loi naturelle. Allant plus loin, l'analyse cicéronienne (chap. 7) surimpose à l'ordre socio-politique romain une conception idiosyncratique de l'espace géopolitique qui opère, au moyen des différents sens du mot *humanitas*, la distinction entre civilisation et barbarie à partir d'un rapport à la violence nuancé : le recours à celle-ci s'impose pour s'opposer à l'injuste violence destructrice. Mais que faire (chap. 8) quand règne le tyran César ? Les trois discours « césariens », tout en prenant acte de la disparition de la liberté républicaine, tentent de convaincre l'autocrate que c'est en la rétablissant qu'il atteindra le sommet de sa *laus*, la véritable *gloria*, qu'il donnera la preuve de sa *sapientia* ; car il n'est de vraie victoire que sur soi-même. En attendant, Cicéron s'efforce de montrer qu'avoir embrassé le « mauvais » parti dans

la guerre civile fut une erreur historique — puisque la *Fortuna*, à l'évidence, était du côté de César — mais non une faute morale.

Comment Cicéron traite-t-il le rapport entre l'homme et le surnaturel ? Tel est l'objet de la troisième partie. Le maintien, plus vivace qu'on ne le dit, de la religion civique traditionnelle n'empêchait pas, depuis près de deux siècles, la montée « alexandrine » d'une prétention nouvelle, de la part d'individus appartenant à la classe dirigeante, à avoir un rapport privilégié avec le divin : Cicéron l'a expérimentée, si l'on peut dire, aux deux extrémités de sa vie, en la personne de Sylla et de César. Mais le chap. 9 rappelle que Cicéron, loin d'y être hostile par principe, a contribué à donner de Pompée cette image de favori des dieux (cf. *Pro Lege Manilia)* et qu'il se l'est donnée à lui-même tant dans les *Catilinaires* que dans l'auto-exaltation de son consulat. Du coup, il a été amené à inventer (chap. 10) dans ses discours contre Clodius comme dans le *De Legibus*, une théodicée où les dieux romains apparaissent comme arbitres et garants d'une justice supra-humaine. Ils n'en continuent pas moins d'appartenir au panthéon traditionnel de la religion civique ; et Cicéron ne manque pas de dénoncer dans la tyrannie césarienne une perversion profonde des rapports de la cité à ses dieux, qui, de ce fait, se sont détournés d'elle... jusqu'à leur retour après les Ides de mars. Il restait à s'interroger (chap. 12) sur ce que pensait Cicéron de la destinée de l'homme *post mortem*. Rompant cette fois-ci avec la religion traditionnelle, l'Arpinate construit un type d'immortalité personnelle (annonciateur de Virgile) fondé à la fois sur une forme d'évhémérisme et sur la conception platonicienne de l'au-delà, où non seulement ceux qui ont bien mérité de la cité trouvent une authentique survie heureuse, autre que la relative immortalité civique de la mémoire des hommes, mais où, inversement, les ennemis de la cité, donc de Cicéron, subissent le châtiment de leurs crimes.

La conclusion générale du livre ne laissera pas de surprendre un peu le lecteur, tant elle rompt avec l'image consensuelle que les humanités classiques ont donnée de Cicéron. Elle est pourtant logique. Cicéron, rappelle l'auteur, a vécu le délitement de la République par la violence. Il s'y est opposé de toutes ses forces, martelant à l'envi qu'il n'y avait le choix qu'entre l'ordre et le chaos, la liberté et la servitude, la restauration de la République et l'anarchie ou la tyrannie. Il s'est donc posé en protagoniste de l'Histoire, à la fois observateur clairvoyant et sauveur de la communauté ; pour cela, il a développé un système de pensée puissamment normatif, que l'expérience traumatisante de l'exil a radicalisé. L'aboutissement de ce processus a été l'identification de lui-même et de sa pensée avec la cause de la République, et celle de tous ses adversaires avec le mal absolu. Face à un monde en crise, Cicéron a opposé, au moyen d'une rhétorique extrémiste, un véritable *philosophical fundamentalism*. Il a payé de sa vie sa vision délibérée d'un monde en noir et blanc, quand le noir (Antoine) s'est mêlé au blanc (Octavien). Voici, réduite — hélas ! — jusqu'à la caricature par la loi du genre de la recension, la teneur de ce livre magistral, servi par une bibliographie presque sans faille, et dont la hauteur de vues s'appuie sur des analyses fines et détaillées de maints passages de l'œuvre oratoire de Cicéron ; un index leur est consacré, outre celui des noms et des thèmes. Il faut absolument ménager à cet ouvrage une place dans sa bibliothèque, fût-on ou non « cicéronien ».

Paul M. Martin.

Franco Bellandi, Lepos *e* Pathos, *Studi su Catullo* (Collection « Testi e manuali per l'insegnamento universitario del latino, nuova serie », n° 101) : Bologne, Pàtron, 2007, 502 pages.

Le titre de cet ouvrage sur Catulle est significatif : l'auteur veut approcher l'œuvre catullienne dans un double mouvement, à la fois « esthétique » et « pathétique ».

Ces catégories critiques, qui se situent à mi-chemin d'Aristote et de Lucrèce, relèvent en somme de la *uenustas* et du *dolor*, excluant curieusement l'*acerbitas*, qui chez Catulle est majeure — une seule allusion au c. 16, à la p. 119.

En fait, le sous-titre, « études sur Catulle », semble plus approprié : en effet, l'auteur aborde son « programme » en faisant alterner des études proprement consacrées au sujet :

II : « Ethos et Pathos : qualche considerazione sulla ''poetica'' di Catullo », p. 33-51 ;

V : « Lesbia o l'amour-passion », p. 165-253 ;

VI.1 et VI.2 : « Catullo e la morte », p. 271-327 ; « Calvo e Quintilia e l'esegesi del c. 96 »

et des études que j'appellerais « annexes » ou « additives » :

I : « Poesia e scrittura », p. 13-30 ;

III : « Struttura e composizione del Liber catulliano », p. 63-85 ;

IV : « Lettura dei carmi 1, 16, 36, 95 », p. 97-141 ;

Appendici : « Su Catullo e l'oratoria ; il carme 10 e il problema esegetico-testuale dei versi 9-13 », p. 385-403.

Résumons, autant que faire se peut, chacune des parties de l'ouvrage :

I) Les différentes désignations du « support matériel » (*tabellae*, *codicilli*, *pugillaria*, *palimpsestus*, *libellus*, *liber*) permettent de désigner le projet d'écriture ou sa réalisation, en donnant à *libellus* son sens de « libelle ».

II) La poétique du *lusus*, classée dans l'*éthos*, s'accorde à la culture raffinée, et ne se sépare pas du *lepos*, sans exclure l'obscénité. La poétique du *pathos*, « négative » (p. 38), liée au silence et à l'ineffable (c. 65), s'amorce dès le c. 51 où, en rupture poétique, « Catulle est devenu une *altera Sappho* » (p. 41). La poétique des *carmina docta*, hormis un bref passage de c. 62, se voit davantage dans les c. 95 et 35, mais « les indications de poétique sont assez minces » (p. 47). *Ars*, *labor*, *cura*, telle est la triade de l'art poétique, dans la tradition de Callimaque. La poétique du *lepos*, d'ordre privé, et non programmatique, se manifeste dans les c. 16 et c. 50, ce dernier laissant la part belle à l'*ingenium* et aux vers « enthousiasmants » (p. 49-50).

La poétique de Callimaque, celle du *lepos*, s'oppose à la poétique de Sappho, déterminante, celle du *pathos*.

III) L'intention organisatrice au sein du recueil reste pendante, entre « chaos et cosmos » (p. 64). Les arrangements proposés par les critiques sont souvent contestables. Aucun des grands poèmes n'est véritablement programmatique, mais s'y retrouvent le thème des noces et la mort du frère. L'auteur pense irrecevable la disposition actuelle, car les grands poèmes devraient ouvrir le recueil « public » et les petits poèmes clore le recueil « privé ». Catulle, à l'inverse de Callimaque, place les pièces lyriques avant les pièces iambiques.

IV) La lecture du c. 1 permet d'insister sur la relation *patronus / cliens*, de s'interroger assez longuement sur l'identité de la *patrona uirgo* (la Muse, Calliope, Vénus) ; le c. 16 est réinterprété assez curieusement — je traduis : « Excités par les

versiculi, Aurelius et Furius se disent prêts à satisfaire les prétendues volontés de Catulle… » (p. 128). Le c. 36, « triomphe de l'ambiguïté », est relu scrupuleusement à la lumière d'analyses antérieures, avec un *addendum* sur la lecture *ioco se lepido/ iocose lepide* du v. 10. La lecture de c. 95 oscille, pendant 20 pages, entre une approche formelle concernant l'unité organique du poème et une approche érudite de notes explicatives.

V) Sur une centaine de pages, la relecture de odes 51 et 11 entraîne le lecteur-étudiant dans des investigations diverses (influence de Sappho, statut de l'adultère, amour-passion et amour fou, « féminisation » du locuteur masculin, etc.), avant de revenir au poème-source de Sappho, aux problèmes textuels rencontrés, et enfin à un commentaire fouillé du c. 51. L'approche de c. 11 reste quelque peu elliptique — les *non bona dicta* résumés à l'*odi et amo*, p. 267.

VI) Cette dernière partie est dévolue au *pathos* catullien, suscité par la mort du frère : l'auteur étudie l'*epitumbion* 101 et le rituel auquel il doit se référer, la *conclamatio*, la performance du jeu funèbre, l'*allocutio* intériorisée du monologue. Suit un appendice consacré à la récriture néo-latine de c. 101 (Landino, Marullo, Parini, Foscolo). Les modifications *ad usum proprium* renseignent sur le *topos* funèbre et sur ses tensions dialectiques. De même, c. 96 fait l'objet d'une approche par recoupements du deuil de Calvus et de son amour pour Quintilia (Properce, Ovide) et d'une connexion étroite avec le *pathos* catullien, générateur de *fides*. L'*amicitia* apparaît comme degré suprême de l'amour au filtre de la mémoire.

Deux appendices viennent achever cet essai, le plus intéressant étant pour nous la question oratoire, où revient l'inévitable opposition entre *copia* asianiste et *breuitas* atticiste.

Il semble bien que Fr. Bellandi, tout à la poursuite d'une poétique, en rencontre plusieurs, liées finalement à la diversité des contenus. La démarche érudite et sérieuse apparaît à tout moment, au seul vu des notes extrêmement fournies (la moitié, parfois les deux-tiers de la page et plus, e. g. p. 206, avec 5 lignes de texte) ; les hypothèses comparées et soupesées abondent. Il en résulte une impression de lecture à la fois enthousiaste et morcelée, comme si l'auteur avait voulu « tout dire » sous peine d'incomplétude ou de trahison du sens poétique.

« Étude en digressions variées » serait l'expression adéquate pour désigner ce travail où se côtoient des thèmes, des exemples colligés dans le *libellus* lui-même et des critiques savantes issues de la tradition exégétique. Travail qui s'adresse, comme le veut la collection universitaire dans laquelle il est édité, à tout amateur de Catulle, étudiant ou enseignant. Admirons enfin — et ce n'est pas une simple formule — une bibliographie abondante et actualisée de presque une centaine de pages, ainsi qu'un *index nominum*, un *index locorum* et un *index rerum* particulièrement utiles pour une consultation efficace et rapide.

Thierry Barbaud.

R. Alden Smith, *Virgil* (Collection « Blackwell Introductions to the Classical World ») : Chichester, Wiley-Blackwell, 2011, 210 pages.

Conformément aux objectifs de la série des *Blackwell Introductions to the Classical World*, qui s'adresse à un public étudiant ou à un lecteur exigeant, cet ouvrage se veut une introduction de qualité à l'œuvre virgilienne, appréhendée tout à la fois dans son contexte historique, sa richesse poétique, sa matérialité manus-

crite et sa survie dans la littérature et les arts. La vaste bibliographie qui occupe le chapitre final (« Further Reading ») fonctionne comme une invite à approfondir l'analyse.

Après une brève préface consacrée aux remerciements, le chapitre I aborde le sujet par une « généralisation à propos de Virgile » qui met l'accent sur la dimension codée de sa poésie, hautement allusive et érudite, construite sur la dualité des voix et la multiplicité des modèles poétiques ; d'après l'auteur, l'œuvre s'organise autour de trois « thèmes » essentiels : le « dialogue des voix et des idées » (mais est-ce à proprement parler un thème ?), la sagesse, la mission, aspects que développent respectivement les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Énéide*, même si, bien sûr, les interférences entre les recueils sont nombreuses et diverses (notion de « flux et de reflux » récurrente dans l'ouvrage). Ce n'est qu'au chapitre II qu'est évoquée la vie de Virgile : les rares éléments historiques connus sont replacés dans le contexte politique tandis que la dimension sociale de l'*amicitia* qui unit le poète à ses patrons est approchée (sans être développée) à travers trois grandes figures : Asinius Pollion, Mécène et Auguste.

Le chapitre III est consacré aux *Bucoliques*, que la *Vita Suetonii Donati* appelle *Églogues*, titre qui met plus l'accent sur la nature callimachéenne du recueil que sur sa dimension théocritéenne (p. 40). L'*arte allusiva*, caractéristique du poète, y est d'abord présentée et illustrée par l'exemple des coupes d'Alcimédon (3, 38-42, également analysées de façon approfondie par T. Saunders, en lien avec la notion de catastérisme, dans *Bucolic Ecology. Virgil's* Eclogues *and the Environmental Literary Tradition*, Londres, Duckworth, 2008, p. 9-11 et 27, référence qui figure dans la bibliographie, mais qui n'est pas citée ici). La structure numérique sur laquelle est construit le recueil atteste d'une composition réfléchie : influencée par le pythagorisme, elle est fondée sur la *tetraktys*, selon laquelle la somme des quatre premiers chiffres aboutit au total de dix (p. 41-42). Cependant, si la dimension mathématique ne peut être négligée, elle n'est, en aucun cas, essentielle, le plus important étant, d'après Alden Smith, la fondamentale dualité qui régit les thèmes comme le style (p. 42) et qu'il met en lumière à travers l'étude des « paires poétiques » (p. 47) : I et IX (liberté rurale et réalités urbaines), II et VIII (amour homo- et hétérosexuel, mère-fils, homme-femme), III et VII (dualité dialoguée), IV et V (ancien et nouveau, vie et mort), VI et X (poésie cosmologique, pastorale et élégiaque, figure de Gallus).

Les *Géorgiques* sont approchées dans le chapitre suivant à travers la notion de « repas de sagesse » ; en effet, les instructions didactiques portent sur le pain de Cérès, le vin de Bacchus (livres I et II), la viande fournie par les troupeaux et le miel fabriqué par les abeilles (livres III et IV), ce qui constitue les composants du repas romain (p. 100) ; l'évocation de l'agriculture et du monde paysan fonctionne donc comme une leçon de vie et de poésie.

L'étude linéaire de l'*Énéide* vise à mettre en lumière la progression téléologique de l'action, organisée autour de « la mission » d'Énée, un personnage qui porte en lui la fécondité du passé et l'espérance du futur (dialectique importante, à juste titre soulignée par l'auteur, comme, avant lui, par de nombreux critiques). Mais l'*Énéide*, c'est aussi, entre *ira*, *furor*, *pietas* et humanité, la construction d'une personnalité et d'une cité, en un « nouveau *pathos* épique » qui procède d'une redéfinition du code générique (p. 146-147).

Le chapitre VI, particulièrement bienvenu dans le cadre d'une « introduction » à Virgile, aborde le problème de l'édition critique du texte (recension stemmatique, *emendatio* éventuelle...), à travers quelques exemples de lectures divergentes. Le chapitre VII offre un aperçu de la riche postérité de Virgile, au fil des siècles et des œuvres, tant littéraires qu'artistiques ou musicales ; la filmographie, pourtant peu

importante, et les « sociétés virgiliennes » qui se sont créées au XX^e siècle, ne sont pas oubliées. La bibliographie de synthèse, proposée dans le chapitre final, complète celle déjà fournie dans les notes sans se limiter aux ouvrages rédigés en anglais (mais — et cela semble être une caractéristique de la série — la présentation linéaire sans retour à la ligne ne facilite pas la consultation). L'ensemble se termine sur un index général, qui présente l'inconvénient de ne pas recenser les références virgiliennes.

L'ampleur de l'érudition, l'éclectisme des lectures et la finesse des analyses font assurément de cette monographie un ouvrage de qualité, d'autant plus que l'auteur n'hésite pas à illustrer ses propos par l'iconographie (en noir et blanc), dont il fait parfois un usage très pédagogique ; ainsi, pour faire comprendre la double nature, homérique et alexandrine, de *l'Énéide*, prend-il l'exemple de l'architecture hybride du Panthéon de Rome reconstruit par Hadrien sur le site du temple d'Agrippa (p. 106-107). La subtile complexité de l'œuvre virgilienne suscite ainsi un foisonnement intellectuel, dont le lecteur tire certainement profit, mais qui déborde parfois le sujet traité, au détriment de la rigueur logique de l'exposé. Le plan d'ensemble de l'ouvrage reflète ce paradoxe : s'il est certes important de mettre en évidence le code, de nature hellénistique, mais nourri aussi de références grecques et latines, qui régit l'œuvre de Virgile, fallait-il, dans ce qui s'appelle une « généralisation », aller jusqu'à une étude précise et assez pointue de certaines allusions virgiliennes, alors que l'auteur et son œuvre ne seront présentés que dans le chapitre II, curieusement appelé « préambule » ? Il faut toute la sagacité du lecteur pour déchiffrer (peut-être) les raisons de ce choix qui aboutit à d'inévitables redites : la généralisation du début annonce l'élargissement final, tout comme, à l'intérieur même du chapitre, les « contours thématiques » (p. 10-12) se retrouvent, sous l'angle de la technique narrative, à la fin (p. 19-22). La circularité de la structure sert donc d'écrin à l'œuvre virgilienne et met en valeur les trois thèmes autour desquelles elle s'organise, selon Alden Smith. Si un tel choix présente l'avantage de permettre une synthèse précise, il a l'inconvénient d'estomper la chatoyante diversité de cette poésie, dont la polyvalence suscite l'analyse sans l'épuiser. Le lecteur, oublieux peut-être du cadre obligatoirement restreint d'une monographie introductive, aurait aimé voir certains aspects plus développés, concernant, par exemple, l'humour virgilien, sans référence dans l'index, évoqué très brièvement et pourtant nourri de cette subtilité allusive si bien analysée par l'auteur, ou encore le processus de fictionnalisation, qui, dans les *Bucoliques*, est l'indice de l'héritage théocritéen, mais est aussi à l'œuvre dans l'*Énéide*, par exemple, dans ses implications génériques, à travers la figure de *fama* ou, dans sa dimension esthétique, lors de la mort de Camille (sur laquelle on peut consulter Lee Fratantuono, *A Commentary on Virgil, Aeneid XI* (Collection « Latomus », n° 320), Bruxelles, 2009, p. 271-272)...

Même si certains choix suscitent d'inévitables réserves (la grille de lecture des *Bucoliques* par « paires » et leur regroupement peuvent sembler subjectifs), l'ensemble est de lecture agréable ; il comporte toutefois des références surprenantes et quelques coquilles dont certaines méritent d'être corrigées ou discutées, principalement, page 62, à propos de Priape qui, chez Théocrite, réconforte Daphnis mourant : il faut renvoyer à l'*Idylle I*, précisément aux v. 81-91, et non à l'*Idylle XVIII* (épithalame d'Hélène) ; même page, toujours à propos de Daphnis, présenté comme « le poète bucolique par excellence », la référence à l'*Idylle VIII*, de préférence à *l'Idylle I*, ne laisse pas de surprendre, la personnalité de Daphnis n'y ayant pas encore atteint sa maturité et son authenticité étant discutée (une note à ce sujet aurait été la bienvenue, d'autant plus que le problème est abordé par Kathryn Gutzwiller, citée en fin de chapitre, p. 73, note 1) ; page 153, à propos de « "l'ancien taillis des manuscrits" selon une image de Mynors », la référence à

Énéide, 6, 559 ne correspond pas ; l'auteur voulait vraisemblablement renvoyer à 6, 179, d'autant plus qu'il fait allusion à la « vaste forêt » que « Virgile décrit quelques vers plus loin » et renvoie à 6, 185 ; il s'agit en fait de 6, 186. L'ouvrage d'Alden Smith allie érudition et concision, analyse minutieuse des détails et larges synthèses thématiques ou stylistiques, pour le plus grand plaisir du lecteur de bonne volonté et de l'étudiant avancé, qui ne peuvent que tirer profit de sa lecture.

Christine Kossaifi.

Katharina Volk (dir.), *Vergil's Eclogues* (Oxford Readings in Classical Studies) : Oxford, Oxford University Press, 2008, 293 pages.

Ce recueil, qui forme un diptyque avec son « jumeau » consacré aux *Géorgiques*, réunit une sélection de dix articles publiés entre 1975 et 2003, conformément au but de la collection *Oxford Readings in Classical Studies* dont le projet affiché est de mettre à disposition d'un large public des contributions majeures et difficilement accessibles. Pour cela, les traductions des textes latins et grecs ont été ajoutées, et les deux seuls articles (allemands) qui n'avaient pas été écrits ou déjà traduits en anglais ont fait l'objet d'une traduction destinée à les faire mieux connaître des lecteurs anglophones.

Reste que ces articles, pour la plupart excellents voire fondateurs, sont loin d'être par ailleurs difficiles d'accès : la majorité (six sur dix) a déjà bénéficié d'une deuxième publication au minimum ! L'article de E. A. Schmidt, écrit en allemand en 1975 (*A&A* vol. 21), a été revu pour être intégré à sa monographie *Bukolische Leidenschaft oder Über antike Hirtenpoesie* en 1987, avant d'être traduit en anglais pour ce volume (mais on appréciera l'ajout par l'auteur d'une introduction actualisée qui remet en perspective l'enjeu de cette contribution magistrale). Les deux articles de R. G. M. Nisbet, « Virgil's Fourth *Eclogue* : Easterners and Westerners » et « The style of Virgil's *Eclogues* », respectivement publiés en 1978 et 1991, ont tous deux été repris dans les *Collected Papers on Latin Literature* édités par S. Harrison en 1995. L'article de T. Hubbard (*MD* 34, 1995) a été remanié en un chapitre de *The Pipes of Pan. Intertextuality and Literary Filiation in the Pastoral Tradition from Theocritus to Milton* (1998). Celui de J. Henderson (*CQ* 48, 1998) a été repris en 1999 dans son livre *Writing Down Rome : Satire, Comedy and Other Offences in Latin Poetry*. Enfin, l'article de G. B. Conte, paru en italien en 1979 et repris en 1980 dans *Virgilio : il genero e i suoi confini*, est accessible en version anglaise depuis 1986 et figure également dans le monumental ensemble édité par P. Hardie en 1999 : *Virgil : Critical Assessments of Classical Authors*. Quant aux quatre articles qui n'ont été publiés « qu'une seule fois » avant ce volume, ils demeurent aisément accessibles (à part peut-être celui de S. Heaney publié en 2003 dans les *Proceedings of the Royal Irish Academy*) : la contribution de D. O. Ross Jr est un chapitre de son livre, *Backgrounds to Augustan Poetry : Gallus, Elegy and Rome*, publié en 1975, un ouvrage bien connu des spécialistes mais aussi des étudiants qui travaillent sur cette période ; l'article de C. Perkell a été publié dans *TAPhA* (1990, vol. 120) et celui de L. Rumpf l'a été (en allemand) dans *RhM* (1999, vol. 142) — deux revues que l'on ne saurait qualifier d'innaccessibles ! Mais que les contributions réunies ici ne soient pas des « essays which are normally difficult to obtain » comme l'affirme le texte programmatique de la collection, ne préjuge pas négativement du projet éditorial de K. Volk — et, après tout, il est logique et réjouissant que des travaux si importants soient bien diffusés. Le but de ce genre de recueil est aussi, en rapprochant ces articles échelonnés sur une trentaine d'années et aux méthodes assurément fort diverses, d'éprouver leur

validité en les confrontant les uns aux autres et de voir émerger des convergences, des complémentarités entre ces approches variées d'un même texte. A cet égard, ce volume se révèle tout à fait satisfaisant.

Saluons tout d'abord la riche introduction rédigée par K. Volk qui offre une bonne synthèse des travaux menés sur les *Bucoliques* dans les quarante dernières années, assortie d'une brève mise au point bibliographique éclogue par éclogue. K. Volk dégage alors deux grandes tendances dans l'interprétation de l'œuvre de Virgile en général et des *Bucoliques* en particulier : d'une part, la lecture qu'elle qualifie d'« idéologique » qui tâche de déceler dans les œuvres un positionnement socio-politique ou encore une vision du monde, de la condition humaine, d'autre part, la lecture « littéraire » marquée par les questions génériques et les études intertextuelles. Or, il est manifeste que le volume, tel qu'il est composé par l'éditrice, donne à voir une nette prédominance de cette seconde catégorie, la seule exception étant l'enquête menée par R. G. M. Nisbet sur les sources de la quatrième bucolique et sur l'influence des religions proche-orientales (« Virgil's Fourth *Eclogue* : Easterners and Westerners »). A ce titre, l'article qui ouvre le recueil (« Arcadia : Modern Occident and Classical Antiquity ») est emblématique puisqu'il théorise et justifie le passage d'une tendance à l'autre : E. A. Schmidt y déconstruit brillamment la vision de l'Arcadie comme « paysage spirituel » inventée par B. Snell en 1945, en montrant qu'une telle définition concerne non l'œuvre de Virgile mais sa réception par Sannazaro. C'est sur ce malentendu que s'appuient, selon l'auteur, les lectures idéologiques fondées sur l'association entre l'Arcadie et un âge d'or idéalisé : en réalité, l'Arcadie virgilienne doit être définie comme l'*hic et nunc* de la poésie, une poésie autonome et absolue, confiante et consciente d'elle-même. Le pouvoir de la poésie bucolique est aussi le nœud de la démonstration de C. Perkell, « On *Eclogue* 1.79-83 » qui résoud l'apparente contradiction entre la caractérisation de Tityre comme personnage prosaïque et individualiste, et la beauté mélancolique des derniers vers du poème. À la solution proposée par P. Alpers en 1979, qui niait toute cohérence dramatique à l'éclogue, C. Perkell substitue de manière convaincante une explication fondée, au contraire, sur l'interaction dramatique entre les deux personnages et l'affirmation du pouvoir du chant de Mélibée qui a métamorphosé Tityre. Cette mise en scène de l'émergence, au seuil du recueil bucolique, d'une voix poétique virgilienne ressort également des analyses de T. Hubbard, « Allusive Artistry and Vergil's Revisionary Program : *Eclogues* 1-3 », qui mettent brillamment en évidence la thématisation par Virgile de son rapport à Théocrite dans les trois premières éclogues et, donc, de sa propre situation dans la tradition générique. Enfin, cette exploration du positionnement poétique de Virgile est au cœur des deux contributions parfaitement fondamentales de Ross, « The Sixth *Eclogue* : Virgil's Poetic Genealogy », et de Conte, « An Interpretation of the Tenth *Eclogue* », qui étudient chacun, bien différemment, le rapport du poète à Gallus. Aux marges de ces lectures « littéraires », on pourra ranger, d'un côté, deux articles plus techniques qui proposent une étude formaliste du style bucolique (l'article de Nisbet, « The Style of Virgil's *Eclogues* », s'intéressant aux éléments syntaxiques et métriques qui caractérisent l'écriture bucolique, celui de L. Rumpf, « Bucolic *nomina* in Virgil and Theocritus : On the Poetic Technique of Virgil's *Eclogues* » étudiant plutôt l'emploi des adjectifs et des noms typiques du genre »), et, de l'autre, la singulière (et déroutante) lecture de J. Henderson, « Virgil's Third *Eclogue* : How do you Keep an Idiot in Suspense ? », que l'on pourrait appeler « méta-critique » plus encore que « méta-poétique » : selon cette lecture provocante, la bucolique défierait à dessein nos capacités interprétatives de lecteurs urbains, incapables de pouvoir tout à fait donner sens aux échanges des bergers-poètes.

Mais cette prédominance des études qui supposent et dévoilent l'auto-conscience poétique des *Bucoliques* ne signifie pas qu'est démentie l'existence d'une vision du monde propre à ce genre et à son traitement par Virgile : l'article de Conte revendique et théorise ce lien indissociable entre positionnement poétique et réflexion idéologique sur le genre de vie, tandis que les analyses métapoétiques de Perkell ou Hubbard, par exemple, transmettent l'inquiétude ou l'angoisse qui traversent l'univers bucolique de Virgile et semblent peut-être en cela rejoindre les courants d'interprétation « pessimistes » de l'œuvre. Surtout, ce lien, aussi profond qu'apparemment paradoxal, entre l'auto-conscience de l'écriture bucolique (qui ne cesse de se situer dans sa propre tradition au point d'encourir le reproche d'artificialité) et sa capacité à se confronter à la réalité dans les circonstances historiques les plus désolées structure le chapitre final « Eclogues *in extremis* : On the Staying Power of Pastoral », où S. Heaney analyse les prolongements de la poésie virgilienne dans quelques églogues composées pour la plupart dans une Europe meurtrie par l'horreur nazie.

Éventuellement aidés par la présence d'un *index locorum* à la fin du volume (mais on notera l'absence d'*index* général), les croisements et les rencontres entre ces contributions aux méthodes et aux styles variés s'avèrent féconds et stimulants : en particulier, le lien du genre bucolique à la notion de tradition s'y révèle sous des facettes multiples et complémentaires, mais ce n'est qu'un exemple. C'est donc principalement pour sa valeur suggestive que la lecture de ce volume édité avec soin sera vivement recommandée, aux amateurs (peut-être moins aux spécialistes) des *Bucoliques*.

Florence Klein.

Jennifer A. Rea, *Legendary Rome. Myth, Monuments and Memory on the Palatine and Capitoline* : Londres, Duckworth, 2007, xi et 180 pages.

Le sujet de cet ouvrage est la représentation de deux collines — Palatin et Capitole — chez trois poètes — Virgile, Tibulle, Properce — évoquant la Rome des origines, à l'époque où Octave-Auguste intervient sur ces collines dont il réorganise l'espace. Dans la première partie, l'auteur s'intéresse aux paysages qui subissent des transformations destinées à restaurer le souvenir de la fondation, dans la deuxième, aux textes dans lesquels les poètes, témoins de ces transformations, expriment leur propre vision des débuts de Rome. Le chapitre 1 résume l'histoire du Palatin, puis insiste sur le lien entre la demeure d'Auguste et la *Casa Romuli*, souvenir du fondateur légendaire et de l'humilité des origines. Le chapitre 2 rappelle le rôle joué par le Capitole depuis la fondation de la Ville, puis commente l'intervention d'Auguste — qui y dédie un « modeste » temple à son protecteur, Jupiter Tonnant — et l'apparition d'une seconde *Casa Romuli* sur la colline, celle-ci rivalisant alors en quelque sorte avec le Palatin, où s'élève désormais le temple d'Apollon. Le chapitre 3 sert de transition entre les deux parties et traite de l'importance de la « culture visuelle » dans la Rome de l'époque, du culte des *Lares compitales* devenus *Lares Augusti*, du mythe du retour à l'Âge d'or et du rôle des poètes.

Le chapitre 4 compare la description du site de la Rome future au livre VIII de l'*Énéide*, lorsque, partant des bords du Tibre pour gagner le Palatin d'Évandre (vers 306-365), Énée découvre le Capitole où tonne Jupiter, et celle de l'élégie II, 5 de Tibulle, où l'on voit une société de bergers innocents et pieux vivre dans l'abondance et l'harmonie avant la fondation de la ville par Romulus (vers 23-38).

Selon J. Rea, l'attention n'avait jamais été attirée auparavant sur le choix de Tibulle situant l'installation d'Évandre non sur le Palatin, mais sur le Capitole, une colline sans connotation négative. Cependant Évandre n'est pas nommé dans l'élégie ; et il est difficile de prouver, à partir de deux vers (25-26) évoquant les pâturages du Palatin et les *humiles in Iouis arce casae*, que Tibulle, influencé par la rénovation du Capitole, a voulu créer une autre tradition et offrir une vision plus paisible de la Rome archaïque. Le chapitre 5 commente trois élégies (1, 4 et 9) du livre IV de Properce, choisies par J. Rea comme présentant la Rome des origines dans l'ordre inverse du parcours d'Évandre et d'Énée chez Virgile : dans la première, le visiteur voit d'abord le Palatin quand il contemple une Rome augustéenne à laquelle se superposent des images des origines ; dans la seconde, le Capitole, domaine de Jupiter, est le cadre de la trahison de Tarpéia ; la troisième raconte l'histoire d'Hercule et de Cacus — dont, chez Virgile, Énée prend connaissance avant sa promenade — en la situant dans le paysage traditionnel, mais en ne flattant guère le héros. J. Rea souligne qu'il est question, dans les trois poèmes, de comportements violents ou immoraux, le meurtre de Rémus apparaissant dans l'élégie 1 ; elle conclut que, contrairement à Tibulle, Properce n'idéalise pas les origines et que, pour lui, Rome est devenue la *Roma aurea* en surmontant l'adversité.

Ces comparaisons et ces analyses sont intéressantes ; cependant Octave-Auguste met en lumière, selon l'auteur, les souvenirs de la fondation légendaire par Romulus, or les textes évoquent surtout le paysage mythique au temps d'Évandre et d'Énée. La restauration sur le Capitole du temple de Jupiter Férétrien est signalée, mais sans aucune référence à l'élégie 10 de Properce, consacrée à cet autre *monumentum* de Romulus. D'autre part, le problème de l'attribution à Auguste d'une seconde *Casa Romuli*, qui apparaît à ce moment dans la littérature (p. 55) n'est pas examiné ; il aurait été utile aussi de préciser l'emplacement de celle du Palatin, à partir des sources littéraires et des découvertes archéologiques, et, surtout, de rappeler (p. 107) les diverses interprétations proposées d'une allusion peu claire — (*Domus... Remi*) dans l'élégie 1 de Properce — la seule d'ailleurs qui soit faite, dans les textes étudiés, à la cabane du fondateur.

Marie-José Kardos.

Gregson Davis (dir.), *A Companion to Horace* : Chichester – Malden MA – Oxford, Wiley – Blackwell, 2010, xvii et 464 pages.

Le quart de siècle qui vient de s'écouler a vu paraître beaucoup d'excellents ouvrages sur Horace. Les plus nombreux sont en langue anglaise. La série qu'ils constituent semblait avoir trouvé son couronnement en 2007, avec *The Cambridge Companion to Horace*, publié sous la direction de S.J. Harrison. Les Allemands n'étaient pas en reste ; on n'évoquera que les derniers travaux de V. Pöschl et le magistral commentaire des *Odes* de H.P. Syndikus. De leur côté, les philologues italiens produisaient l'*Enciclopedia Oraziana* et la mémorable édition du bimillénaire, prolongée par le commentaire au livre IV des *Odes*, par P. Fedeli et I. Ciccarelli. Toute cette abondance n'a pas empêché l'éditeur Blackwell, désormais allié à (ou épaulé par) Wiley, de proposer à son tour un « compagnon à la lecture d'Horace », dont la direction a été confiée à G. Davis, le prestigieux auteur de *Polyhymnia. The Rhetoric of Horatian Lyric Discourse*, 1991 (voyez notre compte rendu ici même, t. 71, 1993, p. 292-294). G. Davis avait d'ailleurs participé également au *Cambridge Companion to Horace* que nous évoquions à l'instant.

Comment donner une idée objective d'un tel volume, qui réunit 19 auteurs différents ? Il convient d'abord d'en décrire sommairement le contenu. L'ouvrage se divise en quatre parties, subdivisées en 19 chapitres au total. La première partie est consacrée au contexte biographique et social du poète, et c'est aussi, peu ou prou, le titre du chapitre 1. Le chapitre 2 décrit la pratique horatienne de l'amitié ; le chapitre 3 évoque l'importance, pour ne pas dire le poids, du patronage impérial. Enfin le chapitre 4 nous fait visiter, sous la conduite de son fouilleur, B. Frischer, la soi-disant villa d'Horace en Sabine. La deuxième partie prend pour objet l'œuvre lyrique du poète. Sont étudiés successivement (nous simplifions beaucoup), au chapitre 5, les *Épodes* ; puis, principalement (mais pas uniquement) dans les *Odes*, au chapitre 6, l'héritage d'Archiloque ; au chapitre 7, celui d'Alcée et de Sappho ; au chapitre 8, celui de Pindare. Dans la suite, le chapitre 10 est consacré aux « *Odes romaines* » (le texte de H.P. Syndikus a été traduit de l'allemand), le chapitre 11 au livre IV des *Odes*, le chapitre 12 au *Carmen Saeculare*. Un curieux chapitre 9, dont le sujet semble se situer en marge du plan généralement adopté dans ce volume, est consacré aux figures féminines dans l'œuvre lyrique d'Horace ; son contenu, assez hétéroclite, apporte peu à l'ensemble. La troisième partie traite des *Satires* et des *Épîtres*. Le chapitre 13 met en évidence la présence de Lucilius dans la production satirique d'Horace, tandis que les chapitres 14 et 15 s'interrogent sur la personne/le personnage/la personnalité littéraire d'Horace ainsi que sur les liens entre parole véritable et *sermo* poétique. Un 16^{e} chapitre reprend en partie ces réflexions en les appliquant aux *Épîtres*, et en les complétant par une analyse de la sagesse ultime du poète. Il reste à mentionner les trois chapitres qui constituent la quatrième partie, consacrée à la réception. Ils passent en revue, successivement et sans l'ombre d'une fantaisie, les *Odes* (chapitre 17), les *Satires* et les *Épîtres* (chapitre 18), et l'*Art Poétique* (chapitre 19).

Le résumé que l'on vient de présenter montre que, dans l'esprit de ses concepteurs, le volume est censé traiter de l'intégralité de l'œuvre d'Horace et de l'ensemble des problèmes qu'elle peut susciter. Au terme d'une introduction générale, p. 4, le rédacteur (sans doute G. Davis lui-même) annonce que l'on a privilégié « provocative and revisionist perspectives ». Fort heureusement, il n'en est rien : un lecteur du vieux continent, imbu de culture classique, s'accommodera aisément du modernisme fort sage qui caractérise la plupart des contributions. Aussi préférons-nous insister, pour notre part, sur l'unité de la méthode adoptée par leurs auteurs. Cette unité repose essentiellement sur le principe du commentaire, que nous appelons « explication de texte », tandis que nos voisins allemands parlent d'*Interpretation*. L'auteur du chapitre 12, M. Putnam, commente ainsi, au fil du texte, de la p. 234 à la p. 241, l'ensemble du *Carmen Saeculare*. G. Davis, auteur du chapitre 6, passe en revue un certain nombre de fragments d'Archiloque et les compare avec des passages d'Horace, mettant ainsi en lumière ce qui est plus qu'une série d'emprunts : une véritable parenté spirituelle. De son côté, H.P. Syndikus adopte, pour l'étude des « Odes romaines », un plan très simple, voire simpliste, qui consiste tout bonnement à les commenter l'une après l'autre, de la première à la sixième. La méthode est éprouvée ; elle est solide et permet d'éviter les dérapages. Elle a pour inconvénient, dans les parties 2 et 3 du volume, l'abus des citations du texte d'Horace, accompagnées de leur traduction, généralement rédigée par les auteurs eux-mêmes. Ainsi M. Putnam commence-t-il son étude en citant l'intégralité des 76 vers du *Carmen Saeculare*, suivis de leur traduction, ce qui prend l'équivalent de 3 pages ; et le volume tout entier s'ouvre par la citation des vers 1-36 de l'ode III, 4 accompagnés de leur traduction, dont l'auteur du chapitre, D. Armstrong, revendique fièrement la paternité. Sur l'ensemble du volume, on aurait pu économiser 40, voire 50 pages en renonçant à la plupart de ces citations. Les

lecteurs potentiels du *Companion* n'ont-ils donc pas une édition d'Horace sous la main ? Mais après tout, cette surabondance est peut-être intentionnelle... Un autre danger de la méthode des explications de texte réside dans le fait que les bons commentaires d'Horace ne manquent pas : ils sont même nombreux, au point que, souvent, le plus gros du travail préparatoire à une « Interpretation » consiste à récolter tout ce qu'ils nous proposent et à en faire la synthèse. Plusieurs des auteurs avouent franchement avoir conscience de cette situation (G. Davis lui-même, p. 126). Ils n'en ont que plus de mérite, pour la plupart d'entre eux, à avoir dépassé le stade du commentaire strictement philologique et à courte vue, pourrait-on dire, pour nous plonger dans l'univers spirituel d'Horace et nous faire partager ses joies et ses craintes devant tous les problèmes qui se posent à la race des mortels : l'amour, la vie et la mort, l'amitié, l'argent, le pouvoir, et aussi, concernant le poète en particulier, les exigences de l'art et les affres de la création. Oui, les deuxième et troisième parties affichent une belle unité, à l'exception (on l'a déjà dit) du chapitre 9, un peu autrement conçu que le reste, et du chapitre 16, de portée plus nettement philosophique, comme il sied à une conclusion. Dans la partie consacrée à la réception, on regrettera peut-être que les chapitres 18 et 19 n'aient pas été fondus en un seul, puisqu'ils traitent l'un et l'autre de la fortune d'Horace dans les littératures européennes de l'âge classique.

On nous permettra, avant de clore ce compte rendu, de revenir à la première partie de l'ouvrage. L'auteur du chapitre 1, D. Armstrong, analyse la biographie et la situation sociale du poète avec l'intention visible, et louable, de mettre fin à l'opinion trop répandue qui situait Horace quasiment au bas de l'échelle sociale. Sans doute le poète lui-même a-t-il contribué à répandre cette erreur (car c'en est une), en insistant sur son goût d'une vie simple et en ne cessant de répéter qu'il était *libertino patre natus*. Mais de là à imaginer qu'il aurait pu, sans difficulté, entamer une carrière sénatoriale et parvenir aux plus hautes fonctions de l'État, il y a un pas que nous hésiterions à franchir, même s'il est avéré que les périodes troublées ont connu parfois des ascensions sociales fulgurantes. Le problème serait à reprendre.

Un mot enfin sur le chapitre 4, qui traite de la *cosidetta* villa d'Horace en Sabine. A-t-elle vraiment appartenu au poète ? B. Frischer souligne que rien n'est moins certain ; pour s'en assurer, il faudrait fouiller soigneusement la trentaine de villas dont on a repéré les restes dans le secteur... Mais, après tout, l'essentiel est d'attirer et de persuader le touriste. En revanche, on connaît, grâce à des briques, à des tuiles estampillées et à des tuyaux de plomb, le nom de trois propriétaires du lieu, et l'un d'eux n'est autre qu'Hostilius Firminus, un des personnages mentionnés dans les *Lettres* de Pline le Jeune. Nous nous retrouvons en bonne compagnie.

Est-il besoin, en conclusion, de redire l'évidence ? Ce nouveau « compagnon à la lecture d'Horace » est, sinon un chef-d'œuvre, du moins un excellent instrument de travail qui rendra de grands services à tous ceux qui souhaitent progresser dans la lecture du poète de Venouse. Il devrait être de nature, aussi, à provoquer une saine émulation. La typographie en est élégante et très correcte dans l'ensemble. Outre quelques fautes d'orthographe dans la bibliographie, pour des titres en français ou en allemand, on signalera : au bas de la p. 86, au lieu de « Pliny *Epistles* 2.1.23f » lire « Pliny *Epistles* 2.11.23f » ; et, p. 190, au lieu de « loquimus » (!) lire « loquimur ».

Hubert Zehnacker.

S. J. Heyworth, J. H. W. Morwood, *A Commentary on Propertius, Book 3* : Oxford, Oxford University Press, 2011, xi et 377 pages.

Dans la préface à leur commentaire les auteurs apportent une précision liminaire qui ne manquera pas de faire sourire (ou gémir) les latinistes français, qui, après avoir feuilleté le volume, en auront apprécié l'ampleur et la richesse, voire l'ambition : leur ouvrage, destiné à remplacer le commentaire, déjà ancien, de Camps (1966) s'adresse à des étudiants (de licence), je cite, « who have not been learning Latin for long and for whom aspects of the ancient world, including its literature, may well be mysterious ». S'ils reconnaissent la difficulté que présente le texte de Properce, ils lui accordent un riche potentiel éducatif en de nombreux domaines touchant à la culture antique.

Ce parti pris culturel et didactique explique sans doute le fait que la bibliographie soit presque exclusivement de langue anglaise ; il explique aussi la présence d'un glossaire de termes techniques, de cartes géographiques, d'un « appendix » regroupant les intertextes, grecs et latins, les plus signifiants (Hésiode, Callimaque, Lucrèce, Gallus, Virgile, Horace et les livres 1 et 2 de Properce), de deux « indices » (passages cités et mots latins) et, pour chaque poème, d'un résumé de son argument et d'une bibliographie complémentaire ; il explique enfin la présence d'une longue introduction de soixante pages divisée en huit sections ainsi intitulées : « Propertius and Cynthia », « Historical context », « Propertius, "Liber II", and the Augustan regime », « Book 3 », « Metre, scansion, and versification », « Text and transmission », « Glossary », et « Paraphrase, images, and maps ». Pour être parfois convenues (Properce est un littérateur inventif, il marque sa distance avec le régime augustéen...), les analyses des quatre premières sections sont riches de suggestions et d'informations pertinentes et utiles. L'ensemble forme pour ainsi dire le socle d'une sorte de « mini encyclopédie » propertienne.

L'ouvrage lui-même, outre ce qui vient d'être noté, comprend le texte suivi de l'apparat critique, le commentaire lui-même et une courte présentation du livre 4, qui en souligne la tonalité étiologique en rupture partielle avec celle, essentiellement érotique, du livre 3. Le texte proposé est celui de l'édition des *Élégies* publiée par Heyworth dans la collection des Oxford Classical Texts : il diffère sensiblement de ceux qui ont été édités antérieurement et, comme le souligne Ramírez de Verger dans son compte rendu (*BMCR*, 2009-7-23), il est davantage conçu *in lectorum usum* qu'*in editorum usum* ; bref, son éditeur ne peut être classé dans la catégorie des « conservateurs ».

La dimension pédagogique de l'ouvrage, voulue par les auteurs, se manifeste pleinement dans les notices du commentaire, qui commencent le plus souvent par la traduction du passage commenté et fournissent les informations de tous ordres (grammaticales, poétiques, historiques, culturelles...), nécessaires à la compréhension, voire à l'interprétation de cette œuvre. Elle se manifeste également par l'insertion occasionnelle de courts essais qui proposent des approfondissements et des développements annexes qui ne sont pas sans intérêt. Les auteurs ont choisi d'être clairs, cohérents et précis tout en évitant de céder à la tentation de l'érudition gratuite ; tout au plus peut-on y relever une tendance à privilégier les mises en relation des élégies avec le contexte politique contemporain, ce qui traduit sans doute la volonté, qui s'affirme actuellement, de compléter les analyses poétiques et métapoétiques, qui tendent parfois à isoler le texte de son contexte de production, par des suggestions — au demeurant tout aussi difficiles à étayer qu'à réfuter — concernant la place de l'écrivain dans son époque et sa relation au pouvoir augustéen.

Bref, on ne peut que saluer l'initiative de nos collègues et se réjouir de disposer d'un excellent commentaire du livre 3 des *Élégies* de Properce ; s'il est possible d'imaginer que des étudiants de licence « qui n'ont pas étudié le latin depuis longtemps » en tirent profit (si tant est qu'ils puissent surmonter les difficultés de la poésie propertienne), il est sûr qu'il sera éminemment utile à leurs professeurs et aux étudiants avancés.

Alain Deremetz.

Katharina Volk, *Ovid* (Collection « Blackwell Introductions to the Classical World ») : Chichester, Wiley – Blackwell, 2010, 147 pages.

« Lire Ovide est une joie », déclare l'auteur (p. ix) encore émue au souvenir des après-midis que, étudiante à l'Université de Munich, elle a passées avec son amie Christine (à qui est dédié le livre) à apprivoiser les *Métamorphoses*, avec, pour seules armes, une tasse de thé et le plaisir promis par la beauté poétique de l'œuvre. Cette joie se ressent encore à la lecture de cette monographie de qualité dont la synthèse, à la fois claire et concise, constitue une excellente introduction pour tous ceux qui s'intéressent à Ovide sans en être spécialiste. L'ouvrage s'organise autour de cinq thèmes essentiels qui, selon l'auteur, assurent « l'unité » du « corpus ovidien » (p. 4) et annoncent la riche variété de sa réception au fil des siècles.

Le premier chapitre propose d'abord un survol et une analyse rapide des poèmes classés en quatre catégories, selon le sujet (l'amour, l'exil), la longueur ou la survie (textes perdus ou d'authenticité douteuse). K. Volk rappelle ensuite la nécessaire circonspection dans l'appréhension des éléments biographiques qui les émaillent et servent moins à dessiner la personnalité d'Ovide qu'à construire sa *persona* poétique, essentiellement élégiaque (chapitre 2). Le lecteur comprend alors la raison de ce plan paradoxal qui place l'œuvre avant la vie : pour Ovide, écrire, c'est vivre. Et vivre, c'est aimer. L'élégie occupe donc le chapitre 3 : après une présentation rapide du genre et du code élégiaques, l'auteur met en lumière le jeu des variations sur le trope rhétorique de la *recusatio* et la virtuosité du poète dans le traitement du thème. Le chapitre suivant, consacré au mythe et à l'usage qu'Ovide en fait, met l'accent sur l'intertextualité et sur la technique narrative particulièrement maîtrisée, ce qui débouche naturellement sur une étude de l'art ovidien (chapitre 5) : enrichissant l'*ingenium* de l'habileté technique, de la méthode et de la culture, l'*ars* conquiert tout, même la nature et, comme à Pygmalion, elle donne le bonheur par sa capacité à construire une réalité plus vraie (ou, comme dans les poèmes d'exil, meilleure) que la réalité même. Mais, toujours à l'exemple de Pygmalion, que serait l'artiste sans la femme ? Objet esthétique (elle est faite pour être vue, aspect sur lequel, à notre avis, l'auteur n'insiste pas suffisamment) en même temps qu'amoureux, elle suscite le désir de l'homme, véritable Dom Juan dont le but est de la posséder, par le viol, comme dans les *Métamorphoses*, ou par la conquête, comme dans les poèmes élégiaques. Il convient donc, selon K. Volk, de nuancer le « féminisme » d'Ovide qui n'échappe pas aux a priori culturels de son époque : même s'il est « l'un des rares auteurs à exprimer une préférence sexuelle » (p. 88) et à être sensible au plaisir féminin, il conçoit le rôle de l'homme comme actif et celui de la femme comme passif (chapitre 6). C'est également un lien presque amoureux qui unit le poète à « sa » ville, la Rome d'Auguste, même si ce sentiment d'appartenance très fort n'empêche pas une certaine irrévérence envers l'empereur (exemple de critiques humoristiques de la *lex Julia de adulteriis* dans les poèmes élégiaques, p. 101-104), parfois difficile à

appréhender (ambiguïté du panégyrique d'Auguste *pater patriae* dans les *Fastes* 2.119-144 ; émotions conflictuelles dans la poésie d'exil). Le chapitre final propose une approche de la réception de cette œuvre protéiforme dont le pouvoir de fascination a provoqué des réactions multiformes. Trois angles d'approche sont privilégiés : « l'évangile de l'amour » ou la lecture latine médiévale, surtout des XII^e^ et XIII^e^ siècles, « la bible des peintres » ou les arts européens de la Renaissance et du baroque, face au défi de la représentation plastique du moment de la métamorphose (présentation restreinte à quatre œuvres : la peinture de Pollaiuolo, reproduite en couverture, et la sculpture du Bernin, toutes deux sur le thème d'« Apollon et Daphné » ; Le Corrège, *Zeus et Io* ; Titien, *Diane et Actéon*), « au bout du monde » ou la popularité du thème de l'exil ovidien dans la littérature des XX^e^ et XXI^e^ siècles.

Ces sept chapitres, dont la longueur s'équilibre autour d'une quinzaine de pages chacun, trouvent leur conclusion logique dans le huitième qui propose douze pages de bibliographie sélective et restreinte au domaine anglophone, de l'aveu même de l'auteur (p. 128). Les titres retenus reflètent effectivement les choix qui ont été faits et sont parfois très récents (l'étude de la composante grecque du genre élégiaque et de son lien avec l'épigramme (p. 35-36) peut aujourd'hui se compléter par les analyses de J. Murray (« Hellenistic Elegy : Out from Under the Shadow ») et J. S. Bruss (« Epigram »), in J. J. Clauss et M. Cuypers, *A Companion to Hellenistic Literature*, Blackwell Companions to the Ancient World, Literature and Culture, Chichester/Malden, 2010, respectivement p. 106-116 et 117-135). On peut toutefois regretter leur présentation compacte : les ouvrages se suivent les uns à la suite des autres à l'intérieur des paragraphes qui les regroupent, ce qui en rend la lecture rebutante et risque de décourager la bonne volonté du lecteur. Après les notes qui, conformément à la vocation introductive de l'ouvrage, sont très limitées (dix seulement), l'ensemble se termine sur un rappel des passages ovidiens cités et un index général.

Cette monographie se lit avec d'autant plus de plaisir qu'il y a peu de coquilles (six au total, dont deux de nature grammaticale) : la clarté de l'exposé s'allie à la rigueur de l'étude et à la richesse des analyses, qui font une large (trop large ?) place au jeu poétique et à la construction littéraire si caractéristiques de l'œuvre ovidienne ; les éléments de détail, judicieusement choisis — telle, par exemple, l'étymologie de la *Corinna* des *Amores*, dont le lien avec le grec *korê* confirme la dimension archétypale de la *puella* élégiaque, p. 89 — témoignent d'une érudition maîtrisée (que reflète d'ailleurs parfois le vocabulaire recherché de l'auteur). On s'étonne toutefois de certaines absences ; ainsi, l'analyse de la présentation des *Métamorphoses* comme « tout à la fois *perpetuum* et *deductum* » (p. 54) se fait dans une perspective callimachéenne, mais néglige le lien avec les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes. Plus surprenant, la thématique du *uates*, à peine effleurée à la fin du chapitre 7 (p. 109, sans renvoi dans l'index), ne donne lieu à aucune analyse conséquente, alors qu'elle est essentielle chez Ovide et ordonne tout à la fois sa relation au pouvoir et le sens qu'il donne à ses vers, autrement dit à sa vie (sur la notion de *vates* dans la poésie augustéenne, cf. J. K. Newman, *The Concept of* Vates *in Augustan Poetry*, Latomus, Bruxelles, 1967, et, sur la connotation civique que prend le terme à l'époque, p. 51-52). Enfin, pour assurer la pertinence de son analyse, l'auteur est parfois amenée à citer plusieurs fois le même passage (ainsi l'étude d'*Am.* 1.1 ss n'est pas reprise moins de quinze fois !), mais elle pratique avec brio l'art de la variation, confirmant ainsi la vocation pédagogique de son texte. Visiblement toujours charmée par le poète qu'elle étudie, elle nous offre une approche riche de cette œuvre ouverte à toutes les interprétations ; car, comme elle le dit elle-même, « chaque choix interprétatif (...) peut être déconstruit au moment

même où il se construit » (p. 105), en un dialogue sans cesse recommencé avec un écrivain ludique, dont la poésie s'offre sans jamais totalement se donner. Et c'est peut-être dans ce flux continuel de subtiles métamorphoses qu'il faut chercher le secret de sa longévité et du pouvoir de séduction qu'il continue à exercer sur les lecteurs et les universitaires du XXI^e siècle.

Christine KOSSAIFI.

Richard HEINZE, *Il racconto elegiaco di Ovidio*. Trad. de l'allemand par Corrado TRAVAN, préface par Franco SERPA (Collection « *Dicti studiosus*. Classici della filologia in traduzione », n° 1) : Trieste, EUT, 2010, 118 pages.

Le prestige du grand critique que fut, pour Virgile et pour Ovide, Richard HEINZE au début du XX^e siècle nous amène ici à rendre compte d'un livre sérieux, mais un peu étranger aux soucis majeurs de notre revue : il s'agit à vrai dire d'une traduction italienne concernant *Ovids elegische Erzählung* (Teubner, 1919). Je ne saurais me permettre d'avoir un jugement sur cette traduction dans une autre langue que la mienne, si ce n'est pour faire remarquer les précautions savantes dont elle est entourée (introduction de Franco SERPA, remarques précises du traducteur etc.). L'ensemble est de bonne tenue. On ne perd jamais de vue le lien avec Virgile et avec les autres travaux de R. HEINZE. Et cela aboutit, dans l'introduction, à une belle mise en valeur de la question des genres littéraires, ce qui intéressait beaucoup HEINZE et se trouve souligné par la comparaison entre les deux ouvrages (p. XI-XII). Mais les exemples de détail choisis ont aussi leur intérêt ; et l'on a plaisir à réfléchir de nouveau sur le rapt de Proserpine, sur les Lupercales ou sur l'apothéose de Romulus, selon les différents traitements ovidiens (*Fastes* ou *Métamorphoses* etc.). L'approche s'élargit lorsqu'on aborde Properce ou Callimaque.

Mais tout cela mériterait une relecture du texte allemand, malgré la portée de l'accès italien, et de ses préoccupations tout à fait méritoires.

† Simone VIARRE.

Giuseppe LA BUA (dir.), Vates operose dierum. *Studi sui Fasti di Ovidio* (Collection « Testi e studi di cultura classica », n° 48) : Pise, ETS, 2010, 270 pages.

Ce recueil rassemble des travaux issus des Actes de la Journée d'Études sur les *Fastes* d'Ovide organisée en mai 2008 par l'Université de Rome, auxquels s'ajoutent quelques contributions nouvelles. L'ensemble est précédé d'une préface de G. LA BUA, qui en dégage le sens et l'intérêt : une première partie vise à mieux comprendre l'originalité de l'œuvre grâce à l'intertextualité et montre comment Ovide contribue à la création d'une nouvelle identité romaine ; la seconde partie étudie la façon dont les *Fastes* furent redécouverts et diversement reçus et utilisés au cours des siècles.

E. MERLI (« I *Fasti*, l'*Eneide* e il Lazio primitivo : l'esempio di Giano ») montre comment, à partir du modèle virgilien, Ovide construit une image nouvelle de la préhistoire de Rome. Elle analyse particulièrement le dialogue du poète avec Janus au début du livre 1, en le comparant avec le chant 8 de l'*Énéide*. Le rôle prépondérant qu'Ovide accorde à Janus par rapport à la place secondaire que lui donnait Virgile révèle qu'Ovide, tout en rendant hommage à son illustre devancier, construit un modèle nouveau, fondé sur un idéal pacifique incarné par Janus et

conforme à l'évolution de la politique augustéenne dont l'*Ara Pacis* est le témoignage le plus marquant.

En analysant quelques exemples révélateurs, comme l'anecdote du renard, destinée à justifier un rite des *Cerealia* ou l'explication de la Fête des Sots, M. Labate (« L'esemplarità del passato : strategie di destabilizzazione nei *Fasti* di Ovidio ») démontre qu'Ovide remet en question le passé mythique de Rome en mettant en scène des personnages bien éloignés des mythiques paysans vertueux que la tradition moralisante offrait en modèle. Le réalisme (qui va jusqu'au grotesque dans l'aventure de Silène trahi par son âne) sonne le glas des croyances naïves dans un Âge d'Or latin que la morale augustéenne était censée faire revivre et auxquelles le poète veut substituer la conscience d'une identité culturelle plus complexe et plus proche de la réalité.

Une curiosité du calendrier, l'anniversaire du sanctuaire de *Minerva Capta* inséré dans les fêtes appelées *Quinquatrus*, dédiées à Mars à la fin du mois qui lui est consacré, permet à G. La Bua (« *Minerva Capta* : Ovidio *Fasti* 3, 809-848 ») d'étudier comment Ovide utilise la perméabilité du calendrier pour modeler une nouvelle identité romaine. Le poète met en relief la prééminence de la pacifique déesse des *artes* sur le dieu de la guerre. Dans son propre mois, Mars passe au second plan. Et Ovide endosse le rôle du chantre officiel pour célébrer l'arétologie de la déesse, suivant le modèle des grands hymnes religieux de Catulle ou d'Horace. Son appel final, qui demande à la déesse de protéger la maison impériale, souligne le sens politique du passage : Rome doit renoncer à ses origines belliqueuses et se mettre sous le patronage de la déesse des arts et de la paix, nouvel idéal augustéen.

M. Fucecchi (« Tra ospitalità e integrazione : Cibele (e Venere) nel libro IV ») s'intéresse à un mois très important pour la signification de l'œuvre. Avril est en effet le mois consacré à Vénus. C'est elle qui ouvre le chant 4 des *Fastes*, mais un long passage rend compte des fêtes de Cybèle. Ovide établit entre les deux divinités tout un réseau de liens, mettant en relief leurs points communs, qui situent en quelque sorte la *Magna Mater* dans l'orbite de Vénus. Dans l'idéologie augustéenne, Vénus avait perdu son caractère érotique pour apparaître comme une figure maternelle vertueuse, incarnée par la matrone modèle, Livie. Cybèle se conforme à cet idéal. Pour camper cette nouvelle image de la déesse orientale, Ovide se démarque de Lucrèce : il préfère le mythe au concept philosophique et développe la thèse, esquissée dans l'*Énéide*, d'une divinité troyenne protégeant Énée avant de venir à Rome. Il évoque donc successivement quatre étapes majeures de sa carrière mythique et s'attache à en réinterpréter les différents éléments. Ainsi le mythe d'Attis est adapté aux codes élégiaques : à la barbarie de la déesse qui se venge de l'infidélité de son amant se substitue un schéma vertueux où l'amant qui a trahi le *castus amor* de la déesse reconnaît sa faute et se châtie lui-même. Au fil des épisodes la déesse barbare s'intègre peu à peu dans l'univers civilisé de Rome auquel elle adhère spontanément. Elle finit par apparaître comme une déesse matronale, qui défend la fidélité (Attis) et la vertu (Claudia Quinta), en harmonie avec la figure de Vénus.

F. Stok (« Orione e dintorni ») analyse la façon étrange dont Ovide traite le catastérisme d'Orion : après avoir constaté l'absence de la constellation dans le ciel, il y montre Orion prenant la fuite en tête des autres étoiles devant l'arrivée précoce de Mars *Vltor*. Une comparaison avec le texte d'Aratos révèle qu'il a réélaboré le mythe d'Orion. Il lui donne une coloration élégiaque qui gomme l'*hubris* du personnage et en fait un serviteur dévoué de Diane ; et ce n'est plus devant le Scorpion vengeur qu'il s'enfuit mais devant Mars : le dieu épique de la guerre l'emporte sur la pacifique élégie. Mais parallèlement le catastérisme des Gémeaux, qui donne une fin vertueuse à l'histoire des jumeaux Romulus et Rémus, vient

résoudre l'opposition guerre/paix dans l'optique augustéenne d'une harmonie pacifique.

La façon dont Ovide traite les Petites Quinquatries est révélatrice, selon A. Fussi (« Le *Quinquatrus minores* e l'esilio dei flautisti : Ovidio, *Fasti* 6, 649-692 »), de l'esprit frondeur d'Ovide. Il ne consacre en effet qu'un vers à l'anniversaire du temple de Jupiter *Inuictus*, mais raconte longuement l'épisode de la retraite à Tibur des joueurs de flûte dont le retour, grâce à un subterfuge, sert d'*aition* à une joyeuse fête carnavalesque. A. Fussi cherche ce que cache ce surprenant déséquilibre en confrontant Ovide avec les sources historiques de l'épisode. Il en ressort (avec en outre quelques corrections judicieusement apportées au texte des *Fastes*) qu'à une célébration officielle organisée par les autorités Ovide préfère une fête populaire, libre, organisée par un simple affranchi. Le prétendu « exil » des flûtistes serait une allusion à sa propre situation et, en décrivant leur retour dans l'allégresse générale, c'est son propre retour triomphal à Rome qu'il évoquerait comme une sorte de revanche sur le pouvoir augustéen.

La contribution de P. Parroni est à la charnière entre les deux parties du recueil. Il pose un certain nombre de questions relatives à l'établissement du texte, qu'une rigoureuse exégèse lui permet de résoudre. Les comparaisons avec les passages de Virgile dont s'inspire Ovide (parmi lesquels l'épisode d'Anna Pérenna, qui donne une suite et une fin au chant 4 de l'*Énéide*, occupe plus du tiers de l'article) sont particulièrement intéressantes. On appréciera la justesse de l'argumentation et la finesse de l'analyse psychologique, par exemple quand Ovide décrit l'état d'esprit de Lavinia devant celle qu'elle considère comme sa rivale, il préfère lire *fremens* plutôt que *metus* car la peur conviendrait mieux à Anna la fugitive, tandis que Lavinia est en proie au *furor*. Ovide réécrit l'*Énéide* à sa façon : la vierge timide de l'*Énéide* devient une épouse jalouse, avide de vengeance, dont la violence fait d'elle une autre Didon.

La partie consacrée à la survie des *Fastes* commence par une étude de C. Newlands sur les *Silves* de Stace (« Fastos adulatione foedatos ? (Tac., *Hist*. 4, 40, 2) : Stazio sui *Fasti* di Ovidio »). Elle montre que Stace y a été influencé non seulement par la poésie élégiaque d'Ovide mais aussi, chose plus étonnante, par les *Fastes*. Stace est souvent considéré comme un poète obséquieux envers Domitien. Le fait qu'il se soit inspiré des *Fastes* remet ce jugement en question. Elle analyse deux exemples précis : l'historiette où une nymphe endormie est sauvée des assauts d'un agresseur (*Silv*., 2, 3) et le discours de Janus célébrant l'année nouvelle (4, 1). Il en ressort une volonté du poète de prendre du recul par rapport à la vie publique et de se replier sur la vie privée et l'amitié, tandis que sous l'apparence d'un panégyrique impérial se dissimule une critique de l'autocratie du prince.

L. Marcozzi (« Petrarca e Boccacio lettori dei *Fasti* ») s'intéresse à la façon dont les *Fastes* ont été reçus et utilisés par deux grands noms du XIV^e^ siècle : Pétrarque et Boccace. Un court historique résume l'attitude des lettrés qui les ont précédés envers l'œuvre d'Ovide. On hésitait, pour la classer dans les catégories traditionnelles, entre l'histoire et la philosophie morale. En fait, elle fut surtout utilisée pour établir la biographie du poète. Pétrarque et Boccace ont lu Ovide au cours de leurs études et son œuvre figurait dans tous les *accessus*. Tous deux font des *Fastes* un usage limité mais qui ne manque pas d'intérêt. L. Marcozzi en recherche scrupuleusement la moindre trace. Pétrarque a une attitude ambiguë envers Ovide, qu'il considère comme un poète inspiré mais en même temps immoral. Une analyse minutieuse des notes de lecture, allusions, citations directes ou indirectes relatives aux *Fastes* montre qu'il utilise Ovide essentiellement comme une source historique pour la période royale de Rome, tant dans le *De uiris illustribus* que dans les œuvres morales ou la *Correspondance*. Boccace, quant à lui, a

évolué, passant d'une admiration enthousiaste pour la valeur édifiante de l'œuvre d'Ovide à un jugement sévère sur un poète dangereux par son immoralité. Il se sert des *Fastes* comme d'une encyclopédie de la mythologie. Cet intérêt pour le côté mythologique de l'œuvre, initié par Boccace et développé par les humanistes, était le nécessaire préalable au futur grand commentaire de Politien.

La découverte du calendrier de Préneste fut un tournant dans la connaissance du calendrier romain. A. Ottaviani analyse l'intérêt de la monumentale édition qu'en donna Foggini en 1779, édition qui renouvela totalement la littérature consacrée au calendrier de Rome. Foggini a toujours Ovide en tête en commentant le calendrier de Préneste, et l'interaction des deux textes lui permet de les corriger ou de les compléter l'un par l'autre. Il analyse ainsi quelques exemples frappants comme l'existence des *mutitationes* (banquets mutuels) dans les fêtes de Cybèle ou la nature du culte de Vesta institué par Auguste dans sa demeure du Palatin. Les résultats de l'analyse sont passionnants.

P. Campanelli traite également de l'édition de Foggini mais sous un angle légèrement différent. Après un utile historique du sort des plaques de marbre servant de support à certains calendriers antiques et des péripéties de la survie de quelques-unes grâce à des esprits éclairés, après un rappel sur l'attribution à Verrius Flaccus des *Fastes* de Préneste, il se concentre sur la première édition de ceux-ci, en soulignant leur convergence avec l'œuvre calendaire d'Ovide, qui sert en quelque sorte de grille de lecture à Foggini pour compléter le texte tronqué des *Fastes* de Préneste. Il met particulièrement l'accent sur les renseignements à propos des temples de Rome que fournit la complémentarité des deux textes. Au lieu de s'affronter, textes manuscrits et épigraphie s'entraident. On pourra comparer avec intérêt le développement que l'auteur consacre au sanctuaire dédié par Auguste à Vesta dans sa demeure du Palatin avec les pages d'Ottaviani sur le même sujet.

Au total, ce recueil sera précieux pour les lecteurs d'Ovide, pour les philologues, pour les spécialistes de religion romaine et pour bien d'autres. Ces regards croisés sur le sens et la portée d'une œuvre à sa propre époque et à travers les générations révèlent des lectures parfois bien éloignées des intentions avouées ou déguisées de son auteur mais qui renouvellent sans cesse son intérêt.

Nicole Boëls-Janssen.

Hélène Vial, *La métamorphose dans les* Métamorphoses *d'Ovide ; Étude sur l'art de la variation* (Collection « Études anciennes », série latine) : Paris, Les Belles Lettres, 2010, 527 pages.

Hélène Vial a donné à son ouvrage un titre qui le définit si bien qu'il pourrait sembler presque trop clair ; mais le mystère réside dans les deux mots-clés qui ne se recouvrent pas l'un l'autre. Le poème épique d'Ovide, ainsi classé par Quintilien déjà, a le même élan de devenir chronologiquement actif que l'*Iliade* ou l'*Enéide*, mais les personnages sont différents, épisodiques et changeants : ce sont des êtres, presque toujours humains, qui se trouvent transformés en divers éléments naturels selon des processus dont le poète décrit l'instantanéité, mais plus souvent le déroulement dans ses aspects les plus variés. Et c'est à ces transformations ainsi qu'à leur insertion dans un poème de longue haleine que s'intéresse systématiquement notre auteur.

H. Vial insiste beaucoup sur le caractère unique de sa démarche, mais elle le fait avec moins d'excès — si je me souviens bien — que dans son exposé de soutenance : la parole exerce toujours un effet d'entraînement…

L'introduction est assez lourde, à la façon de la thèse de G. Tronchet qui est solide et qu'Hélène Vial semble beaucoup apprécier. Pourtant, je suis vivement satisfaite que la suite devienne plus légère, une fois la mise en route effectuée. C'est ici que s'affiche l'intérêt majeur du poème d'Ovide. Simplement, on se demande pourquoi la revue des études critiques se situe d'entrée de jeu : on la verrait plutôt vers la fin du volume quoique ce ne soit pas mal de changer les habitudes. Et ces pages tout à fait solides mettent en valeur la diversité des moyens d'approche avec brio. Une remarque importante, cependant, du point de vue de la méthode, à propos de la note 18 : ce n'est pas sur les dates de réimpression des ouvrages qu'il faut s'appuyer pour appréhender clairement l'évolution de la façon dont les critiques littéraires traitent de leurs sujets ; cela empêche complètement de voir le rapport avec les théories ou même le climat intellectuel de l'époque où l'œuvre de critique a été conçue ; c'est cependant tout à fait prioritaire dans la démarche à envisager à propos d'une telle abondance et de son indicible diversité.

L'ensemble est bien conçu. Il comporte trois parties : I, « Les contours indistincts, frontières de la métamorphose » ; II, « Fragments d'une cartographie imaginaire, les récits de métamorphoses » ; III, « Le poème inépuisable ». On ne saurait regretter une certaine tendance à choisir des chemins de traverse qui sont cause d'incertitude comme dans la définition de la métamorphose fondée sur Frécaut, Todorov et Proust. J'ai personnellement beaucoup utilisé Bachelard autrefois ; et je ne saurais reprocher à H. Vial d'en avoir fait autant à sa façon. Puis la deuxième partie passe très habilement en revue un grand nombre de métamorphoses, malgré un goût excessif pour les « formules » empruntées qui ne servent souvent que de décorations ou de masques. Enfin, l'auteur s'applique à définir ou à situer l'un par rapport à l'autre récit et métamorphose ; l'intention est excellente, la réalisation un peu trop sophistiquée ; mais on ne saurait nier la difficulté de l'entreprise. Chercher (p. 376) à opposer la « norme » à l'« écart » n'a guère ici de portée, l'essentiel étant cette sorte de « brouillage » voulu par le poète et même en fait par la poésie. Notons encore, en essayant de minimiser notre agacement, la prolifération des « formules » prises à la critique ovidienne, malgré tout le respect dû à l'égard de quelques-uns des auteurs cités : il n'est pas question d'« affronter Ovide à mains nues » sans tenir compte du passé ; mais il vaudrait mieux ne pas constituer délibérément une barrière sans chercher la discrétion. Je ne crois pas non plus (p. 428) qu'une note suffise pour tordre le cou, au passage, à l'idée de l'anti-augustanisme d'Ovide, même avec un peu de bavardage autour. Et je ne crois pas non plus, malgré la conviction de Ph. Hardie, que Narcisse soit un substitut d'Œdipe.

Le sujet était passionnant et difficile ; Hélène Vial l'a encore compliqué par sa manière sophistiquée et souvent indirecte de l'aborder. Elle a cependant bien lu et apprécié Ovide qu'elle nous donne envie de relire encore.

† Simone Viarre.

Micaela Janan, *Reflections in a Serpent's Eye : Thebes in Ovid's* Metamorphoses : Oxford, Oxford University Press, 2009, xi et 276 pages.

Le premier titre de ce volume, variation sur *Reflections in a Golden Eye*, roman de Carson Mc Cullers et film de J. Huston, proclame dès la couverture qu'on n'aura pas affaire à une analyse littéraire traditionnelle du texte d'Ovide — ce que confirmeront, le livre aussitôt feuilleté, d'autres titres peu conventionnels : *Happy Birthday, Romulus*, *Sex and the City* ou *The Lady Vanishes*. M. Janan présente

une étude lacanienne des légendes thébaines figurant aux livres III et IV des *Métamorphoses*. Le recours à LACAN à propos d'Ovide n'est pas en soi une nouveauté. Mais c'est le caractère systématique de l'entreprise qui apparaît neuf et suscite, disons-le aussitôt, quelque perplexité.

Le chapitre I, compact et aussi intitulé *Introduction*, fonde la problématique sur un article de Ph. HARDIE (« Ovid's Theban history : the first anti-*Aeneid* ? », *C. Q.*, 40, 1990). Quand il semble parler de Thèbes, Ovide parle en fait de Rome, opposant à la cité harmonieuse qui s'annonce chez Virgile une fondation vouée dès l'origine au crime et au malheur. Les déchirements de Thèbes mettent en lumière les contradictions implicites de la vision de Rome dans l'*Énéide* : « like Romulus and Remus, they are mutually implicated twins » (p. 9). Mais, pour étudier leur rapport, la méthode suivie entre autres par HARDIE n'est plus suffisante : cette conception de l'intertextualité suppose « un modèle du sujet sans désir, sans inconscient, et par là pleinement présent à elle/lui-même » (p. 12). Un tel modèle unitaire, « cartésien », ne peut rendre compte des *inconsistancies* des épopées : il apparaît dépassé après les travaux de BAKHTINE ou de J. KRISTEVA, et « c'est le sujet-dans-la-langue de LACAN, divisé, décentré, instable, qui ancre finalement la notion d'intertextualité de KRISTEVA » (p. 15). M. JANAN met alors en place quelques concepts-clés : Nom/Non du Père, schéma RSI (Réel, Symbolique, Imaginaire), La Femme (ou plutôt ~~La~~ Femme). Ces notions, complétées quand nécessaire (ainsi, sur les antinomies de Kant, p. 129-132, sur la dialectique de Hegel, p. 164-165), seront les instruments permettant les analyses ultérieures.

Dans le chapitre II (« *In nomine patris* : the law of Thebes »), Agénor, *facto pius et sceleratus eodem* (*Met.*, III, 5), interdisant tout retour à Cadmus s'il ne retrouve pas Europe, apparaît par sa conception perverse de la *pietas* comme le Père négatif, le « Père Jouissance », usant arbitrairement de son autorité : dès lors, la loi de Thèbes « n'est qu'une forme vide de contenu » (p. 75) et la *pietas* ne se conçoit plus que comme une obéissance aveugle où se dissout toute considération de responsabilité. Les chapitres III et IV illustrent la plus fameuse sentence de Lacan, « il n'y a pas de rapport sexuel », chez les dieux (III, « Juno in Thebes »), puis chez les hommes (IV, « Narcissus and Echo »). On passe ensuite de l'individu à la cité (V, « Narcissus as Œdipus ») : si l'on considère chez eux la *mirroring dehiscence* entre soi et l'Autre, « l'Œdipe de Sophocle, l'Énée de Virgile et le Narcisse d'Ovide sont structurellement homologues » (p. 175). Le chapitre suivant (VI, « Pentheus monsters Thebes ») étudie le rôle de l'idéologie, explication introduisant dans la dispersion une cohérence fictive et rassurante, en particulier à propos de l'éloge paradoxal du dragon de Mars par Penthée (*Met.*, IV, 545-548). L'auteur montre enfin (VII, « The post-Augustans ») comment les conceptions ovidennes concurrencent celles de Virgile chez les épiques postérieurs, de Lucain à Silius — qui qualifie aussitôt les Puniques de *gens Cadmea* (I, 6).

Le livre de M. JANAN est clair, ce qui n'est pas ici un mince mérite, écrit dans une langue ferme avec d'heureuses formules. On aura compris qu'il ne manque pas de surprendre plus d'une fois. La sélection des morceaux analysés est souvent limitée, l'interprétation contestable. Quand l'auteur déclare que « le spectre du roi Œdipe hante l'anti-*Énéide* d'Ovide » (p. 174), on peut se demander si c'est Thèbes qui est hantée par cet Œdipe dont la présence est dénoncée par le fait même qu'il n'est jamais nommé. Retenons ce qui concerne les dieux, car l'auteur ne paraît pas échapper elle-même à l'*inconsistancy*. « Les dieux sont le Réel », c'est-à-dire « le royaume de la pure existence, sans relation ou détermination, y compris ce à quoi il est interdit d'entrer en représentation » (p. 33-34). Or les dieux sont constamment jugés à l'aune des simples mortels, sans que soit jamais posé le problème de l'articulation entre l'anthropomorphisme et le « Réel » lacanien. Ceci nous vaut,

certes, de séduisantes analyses de Junon et de sa « perverse integrity » (p. 112), mais l'auteur dénonce le plus souvent « le sadisme derrière la pieuse sévérité des dieux », refusant à Diane toute justification : « comment l'intrusion accidentelle du pauvre Actéon effaré menace-t-elle la virginité de Diane ? » (p. 84). Il faut attendre une note tardive (p. 191) pour qu'elle s'avise que les Anciens ont posé le problème de l'immoralité des dieux homériques et que soient mentionnés Xénophane et Platon.

Mais la principale critique qu'on doit adresser à cet ouvrage, c'est la fragilité de sa base même. L'article de Ph. Hardie sur lequel il se fonde n'est sans doute pas le plus convaincant de cet éminent critique : ses rapprochements avec différents passages de l'*Énéide* ne s'organisent guère en faisceau convergent. Et surtout ce qui est proposé comme une thèse passe ici pour une démonstration irréfutable : le point d'interrogation du titre est comme gommé. La critique implicite devient dénonciation systématique, dans des analyses impliquant une image sommaire de Rome et une connaissance qui paraît approximative de son histoire : « Les contours de la Romanité, imaginée comme une totalité conceptuelle, se dessinent à partir de l'identification et de l'élimination d'éléments construits comme abominables pour Rome » (p. 176). Ici intervient clairement l'engagement personnel de l'auteur qui délivre, dans le chapitre final, un véritable réquisitoire contre Énée (« l'ignorance et l'aveuglement caractérisent Énée en tant que chef », p. 247), contre Auguste, et contre Rome en général.

Bref ce livre irrite constamment le latiniste. Mais c'est aussi — on aurait aimé le montrer davantage — un livre vigoureux et passionnant.

Fernand Delarue.

Grazia Maria Masselli, *Il vecchio e il serpente, Ovidio, Medea e il ringiovanimento di Esone* (Collection « Scrinia », n° 26) : Bari, Edipuglia, 2009, 237 pages.

Le livre de Grazia Maria Masselli, *Il vecchio e il serpente, Ovidio, Medea e il ringiovanimento di Esone*, édite, traduit et commente la séquence du livre VII des *Métamorphoses* (v. 159-293) portant sur le rajeunissement d'Éson par Médée. Il suit en cela un principe cher aux éditions italiennes, comme celui qui présidait au livre de F. Bessone, consacré également au mythe de Médée (*Heroidum Epistula XII*, Firenze, Felice Le Monnier, 1997), c'est-à-dire présentant un commentaire très exhaustif d'une portion ciblée de l'œuvre ovidienne : les 134 vers des *Métamorphoses* sont ici assortis d'un large apparat critique de 144 pages, réactualisant les 30 pages que l'on pouvait trouver chez F. Bömer. Ce commentaire est moins centré sur des remarques linguistiques ou ecdotiques que sur des considérations poétiques et intertextuelles, l'auteur n'hésitant pas à mettre le texte en relation avec des réécritures ultérieures ou à intégrer des citations, parfois longues, d'articles référencés. Une bibliographie jointe en annexe complète les titres cités dans le commentaire, et la traduction d'Ovide, en prose, figure de façon segmentée, en en-tête de chaque séquence du commentaire.

L'étude est précédée d'une copieuse introduction rédigée par G. Cipriani, sur la confrontation des enfants à la vieillesse de leurs géniteurs, avec une perspective qui balance entre l'anthropologie et la littérature. La légende de Médée dispensatrice de jouvence est ainsi mise en relation avec les figures légendaires de la piété parentale (Énée portant Anchise sur ses épaules, Amphinomus et Anapus portant leurs parents pendant l'éruption du Vésuve), mais aussi avec d'autres modèles littéraires : le médecin Iapyx, fin connaisseur de la pharmacopée (*Aen.* XII, 391-397), Pénélope évoquant le retour d'Ulysse comme revitalisant pour

son père (*Her.* I, 97-107), Laërte rajeunissant avec le concours d'Athéna dans l'*Odyssée* (XXIV, 365-382). G. Cipriani montre comment le marché de Jason, proposant une redistribution de ses années de vie à son père, rivalise de la sorte avec la piété filiale d'Énée chez Virgile : car le héros ovidien opte pour un échange d'amour, qui vaut pour restitution d'un *beneficium* en reconnaissance de sa mise au monde.

L'introduction est elle-même suivie d'un avant-propos signé de l'auteur, sur le rêve de rajeunissement qui traverse les cultures et les époques, jusqu'aux tentatives actuelles de ralentir le processus du vieillissement, par divers procédés remplaçant les traditionnels élixirs de longue vie. Le texte ovidien est, cette fois, rapproché du *Cato Maior*, où Cicéron développe une réflexion consolatrice face à la vieillesse, abordée comme une étape vers un statut plus enviable, celui d'une immortalité liée en réalité aux actions effectuées durant sa vie mortelle. G. M. Masselli met à contribution d'autres mythes, Aurore aimant par-delà son grand âge Tithon, la Sibylle jouissant de l'immortalité mais privée de la jeunesse éternelle, Hercule perdant à sa mort son enveloppe mortelle pour ne conserver que l'empreinte de Jupiter (*Met.*, IX, 266-267). L'apothéose, décrite comme la mue d'un serpent se dépouillant de son ancienne peau, explicite le titre de l'ouvrage, *Il vecchio e il serpente*, qui s'appuie sur l'homonymie existant dans la langue grecque entre la peau de serpent et la vieillesse (γῆρας). L'introduction se clôt sur une comparaison de l'épisode ovidien avec Rabelais, Oscar Wilde, et Giovanni Chierici.

Le mythe de Médée continue donc d'exercer sa fascination. Par-delà le succès intrinsèque de cette fable, qui traduit un vieux fantasme humain, la lutte de la médecine contre les ravages du temps, l'abolition de la vieillesse, le mythe de la jeunesse éternelle et du corps éternellement vigoureux, le livre insiste bien, au fil d'un commentaire dont on jugera l'amplitude parfois excessive, sur l'intérêt du traitement ovidien et sur l'aptitude de la magie à transgresser (ou à penser la transgression de) ce qui est inscrit dans la loi de la nature, l'impossibilité de rajeunir un corps programmé pour mourir.

Isabelle Jouteur.

Arturo De Vivo, *Frammenti di discorsi ovidiani* (Collection « Studi latini », nº 77) : Naples, Loffredo, 2011, 160 pages.

L'auteur, qui enseigne à la faculté des Lettres de l'Université de Naples, réunit une série d'articles écrits par lui-même entre 2000 et 2011, principalement à l'occasion de journées d'étude sur Ovide tenues à Sulmone, et dont il reprend la matière pour une publication d'ensemble. Ce volume est le 77e de la collection « Studi Latini » dirigée par G. Cupaiuolo et V. Viparelli.

Cette « miscellanée » est parcourue par des fils thématiques mettant en évidence quelques axes de recherche centraux. Les onze articles réunis portent respectivement sur les rapports entre élégie et fiction à travers l'analyse d'*Am.* III, 12, la réécriture élégiaque du mythe de Didon dans les *Héroïdes*, la poétique de la légèreté chez Ovide et Italo Calvino, la métamorphose de Phaéton dans les *Tristes*, la course du fils du Soleil chez Ovide et Sénèque, le récit du triomphe dans la poésie augustéenne et dans l'œuvre ovidienne, la contestation idéologique à l'œuvre dans le livre III des *Fastes*, les liens entre Ovide et Germanicus, la représentation de Rome dans les *Pontiques*, le corpus des lettres adressées aux amis poètes dans les *Pontiques*, et les rapports entre la prose scientifique sénéquienne et Ovide. Le volume ne comporte pas de bibliographie mais un bref index des auteurs modernes cités (principalement des titres italiens et anglais).

Le lecteur y trouvera de belles synthèses générales sur différents aspects centraux de la poétique ovidienne. L'article sur le livre III des *Fastes* (chap. 7) expose le conflit d'ordre générique entre les valeurs belliqueuses attendues dans la célébration du mois de mars et le modèle féminin de l'élégie adopté par le poète, et démontre, notamment en projetant la catégorie du carnaval sur la fête d'Anna Perenna, comment le poète de Sulmone dégrade les modèles de la triade Mars, Romulus, Énée impliqués dans la construction idéologique fabriquée par le *princeps*. Le chapitre 3 développe une comparaison originale entre Ovide et I. Calvino, qui défend, dans l'une de ses conférences publiées sous le titre de *Leçons américaines* (Milan, 1988), le concept de légèreté, en en faisant une valeur centrale dans sa conception de la littérature et même en lui assignant une valeur herméneutique plus large. A. De Vivo relit les *Métamorphoses* à la lumière de ces idées, en examinant le mythe de Méduse et celui de Phaéton : les deux récits, cultivant la rapidité et la visibilité, sont caractérisés par leur commune tentative de s'extraire de la matière pour gagner les hauteurs éthérées. L'auteur revient par ailleurs par deux fois dans le livre sur ce mythe, notamment en examinant sa reprise dans les œuvres d'exil. Dans le domaine de l'histoire, le chapitre 8 interprète de façon convaincante la présence d'Apollon Clarius dans la version remaniée du proème des *Fastes*, en le liant à la consultation par Germanicus de l'oracle du dieu lui prédisant sa mort prématurée : l'article approfondit de la sorte l'hypothèse d'une relégation du poète à Tomes sur un motif politique.

D'une manière générale, le critique italien insiste, souvent à juste titre, sur l'attitude dissidente du poète, sapant les valeurs idéologiques du principat. Cette perspective est nette dans l'analyse du motif du triomphe dans la poésie augustéenne (chap. 6), dont l'auteur montre qu'il n'est pas la description d'une réalité passée mais plutôt la vision d'un événement à venir, une prédiction émanant d'un *uates* inspiré assimilable à un fantasme de victoire. Idéologie encore dans le remaniement du mythe de Didon, quand Ovide fait de l'héroïde VII un espace d'anticonformisme et de contestation des valeurs portées par l'idéologie dominante.

L'on pourrait nuancer parfois le propos ou le compléter, par exemple en recourant à la notion d'*enargeia* dans le chapitre 6, à celle d'interpolation dans le chapitre sur Didon (certes, le poète de Sulmone colmate, comme le note A. De Vivo, le non-dit chez Virgile, mais la lettre semble prolonger ce qui apparaît chez Virgile comme une demande explicite de délai que Didon demande à sa sœur de relayer auprès de l'amant ingrat, comme l'ont montré les travaux de J.-Chr. Jolivet, *Allusion et fiction épistolaire dans les* Héroïdes (Collection de l'École française de Rome, n° 289), Rome, 2001. On pourrait encore contester le caractère innovant du programme de l'élégie III, 12 (si Ovide y définit la poésie comme art se libérant de la tyrannie de la *mimesis*, l'on sait bien comment, chez Properce par exemple, la coïncidence revendiquée entre la vie et la poésie n'empêche pas la fiction de s'immiscer).

Mais l'on conclura en indiquant que le livre, la plupart du temps bien documenté et rédigé dans une langue toujours très claire, offre une approche cohérente de l'œuvre ovidienne saisie à travers une série de réflexions sur certains aspects ciblés de sa poétique.

Isabelle Jouteur.

Steven J. Green & Katharina Volk (dir.), *Forgotten Stars – Rediscovering Manilius'* Astronomica : Oxford – New York, Oxford University Press, 2011, xix-342 pages.

Il s'agit de l'édition des actes d'un colloque organisé à l'université Columbia de New York les 24-25 octobre 2008 par K. Volk associée à St. Green (Leeds). Le but de la rencontre était de faire mieux connaître les *Astronomica* et la préface insiste sur la méconnaissance du poète en milieu anglo-saxon : on retrouve ce constat dans différentes études (p. 10, 120, 165 par exemple). Le projet reflète par ailleurs les préoccupations scientifiques de K. Volk qui a publié, ces dernières années, deux ouvrages sur le poète (*The Poetics of Latin Didactic — Lucretius, Vergil, Ovid, Manilius*, 2002, cf. c.r. S. Luciani, *REL* 81, 2003, p. 380-381, et *Manilius and his Intellectual Background*, 2009, cf. c.r. B. Bakhouche, *REL* 87, 2009, p. 419-421). Il s'agissait de réunir un groupe international de chercheurs à un moment significatif — proche de la célébration du second millénaire de la composition du poème manilien — et ce à la fois pour mettre au jour la complexité des *Astronomica* et pour réunir des approches différentes dans une perspective interdisciplinaire. Si l'on retrouve en effet, parmi les contributeurs, les fameux spécialistes d'astrologie antique comme la regrettée J.-H. Abry (à la mémoire de laquelle est dédié l'ouvrage), W. Hübner ou E. Flores —, le but des organisateurs du colloque était aussi de donner la parole à des non-spécialistes de Manilius, voire à de jeunes chercheurs (P. Glauthier, C. Stark ou J. Uden). Un tel souci est louable, mais le résultat n'est pas toujours à la hauteur des attentes. Certains « leitmotive » se retrouvent d'un texte à l'autre, sans vraie nuance : c'est ainsi que le stoïcisme du poète est systématiquement mis en avant — alors que la réalité doit être nuancée —, de même que l'influence posidonienne ou hermétique qui est aujourd'hui bien minorée.

Dans un découpage qui, comme le reconnaissent les éditeurs eux-mêmes (Preface, p. ix), a quelque chose d'artificiel, les dix-sept textes — dûment numérotés — sont répartis en cinq sections qui regroupent chacune trois textes en général : « Intellectual and Scientific Backdrop », « Integrity and Consistency », « Metaphors », « Didactic Digressions » et « Reception ». En introduction générale, K. Volk fait un point bibliographique sur les études maniliennes, qui reflète vraisemblablement sa notice « Marcus Manilius » à paraître dans *Oxford Bibliographies Online* (cf. Bibliography, p. 335), présentation qui offre un curieux mélange de bilan bibliographique et de références aux études du présent volume. Ce travail se développe en cinq points : « Editions, text, completeness » ; « Date and political context », « World-view, astrology, philosophy », « Genre, poetics, intertextuality » et « Reception ». À propos de l'histoire du texte sont ignorés les travaux de Shackleton Bailey et J. H. Waszink, de même que l'édition allemande de W. von Fels (Stuttgart, 1990) tout comme celle de W. Hübner, de 2010 (qui apparaît dans la bibliographie générale). Les études sur la question de l'inachèvement du poème sont anciennes : il faut impérativement ajouter l'étude de J.-H. Abry (« Les vers 5, 710-745 sont-ils l'épilogue des *Astronomiques* ? » dans Br. Bureau & Chr. Nicolas (dir.), *Commencer et finir : débuts et fins dans les littératures grecque, latine et néolatine*, Lyon, 2008, vol. 2, p. 653-667), dont les travaux sont d'ailleurs réduits à la portion congrue dans la bibliographie en fin du volume. Date et contextes occupent une place trop grande à mon sens. Sur le contenu premier du poème, l'astrologie, il aurait fallu explicitement mentionner l'ouvrage de Bouché-Leclercq (*L'astrologie grecque*, Paris, 1899 et réimpr.) qui reste fondamental, plus d'un siècle après sa première édition, même si on le trouve noté dans la bibliographie ; il en est de même de l'étude de G. Thiele, *Antike Himmelsbilder*

(Berlin, 1898), où l'on trouve déjà, p. 116, une reproduction du Capricorne in fol. 50v du Vossianus lat. 79, qui se trouve p. 148 dans l'étude de W. Hübner et, p. 131, les planètes en quinconce (Voss. fol. 80v) que nous retrouvons toujours reproduites par W. Hübner à la p. 143.

Dans la première partie sur l'arrière-plan intellectuel et scientifique, E. Fantham étudie différents passages de Plaute, Cicéron, Sénèque et son neveu Lucain en rapport avec les astres. Th. Habinek note avec raison que Manilius n'était pas stoïcien même si la cosmogenèse du livre I est jugée à juste titre stoïcienne. Pour D. Lehoux, le mythe est stoïcien. Il illustre son article par un portrait de Descartes tenant dans les mains un livre ouvert où il est écrit *mundus est fabula*, expression tirée de Manilius (2.37 *fabula caelum*). Dans la seconde partie, l'étude de J. Henderson porte, non sans quelque obscurité, sur les attractions / résistances « of *textual* volumetrics ». Avec W.-R. Mann, on revient au stoïcisme en général avec l'idée que le monde est divin et rationnel et que les êtres humains, en tant qu'êtres rationnels, occupent une place spéciale dans le cosmos. K. Volk démontre que les contradictions ou incohérences viennent de l'expression de la vision manilienne du monde. À sa suite, St. Green note que Manilius s'adresse à deux destinataires différents — l'empereur et un lecteur quelconque — et qu'il développe, à la façon d'Ovide, une poétique de l'obscurité. Dans la partie suivante, W. Hübner montre, figures et tableaux à l'appui, que poésie et astrologie sont essentiellement métaphoriques. Aux yeux de D. Kennedy, la prolifération des nombres et une donnée du sujet choisi par le poète et il accorde une attention particulière au terme *census*, comme le fera également P. Glauthier dans l'étude qui suit. Dans l'avant-dernière partie, M. Gale étudie trois digressions comme le lieu d'un échange intertextuel très intense avec d'autres textes. La version écrite de la communication de J.-H. Abry est due à St. Green : trois digressions (1.761-804, 3.443-82 et 4.585-743) sont lues en relation avec des monuments de la Rome augustéenne. Quant à J. Uden, il met en relief la relation qui existe entre les *paranatellonta* et l'epyllion de Persée et Andromède. La dernière partie enfin regroupe trois études dont la première — très brève — de E. Flores établit des liens entre Manilius et Claudien qui use, pour la justice, des mêmes idées que son prédécesseur en décrivant les deux signes de la Vierge et de la Balance. C. Stark s'attache à la réception de Manilius à la Renaissance chez L. Bonincontri et son ami G. Pontano. C'est encore L. Bonincontri qui intéresse St. Heilen ; le passage manilien sur les comètes fait en effet l'objet de trois types de réception de la part de l'humaniste : commentaire, réécriture et commentaire de la réécriture.

Le travail éditorial, enfin, est très soigné : le grec (malheureusement translittéré dans l'étude de R. Mann) est très correct ; seul l'alignement de certaines notes est « centré » au lieu d'être « justifié » (p. 75, 76, 84, 136, 165, 178, 179, 216, 229, 236). L'ouvrage est en outre fort judicieusement complété par une bibliographie, un *index locorum* et un index général. Bref, ce livre, par sa richesse d'approche, ne saurait refléter seulement les centres d'intérêt aujourd'hui privilégiés par les chercheurs anglo-saxons. Il constitue une référence indispensable pour qui s'intéresse à l'astrologie, à la poésie didactique ou au contexte politico-culturel de l'époque augustéenne.

Béatrice Bakhouche.

Giusto Picone, Lucia Beltrami & Licinia Ricottilli, *Benefattori e beneficati. La relazione asimmetrica nel* de beneficiis *di Seneca* : Palerme, Palumbo, 2009, 429 pages.

Les seize études ici réunies émanent d'un projet de recherches mené en commun par trois groupes issus des universités de Palerme, Sienne et Vérone, et ont été présentées initialement lors des séances d'un séminaire tenu en 2006. Il s'agit, autour du *De beneficiis* de Sénèque, d'étudier la dynamique du don et les relations interpersonnelles à l'œuvre dans l'échange des *beneficia*. L'originalité de la démarche est de juxtaposer, voire d'utiliser conjointement tant les modes de lecture philologique classiques que diverses méthodologies d'origine anthropologique, peu appliquées jusqu'ici à l'étude des textes antiques. D. Averna, « *Fortuna* nel *de beneficiis* di Seneca » (p. 9-24) constate la prégnance chez Sénèque du couple antithétique *fortuna / sapientia* et montre comment, dans le traité, *beneficium* se substitue à *sapientia* au sein de ce binôme. E. Calabrese, « Il dono e la relazione padre-figlio nella *Fedra* di Seneca » (p. 25-45), faisant appel à des outils d'analyse anthropologiques, montre que la relation interpersonnelle et manquée qui unit le père Thésée à son fils Hippolyte dans *Phèdre* peut être éclairée par la notion de bienfait définie par le *De beneficiis*. M. Carosso, « Le relazioni del dono. Chiavi di lettura recenti di un classico dell'antropologia » (p. 47-95), après avoir fait longuement le point sur un certain nombre de travaux récents consacrés à l'ouvrage classique de M. Mauss sur le don dans la société archaïque, établit des passerelles entre la notion anthropologique contemporaine de don et la notion antique. E. dalle Vendove, « Aspetti della presenza del dedicatario nel *de beneficiis* di Seneca e raffronto con le prefazioni di Seneca Padre » (p. 97-120), utilise la pragmatique des relations humaines pour analyser le rôle que joue le destinataire du traité au sein de la communication littéraire instaurée par le *de beneficiis*. A. de Caro, « *Voluntas luceat*. Riconoscimento e riconoscenza nel *beneficium* » (p. 121-158), montre que l'échange des bienfaits selon Sénèque implique une conception originale des relations humaines, relevant de la philanthropie et de l'intériorité, et qui s'oppose aux valeurs négatives associées au pouvoir absolu. E. Ducci, « La rivalutazione del tempo nel *de beneficiis*. Analisi tematica dei libri I-II » (p. 159-172), s'appuyant malheureusement sur une bibliographie bien réduite, met en évidence l'importance de la notion de temps dans l'octroi du bienfait et l'originalité avec laquelle Sénèque la manie. L'article conjoint de G. M. Facchini et C. Moratello, « *Donum-munus* : dalle fonti letterarie alla documentazione archeologica. Alcuni esempi nell'arte suntuaria di età romana » (p. 173-184) juxtapose deux brèves études complémentaires décrivant un certain nombre d'objets précieux, cadeaux de mariage, *dona militaria*, présents funéraires, en relation avec la pratique du don, en indiquant le sens symbolique attaché à ces offrandes. M. Lentano, « Come uccidere un padre (della patria) : Seneca e l'ingratitudine di Bruto » (p. 185-209), s'attache à l'*exemplum* de Brutus (*Ben*. II 20) et montre comment, dans ce texte ambigu, la pensée politique de Sénèque se formule en termes et notions empruntées aux relations père-fils et à la théorie des bienfaits. P. Li Causi, « Una mediazione conflittuale per una pratica della teoria. Dinamiche e funzioni dell'interlocutore immaginario in alcuni *loci* del *de beneficiis* di Seneca » (p. 211-231), après avoir très justement mis en garde contre la tentation de considérer les textes littéraires comme des documents sociologiques directs, fait voir comment Sénèque procède à une reconstruction des réalités à travers diverses stratégies de représentation, et en particulier à travers celle de l'adversaire imaginaire. M. Lo Piccolo, « Dentro e fuori il *de beneficiis*. Notazioni sui temi del *beneficium* e della *clementia* in Seneca e in Cicerone » (p. 233-244), examine plusieurs passages de la *Consolation à Polybe*

et des *Lettres* où apparaît le thème du *beneficium* dû à la clémence du prince, thème mis en relations avec le *Pro Marcello* de Cicéron. R. R. Marchese, « Dignità e diseguaglianza. Il rispetto nella relazione fra benefattori e beneficati » (p. 245-271), met en évidence la façon dont la notion de respect réciproque entre bienfaiteur et bénéficiaire régit la dynamique du bienfait, permettant l'apparition d'un lien de qualité éthique. R. Marino, « Lo 'stigma' dell'estraneità : il *beneficium* tra volontà e virtù » (p. 273-288), s'appuyant sur les études de pragmatique de la communication, relève, au sein de la relation interpersonnelle entre donateur et bénéficiaire, les divers signes gestuels et paralinguistiques qui chez le mauvais donateur contredisent et anéantissent la réalité du bienfait. G. Picone, « Ercole e il serpente. Figure di ricordo, modelli mitici, modelli etici nel *de beneficiis* di Seneca » (p. 289-302), à propos de l'*exemplum* d'Alexandre (*Ben.* I 13), dégage la manière dont le discours rhétorique et mythique est utilisé pour exprimer l'opposition à Néron, dissimulé sous le masque d'Alexandre-Atrée, et pour suggérer un idéal politique. R. Recanelli, « Cambiare il dono : per una pragmatica delle relazioni nel *de beneficiis* senecano » (p. 303-356), utilise à son tour les acquis de la pragmatique de la communication pour analyser le système de relations interpersonnelles mis en œuvre par Sénèque dans le *De beneficiis*. G. Raspanti, « Il *de obitu Theodosii* di Ambrogio e l'ideale senecano della *clementia principis* » (p. 357-398), met en évidence le thème de la *clementia* dans le *de obitu Theodosii*, avec les notions associées d'*indulgentia* et de *misericordia*, et il montre la présence de réminiscences sénéquiennes, avec cette différence que Sénèque condamne la *misericordia* alors qu'Ambroise prône la compassion pour la misère humaine. Enfin L. Ricottilli, « Aspetti della rappresentazione gestuale nel *de beneficiis* » (p. 399-429), recourt à son tour aux paradigmes de la pragmatique de la communication, dans le sillage de l'« école de Palo Alto », pour recenser les indications de gestuelle faciale et corporelle éparses dans le *De beneficiis* : la gestuelle la plus représentée est celle du mauvais donateur.

Le bref espace dévolu à un compte rendu ne permet pas de porter un jugement circonstancié sur chacune de ces études. On se contentera donc de dire que certaines emportent plus que d'autres l'adhésion. Les meilleures sont celles qui ont un socle philologique solide, sont au fait des enjeux historiques, littéraires et philosophiques du texte, et enfin prennent suffisamment en considération l'état actuel de la recherche sur le *De beneficiis* et plus largement sur les traités de Sénèque en général. D'autres en revanche appliquent trop docilement au texte antique des outils d'analyse élaborés à partir d'observations anthropologiques contemporaines, sans tenir suffisamment compte du fait qu'un dialogue de Sénèque ne saurait apparaître comme un document anthropologique brut, mais qu'il est une œuvre d'art datée, avec ce que cela suppose de codes littéraires et culturels sous-jacents, de reconstruction démonstrative du réel, d'enjeux philosophiques et moraux. Pour autant ces diverses études, y compris celles qui suscitent quelque réserve, se révèlent stimulantes et le recueil mérite l'attention de tous ceux qui sont curieux d'approches renouvelées des textes latins.

Mireille Armisen-Marchetti.

Antonio Marchetta, *Vittima e carnefice : l'ambiguità dei ruoli nel* Thyestes *di Seneca* (Collection « Studi e Proposte », n° 11) : Rome, Università La Sapienza, 2010, 515 pages.

A. Marchetta propose dans cet essai une nouvelle perspective, originale et stimulante, pour l'interprétation du *Thyestes* de Sénèque, qui suscitera sans nul doute de

nombreuses discussions entre spécialistes. Toutefois, disons-le tout net d'emblée, la lecture de ce livre est rendue assez fastidieuse par la longueur des développements, parfois redondants, et par l'abus des parenthèses, qui s'ouvrent elles-mêmes très fréquemment sur des incises entre tirets. Ce volumineux ouvrage hésite en fait entre deux genres : l'essai et l'édition commentée, dont il se rapproche avec un plan qui suit approximativement la progression de la pièce.

Mais il est incontestable que l'auteur apporte une contribution importante à la compréhension de cette tragédie : il la replace bien dans le contexte des dernières années de la dynastie julio-claudienne et s'attache avec une attention extrême à la lettre du texte, éclairant tel ou tel passage par des références tantôt aux œuvres morales de Sénèque, tantôt à la vision de Tacite. Sans rejeter l'interprétation politique classique de *Thyestes*, il se place sur le plan de l' « humanité » des deux protagonistes et souligne leur « mobile, tortuoso profilo di figure vive e reali », qui ne se réduisent ni au stéréotype du tyran puissant et sanguinaire, pour Atrée, ni à celui de la victime innocente pour Thyeste. Comme le suggère le titre, la thèse défendue se résume ainsi : les deux frères sont, l'un comme l'autre, à la fois victimes et bourreaux, quoique à des degrés différents et pour des raisons spécifiques.

Dans le prolongement de la ligne interprétative suivie par A. Schiesaro (*The Passions in Play.* Thyestes *and the Dynamics of Senecan Drama*, Cambridge, 2003), et contre la tendance dominante (cf. la note 33, p. 330-333), A. Marchetta soutient que Thyeste n'est en rien un *proficiens*, qu'il ne vaut guère mieux que son frère sur le plan moral et qu'il est lui aussi dévoré par la passion du pouvoir. En outre, sa conception de la royauté n'est pas moins « tyrannique » que celle de son frère détesté (chap. 4 : « Il *regnum* secondo Tieste », notamment p. 207-219). Par ailleurs, l'analyse subtile du dialogue et des rapports entre le père et son fils Tantale, au moment où ils arrivent devant la ville de Mycènes (p. 185-207 et p. 299-341), met en lumière la vraie nature de Thyeste, lâche et dissimulateur, qui refuse de révéler à ses fils les raisons de sa peur au moment où il va retrouver son frère : il ne leur avoue pas la gravité des fautes dont il s'est rendu coupable jadis à son égard (il a séduit son épouse, s'est emparé du trône grâce à l'aide de celle-ci, faisant naître un doute sur sa paternité). Thyeste dissimule tout cela pour que ses enfants aient plus facilement confiance en leur oncle. Il les laisse ainsi décider à sa place (*ego uos sequor, non duco*, v. 489a), n'assumant pas son rôle de père, reniant en quelque sorte ses propres rejetons en leur faisant consciemment courir les plus grands dangers pour assouvir son désir de régner.

C'est pourquoi A. Marchetta considère avec raison que se développe au cœur de l'œuvre une double « tragédie de la paternité ». Atrée est torturé par le drame de la *corrupta coniunx* et du *dubius sanguis* de ses fils, comme le montre sa tentative de tirer de la réaction d'Agamemnon et de Ménélas un « test de paternité » (dans le dialogue avec le *Satelles*, v. 295-333). Certes, il y renonce rapidement car il en comprend l'absurdité et les risques, mais cette idée trahit la gravité de cette blessure secrète. En conséquence, Atrée n'est pas le vainqueur indiscutable qu'il prétend être à la fin, car il reste rongé par ce douloureux soupçon. Sans doute proclame-t-il avec orgueil sa victoire, dans des rodomontades hyperboliques, lors du dénouement, mais sa paternité magiquement retrouvée ne repose que sur une croyance (*Liberos nasci mihi / nunc credo*, v. 1098b-1099a), au cours d'un véritable délire (p. 109-110) : l'image des fils qui lui naissent « non era che un'illusione ottica », née « della proiezione di uno stato d'animo ». La torture psychologique qu'Atrée inflige à son frère lui apporte une satisfaction, mais nullement la certitude d'être le père de ses enfants. Et Thyeste conteste *in fine* le triomphe de son frère en lui rappelant qu'il a bien commis un crime à son égard (l'adultère avec Méropé) et qu'un autre crime ne saurait l'effacer : *Scelere quis pensat scelus ?*, v. 1103b. Atrée, précisément, ne trouve rien à répliquer à cette cruelle *sententia*, qui ne devrait pas être interprétée comme un signe d'élévation

morale de la part de Thyeste, dans l'ultime dialogue entre les deux rivaux (p. 110-140).

Ainsi, en mettant l'accent, à partir d'une étude de la notion de *poena* dans le prologue (chap. 1), sur le terrible châtiment que constitue la souffrance intérieure du *scelestus*, pire que tous les supplices infernaux, aussi bien à cause de l'agitation émotionnelle qui s'empare de lui (*Tumultus pectora attonitus quatit*, v. 260) que de l'inévitable remords, A. Marchetta relève un lien fondamental avec les œuvres philosophiques de Sénèque (citant, p. 29-30, n. 31, *Ep.* 97,13-16 et 105, 7), et en déduit que la « victoire » du criminel est encore en cela illusoire, que la tragédie n'entre donc pas en contradiction avec l'éthique stoïcienne et qu'elle n'entraîne pas un sentiment de désespoir devant l'ampleur du mal. Au contraire, l'auteur estime qu'il existe une forme de *catharsis* grâce au dévoilement des mécanismes profonds qui conduisent au crime. Nous ajouterions volontiers une réserve : cela n'est sans doute possible que pour un lecteur / spectateur *proficiens*, ou qui partage la vision du monde propre à la philosophie du Portique.

On pourrait aussi objecter que l'auteur scrute de trop près les allusions, les ellipses et les non-dits, et qu'il n'échappe pas toujours au danger de la « surinterprétation ». Sans doute, et on ne le suivra pas dans toutes ses analyses, mais, pour l'essentiel, les idées avancées nous ont paru suffisamment fondées, d'autant plus que le style des discours attribués aux personnages, avec des tournures à double entente, des sous-entendus et des jeux de mots, tout à fait conforme à l'esprit de Sénèque et de la société dans laquelle il vivait, appelle ce type d'exégèse.

Les références bibliographiques sont nourries et irréprochables pour *Thyestes*, mais s'avèrent parfois lacunaires quand il s'agit des autres pièces. Par exemple, sous la longue rubrique où il met au jour les contradictions d'Hippolyte (p. 270-293), soulignant la naïveté des commentateurs qui ont pensé que le jeune homme faisait preuve de *bona mens*, en contraste avec une Phèdre passionnée, l'auteur ne cite aucun des critiques qui ont, depuis plusieurs années déjà, mis l'accent sur cet aspect du personnage, par exemple C.A.J. Littlewood, dont l'ouvrage (*Self-Representation and Illusion in Senecan Tragedy*, Oxford, 2004) figure cependant dans la bibliographie.

Pour conclure, A. Marchetta a le grand mérite de modifier très sensiblement notre regard sur *Thyestes*, en s'approchant au plus près du point de vue du poète et en dessinant avec finesse et netteté les traits des protagonistes dans toute leur complexité. Ses analyses, dans l'ensemble bien argumentées et convaincantes, ne manqueront pas d'intéresser tous ceux qui cherchent à mieux comprendre les tragédies de Sénèque en relation avec leur contexte historique et philosophique.

Jean-Pierre Aygon.

Federica Bessone, *La* Tebaide *di Stazio. Epica et potere* (Collection « Biblioteca di Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici », n° 24) : Rome – Pise, Fabrizio Serra, 2011, 272 pages.

Ce volume 24 de la collection « Biblioteca di materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici » résulte de la réunion de cinq articles publiés antérieurement par l'auteur, mis à jour et augmentés de parties inédites pour la présente publication. L'unité de corpus (la *Thébaïde* de Stace) et de sujet (la représentation du pouvoir) donne lieu à une véritable étude de synthèse, dont seules quelques menues redites et, surtout, l'absence de conclusion générale trahissent l'origine composite. Cette impression dominante d'unité est renforcée par la bibliographie générale, riche et actualisée — moyennant quelques omissions notables comme la

thèse d'A.-M. Taisne sur *L'esthétique de Stace* et l'ouvrage collectif Epicedion. *Hommages à P. Papinius Statius* — et par les précieux *indices* (*index locorum* et *index rerum notabilium*). Mais cet ouvrage de synthèse est aussi une véritable thèse, défendue avec méthode et conviction, et qui apporte une contribution capitale à l'interprétation d'ensemble de la *Thébaïde*. L'idée directrice est que la *Thébaïde* est d'abord et avant tout une œuvre politique ; non pas au sens où elle serait une œuvre « à clés » parlant à mots couverts de la réalité contemporaine, mais au sens où il s'agit d'une méditation générale sur le pouvoir, dont le but premier est de définir les caractères du mauvais et du bon usage du pouvoir monarchique, dans l'intention de fournir un système de modèle et de contre-modèles au Prince régnant (*speculum principis*). Cette idée que le sujet central de la *Thébaïde* est le pouvoir n'est pas neuve en soi : elle converge à certains égards, mais dans une perspective tout à fait différente, avec les thèses de l' « École de Harvard » (F. Ahl, W.J. Dominik *et alii*), et s'oppose à ceux qui voient plutôt le conflit fratricide comme thème central de l'œuvre, à l'instar de S. Franchet d'Espèrey par exemple — évidemment, les deux thèmes sont étroitement liés, mais la question est de savoir lequel est hiérarchiquement premier dans l'esprit du poète. Cependant F. Bessone s'oppose nettement à l'École de Harvard, dans la mesure où elle considère Thésée non pas comme une brute militariste et machiste, mais comme le modèle du Bon Prince, dans une lecture clairement positive de son intervention pacificatrice qui rejoint globalement celle des chercheurs qu'elle appelle l' « École française » (F. Delarue, S. Franchet d'Espèrey et moi-même), ainsi que d'autres comme S.M. Braund. Un autre intérêt capital de cet ouvrage est de combiner étroitement la lecture politique avec l'approche intertextuelle et transgénérique, en plaçant aussi au centre de son enquête la question des rapports entre modèles épiques et modèles tragiques. Même si elle n'épuise pas le sujet, F. Bessone montre clairement que l'usage des références épiques ou tragiques n'est ni le simple habillage esthétique d'une pensée politique parfaitement autonome, ni un jeu littéraire plus ou moins gratuit, mais est consubstantiel au sens même de l'œuvre, de sorte qu'on ne peut plus, après cette lecture, envisager la question du « message idéologique » de la *Thébaïde* (qu'il soit moral, politique ou métaphysique) dans l'abstraction des idées, indépendamment de la question des rapports entre épopée et tragédie (de même que cette question ne peut être envisagée d'un point de vue purement formel et indépendamment de la signification idéologique de l'ensemble).

L'introduction (« Forme dell'epica, idee del potere ») pose les postulats de base de l'enquête et énonce les lignes directrices : le choix d'un sujet mythique permet de se hisser à un niveau général de réflexion sur la problématique centrale ; l'intégration de modèles tragiques permet de récupérer, en la réactualisant, une partie de la portée idéologique des hypotextes ; la notion de clémence et la figure de Thésée sont les porteurs de la partie positive du message de l'œuvre ; l'épopée est un *speculum principis* qui fournit au Prince des exemples et des repoussoirs en matière de comportement royal. La première partie (« *Tebaide* e *Silvae* ») explore les convergences entre le discours sur le pouvoir dans les *Silves* et dans la *Thébaïde* pour confirmer la portée politique de cette dernière et l'unité de la pensée du poète. L'auteur insiste notamment sur le rapport entre victoire et clémence, qui est une problématique récurrente de la pensée politique romaine et de la poésie de cour d'époque flavienne. Elle développe en outre, de façon convaincante, l'idée selon laquelle la représentation parfois douteuse ou inquiétante de la personnalité de Jupiter dans la *Thébaïde* vise à souligner, par contraste, la supériorité morale de l'homme providentiel qu'est Thésée, en rapport avec une tendance contemporaine à assimiler l'empereur à une forme de Providence immanente, dont la clémence,

notamment, tranche avec l'*inclementia* apparente des divinités. L'idée qui en ressort est qu'à force d'*imitatio Iouis*, la figure du Prince tend à devenir supérieure à l'original : on comprend mieux ainsi pourquoi Jupiter est confiné dans la *Thébaïde* à un rôle essentiellement punitif, l'action salvatrice étant assignée à un Thésée qui semble agir indépendamment des divinités. La deuxième partie « Un mito da dimenticare. Tragedia e memoria epiche ») envisage surtout le versant négatif du message de la *Thébaïde* et les références à l'univers tragique. F. Bessone y montre notamment que le thème des *fraternae acies* induit une subversion de la thématique de la mémoire, à laquelle Lucain avait ouvert la voie. La fonction célébrative est transposée de l'immortalisation de la *pietas* (chez Virgile) à celle du *nefas*, ce qui s'accompagne chez le narrateur d'un mouvement de réticence à raconter et de l'expression d'un souhait d'oubli qui est typique des récits de messagers de tragédie. F. Bessone relie ensuite cette référence tragique à la fonction de *speculum principis* de la tragédie sénéquienne en particulier, pour conforter l'idée que Stace vise à appuyer, par ce biais allusif, la fonction contre-exemplaire sur le plan politique des figures tyranniques qu'il met en scène. La *Thébaide* apparaît dès lors, avec son double versant positif et négatif, comme équivalent d'un point de vue parénétique à la réunion du corpus tragique sénéquien et du *De clementia*. C'est au versant positif que sont précisément consacrés les deux chapitres suivants, centrés respectivement sur l'*Ara Clementiae* et sur la figure de Thésée (« *Clementia* e *philanthropia* : Atene e Roma » et « Teseo, la *clementia* e la punizione dei tiranni »). Dans le premier, F. Bessone montre comment Stace adapte les traditions sur l'Autel de la Pitié athénien et la *philanthropia* hellénique en les romanisant pour donner lieu à une forme de synthèse d'*humanitas* gréco-latine. Dans le second, elle démonte les modalités de la construction de Thésée comme image paradigmatique du bon souverain : récupération de l'imagerie libératrice athénienne, remise à l'honneur du motif callimachéen et virgilien du *uictor hospes*, élargissement du thème de l'*aïdos* à une portée universaliste, introduction du motif de la *iusta ira* et du paradoxe du vaincu reconnaissant, retenue dans le combat. La dernière partie enfin, consacrée essentiellement à la construction de la figure héroïque féminine d'Argie (cette Aréthuse muée en Antigone, avec une conception de l'héroïsme féminin qui combine des traits ultra-novateurs et ultra-traditionalistes) rejoint le thème central de l'ouvrage par la mise en avant de l'influence du stoïcisme et des *exitus illustrium uirorum* à l'appui de la portée anti-tyrannique de la *Thébaïde*.

Si l'on adhère assez volontiers à la plupart des démonstrations de cette thèse, soigneusement étayées par des parallèles empruntés à un vaste corpus littéraire gréco-latin, certains points restent néanmoins sujets à discussion, à commencer par le postulat de base de l'ouvrage : le primat de l'intention de démonstration politique dans la genèse intellectuelle de la *Thébaïde* (la thèse du *speculum principis*). La question n'est pas de savoir si cette épopée — et surtout, en fait, son chant XII — a ou non la signification politique positive que lui prête F. Bessone : ce point me paraît démontré de façon tout à fait convaincante. Elle est de savoir si cette visée politique est hiérarchiquement première dans l'esprit du poète ou si elle est subordonnée à d'autres considérations (morales ou métaphysiques par exemple) dont elle serait le corrélat. En effet, la démonstration de F. Bessone se fonde essentiellement sur une analyse des chants XI et XII (et un peu du chant I), et laisse assez largement dans l'ombre les chants V à IX : des personnages aussi importants que Tydée, Amphiaraos ou Adraste ne sont pratiquement jamais mentionnés. Faut-il dès lors considérer que ces épisodes et ces personnages ne sont que des ornements épiques gratuits destinés à enrober une leçon de philosophie politique tout entière concentrée dans le chant XII ? Force est de constater que les lectures qui postulent

le primat de la visée anthropologique (comme celle de S. Franchet d'Espèrey) ou de la visée morale (comme la mienne) sur la visée politique permettent de rendre compte d'une portion plus étendue de l'œuvre, comme on est en droit de l'attendre d'une lecture interprétative d'ensemble.

D'autre part, la politisation à outrance de la lecture du chant XII n'est pas exempte de critiques. Par exemple, on peut hésiter à suivre F. Bessone lorsqu'elle interprète le refus de Thésée d'affronter les combattants de second ordre (XII, 736-740) comme une manifestation de la *clementia* du Bon Roi envers ses ennemis (p. 193). En effet, Thésée n'épargne pas ses adversaires dans un mouvement de générosité, mais les laisse de côté parce qu'il les juge indignes de lui, et abandonne à sa piétaille le soin de les massacrer, ce qui est une forme toute relative de clémence. Au reste, il ne se prive pas, quelques vers plus loin, de faire une petite androktasie (v. 741-751). La recontextualisation du motif du « lion magnanime » dans la comparaison du v. 740 modifie (et, disons-le clairement, affaiblit) par conséquent la portée de celui-ci : ce n'est ici qu'une touche morale (non connotée négativement) d'orgueil élitiste dans un développement qui vise surtout à mettre en relief la toute-puissance irrésistible du guerrier, et non le cœur d'un message de clémence politique. Quant au geste consistant à accorder spontanément une sépulture à son ennemi (XII, 781), que les commentateurs rapprochent généralement de Sénèque *Clem.*, II, 6, 12 (lequel se place en vérité dans un contexte juridique précis qui n'est pas directement en jeu ici), on oublie un peu vite qu'il a une forme de précédent chez Hannibal (cf. Liv., XXII, 7, 5 ; 56, 2 ; XXVII, 28, 1), qui n'avait pourtant pas lu Sénèque. Bref, il y a un côté « Super-Héros épique » dans Thésée qui ne se laisse pas réduire à l'image un peu fade du *bonus rex* stoïcien. Il y a de cela, mais il n'y a pas que cela ; et l'on pourrait se demander si l'idéalisation politique de Thésée n'est pas une « valeur ajoutée » à son héroïsation épique plutôt que l'inverse. Mais il ne saurait être question d'approfondir ici cette délicate question ; disons que la thèse de F. Bessone sur le *speculum principis* est séduisante et ne manque pas d'arguments sérieux, mais qu'elle ouvre plutôt qu'elle ne clôt le débat sur ce point précis.

On voit que cet ouvrage riche, stimulant et, pour une large part au moins, pleinement convaincant, peut continuer à alimenter et à enrichir la discussion sur l'interprétation de cette épopée foisonnante. Il représente en tout cas une avancée très importante dans les études statiennes, et restera longtemps une référence de premier ordre sur la *Thébaïde*.

François Ripoll.

Françoise Morzadec, *Les images du monde ; Structure, écriture et esthétique du paysage dans les œuvres de Stace et de Silius Italicus* (Collection « Latomus », n° 322) : Bruxelles, Latomus, 2009, 461 pages.

Fr. Morzadec offre au public un travail original sur l'éveil d'une conscience paysagère à la fin du I^er^ siècle ap. J.-C., à un moment où notre notion moderne de paysage comme reconstruction subjective et/ou artistique d'une fraction de l'espace réel n'existe pas encore. Il s'agit de la version remaniée de sa thèse de doctorat, dirigée par J.-M. André et soutenue à la Sorbonne en 1995. Son étude, centrée sur les poèmes de Silius Italicus et de Stace, se divise en deux parties. La première, intitulée « Perception et description du paysage », passe en revue toutes les représentations de l'espace naturel et urbain dans le corpus choisi, en cataloguant ces « images du monde » selon leurs modalités d'apparition dans le discours :

descriptions-tableaux, allusions toponymiques, figures de la comparaison et du catalogue. La deuxième partie part du constat de l'omniprésence des figures du double et du reflet, dans les constructions binaires, les mises en abyme, les effets de miroir, le renvoi à des modèles littéraires, pour engager cette fois une réflexion sur l'esthétique de ces représentations. La poétique du reflet, relevée chez Stace, comme instance intermédiaire entre le réel et l'imaginaire, permet à l'auteur de conclure à un maniérisme littéraire chez ce poète, goûtant la fragmentation du monde, le grossissement du détail, pratiquant l'art de l'illusion et le doute. Le parcours dessiné par le livre est donc celui d'une progression depuis l'observation de la fonctionnalité de ces représentations jusqu'à un recentrage sur l'esthétique et l'imaginaire — de l'utile à l'agréable en somme, ou du réel jusqu'à la fiction la plus élaborée.

L'ouvrage, rigoureux et d'une très grande clarté, est rédigé dans une langue impeccable. Des conclusions disposées systématiquement à la fin de chaque chapitre jalonnent la progression de la pensée. L'auteur a évité l'écueil du catalogue en organisant les commentaires des « lieux » analysés à l'intérieur d'une recherche ample et fine, solidement argumentée. Plusieurs *indices* (*locorum*, *nominum*, *auctorum*) rendent la consultation aisée. D'emblée, la définition du paysage, à la croisée de l'art, de la géographie, de la sociologie, de l'esthétique et de la rhétorique, est bien posée, dans sa polysémie, comme description d'un espace topographique structurée par un regard et porteuse de marqueurs socioculturels. L'on mesure à la lecture de ce livre l'écart entre notre approche moderne du paysage et la conception antique des lieux, *loci*, *topoi*, *topia*. L'auteur relève à juste titre l'importance du conventionnel et du stéréotype dans les descriptions, le paysage devant être érigé en lieu commun pour parler à l'imagination et la mémoire du lecteur. Les représentants de l'idylle et de la bucolique, a priori incontournables sur le sujet, sont en revanche peu cités, et le mythe de l'âge d'or ou l'influence de l'alexandrinisme semblent n'avoir eu qu'une influence limitée. Transparaissent de manière convaincante quelques-unes des spécificités de ces paysages antiques, comme l'emprise de la rhétorique à travers l'obligation de louange, l'empreinte philosophique de l'épicurisme, la tendance au schématisme et à l'abstraction poétique au détriment de toute recherche de pittoresque, ou encore la répartition entre *loca horrida* et *loca amoena*. Fr. Morzadec démontre avec efficacité que les descriptions de lieux, en général ramassées, sans exigence de pittoresque ni d'exactitude topographique, participent du sens davantage que de l'ornement, ce qui les différencie nettement des paysages romantiques que nous lisons dans les fictions du XIX^e^ siècle. Par-delà l'hétérogénéité de la matière choisie, associant les évocations des villas romaines dans la poésie de circonstance des *Silves* et les lieux mythiques des aristies guerrières dans les épopées de Silius et de Stace, le fil directeur de la démonstration débouche sur la mise en évidence d'une attention nouvelle portée au paysage chez Stace, maître de l'artifice dans sa manière d'accentuer la valeur artistique des espaces naturels.

Dans cet ouvrage très intéressant et bien construit, le lecteur aurait aimé disposer de la traduction des extraits cités — sans doute évincée, vu le volume de l'ouvrage, du fait de contraintes éditoriales. La nature du sujet aurait rendu également bienvenue une annexe de planches ou de reproductions iconographiques, dans la mesure où l'ouvrage relève précisément des correspondances entre les poèmes des *Silves* et les paysages sacro-idylliques des peintures contemporaines. Dans la bibliographie, dont la rubrique intitulée « Études critiques » mêle indistinctement les études et articles sur le paysage, l'espace, la cartographie, le maniérisme et le baroque, l'on regrettera qu'il ne soit pas fait référence aux travaux d'A. Deremetz dont la théorie sur la réflexivité aurait été utile dans toute la deuxième partie

sur les jeux de miroir inclus dans les textes avec une visée autoréférentielle (notamment p. 414, sur les phénomènes de miroir exhibant le fonctionnement d'un texte).

Dans un esprit d'échange, nous nous permettons de suggérer quelques pistes, suscitées par la lecture même de ce livre riche, qui permettraient de prolonger la réflexion engagée par l'auteur. Sur les paysages de l'âme avant la lettre, avec correspondance entre les émotions d'un personnage et le tableau de la nature, il existe quelques antécédents dans la poésie augustéenne notamment chez Ovide, qui utilise le paysage marin comme toile de fond de la douleur des épistolières dans les *Héroïdes* (ainsi p. 134). À propos de la bataille *parapotamios* (p. 179 *sqq*.) et de la lutte de Scipion contre la Trébie dans les *Punica*, l'analyse aurait pu être mise en relation avec la scène du combat d'Hippomédon contre le fleuve béotien l'Ismène dans la *Thébaïde*, IX, 225-569 (commentée récemment par F. Delarue dans « D'Homère à Stace, le combat contre le fleuve », *Lalies*, 30, 2009, p. 233-241). L'on pourrait également discuter la conclusion de l'auteur (p. 414), sur le mécanisme de fermeture de la littérature sur elle-même, accompagné de l'idée que cette poésie de « fin de siècle » n'accueille alors plus rien de nouveau. La crise de la représentation observée aboutit à la création de paysages imaginaires particulièrement frappants, notamment avec les paysages infernaux de Lucain, Sénèque ou Stace, avec une composante fantastique qui tranche avec les modèles hérités. Nous pensons au clair-obscur traversant la forêt qui sert de cadre à la scène de nécromancie dans le livre VI de la *Thébaïde*, analysé p. 294, ou à la pâle forêt (Lucain, VI, 643-644, *pallida… silua*), à la lisière entre le monde terrestre et l'au-delà, dépeinte par Lucain à propos des activités de la sorcière Éricthо. Et quand « l'objet de la communication n'est plus le signifié mais le signifiant », n'est-ce pas là le signe d'une conscience accrue de la littérarité du texte ? La composition du livre, culminant sur Stace, rend compte précisément de ce cheminement.

Au total, l'ouvrage, absolument rigoureux dans son ensemble et neuf dans sa recherche, contient de nombreuses pages pertinentes et convaincantes sur les oppositions récurrentes entre nature et culture ou entre réalité et illusion, sur l'absence de frontière entre la géographie et la mythologie, sur l'influence du tourisme scientifique émergeant, ou plus subtilement sur les effets picturaux de certaines descriptions statiennes (clairs-obscurs, variations de luminosité, perspectives fuyantes). C'est pourquoi la lecture de ce livre sera profitable aussi bien aux spécialistes de Stace que, de façon plus large, à ceux qui s'intéressent à la notion de paysage, à sa construction au fil du temps et à ses incarnations dans les textes.

Isabelle Jouteur.

R. Joy Littlewood, *A Commentary on Silius Italicus' Punica 7* : Oxford – New York, Oxford University Press, 2011, 276 p.

Auteur d'un commentaire du livre VI des *Fastes* publié dans la même collection, R. Joy Littlewood nous livre ici le premier commentaire complet du livre VII des *Punica* de Silius Italicus — si l'on met à part le commentaire général de F. Spaltenstein dont je reparlerai plus loin.

Ce chant VII occupe une place assez singulière dans cette vaste fresque en dix-sept chants sur la Seconde Guerre punique : consacré pour l'essentiel aux événements situés entre Trasimène et Cannes, et centré sur la figure tutélaire et l'action salutaire de Fabius Maximus, il représente une « pause » provisoire dans la série des défaites romaines, et pose les premiers jalons du redressement de la Ville, qui deviendra effectif après l'épisode de Capoue (chant XII). On a donc ici une

figure héroïque positive, toute épisodique qu'elle soit dans la trame générale des événements, qui, dressée face à Hannibal, domine et unifie ce chant, avant que Scipion ne s'impose en tant que héros principal, du côté romain, à partir du chant XIII. D'autre part, ce chant se signale par l'entrelacement des épisodes guerriers (raid nocturne d'Hannibal, bataille de Gerunium) et des digressions étiologiques et/ou mythologiques (mythe de Falernus, prophétie de Protée aux Nymphes) ; il échappe donc à l'impression de monotonie que peuvent donner d'autres chants à dominante guerrière plus affirmée. Unité et variété par conséquent : telles sont sans doute les raisons qui ont poussé l'auteur à s'intéresser à ce chant, en plus d'un intérêt spécifique pour l'étiologie qui enrichit évidemment ses analyses.

L'ouvrage s'ouvre sur une ample introduction qui envisage successivement la vie et la personnalité de l'auteur, les modèles littéraires, les protagonistes, le style épique de Silius, la transmission et la réception de son texte. Le texte reproduit rigoureusement celui de l'édition Teubner de J. Delz, généralement considérée comme la plus fiable. L'édition de la CUF a sans doute été consultée, puisqu'elle est citée ponctuellement (p. 216), mais n'apparaît nulle part dans la bibliographie. Il arrive que Madame Littlewood affiche, au fil du commentaire, sa préférence pour des leçons différentes de celles de Delz (ainsi p. 116, 135, 138, 207, 227), mais elle ne va pas jusqu'à les incorporer dans son texte. Elle ne procure pas de traduction d'ensemble du texte, mais propose ponctuellement des fragments de traduction prosaïque à finalité d'explicitation du sens dans le détail du commentaire. L'ouvrage s'achève par une double bibliographie (« silienne » et « complémentaire »), un *index uerborum*, et un *index nominum et rerum*. Ce qui manque est évidemment un *index locorum* : assez fastidieux à réaliser, certes, mais bien commode pour les lecteurs qui s'intéressent, via les *loci similes*, à l'influence de tel ou tel modèle. Des plans de bataille éclairent en outre le récit, et des illustrations photographiques agrémentent l'ensemble.

Mais cet ouvrage se recommande avant tout par la qualité méthodologique du commentaire. Sa structure tout d'abord : évitant le morcellement pointilliste des anciens commentaires juxtalinéaires, il comporte, suivant une méthode devenue habituelle dans les commentaires anglo-saxons, d'utiles mises au point synthétiques épisode par épisode. Son attention à la hiérarchisation des intertextes d'autre part : loin d'accumuler les *loci similes* non significatifs, il s'en tient aux probables sources d'inspiration directe pour chaque vers ou expression. Son orientation résolument littéraire ensuite : l'attention aux procédés de style et aux suggestions poétiques est supérieure à ce que l'on rencontre habituellement dans les commentaires de ce type, même récents ; il s'agit en fait quasiment d'une véritable explication de texte continue. Sa dimension interprétative enfin : les remarques de détail sont toujours rattachées à la conception d'ensemble de l'œuvre, à la vision de l'Histoire et aux lignes de force morales qui orientent la narration. Sur ce point précis, Madame Littlewood se situe globalement dans la ligne interprétative de R. Marks (*From Republic to Empire : Scipio Africanus in the* Punica *of Silius Italicus*), et assez loin, semble-t-il, des tentations « harvardiennes », ce dont on lui sait gré.

Ce commentaire très riche apporte beaucoup d'éléments nouveaux sur de nombreux points : citons pêle-mêle l'étude de l'influence du modèle épique de la Dolonie et des intertextes afférents, l'examen des parallèles entre Fabius et Hercule et notamment la présence latente du mythe d'Hercule et Cacus à divers moments du chant (en liaison notamment avec l'exploitation du motif du bétail), la mise en évidence de l'influence de la poésie pastorale virgilienne (bucolique et surtout géorgique) et sa portée idéologique autour du personnage de Fabius, ainsi que du rapport avec les *Fastes* d'Ovide... Sur tous ces points, ce commentaire fin et

pénétrant verse des pièces abondantes aux dossiers et fait ressortir l'unité et la cohérence de l'imagination mythique qui sous-tend la récriture épique de l'Histoire chez Silius. L'éclairage ainsi porté sur ce qui fait la personnalité propre du poème est une façon précise et concrète de revaloriser son auteur. On considérera dès lors comme des défauts secondaires le fait que la discussion sur les sources historiques laisse un peu le lecteur sur sa faim, ou que le « stoïcisme » de Fabius paraisse légèrement surévalué...

Cet ouvrage, particulièrement représentatif des commentaires anglo-saxons « nouvelle manière », donne incontestablement un « coup de vieux » au commentaire d'ensemble des *Punica* de F. Spaltenstein, un ouvrage « pionnier » qui a été (et est toujours) une bible pour les spécialistes de Silius, mais dans lequel on trouvait précisément tous les défauts qui ont été évités ici : présentation compacte, structure pointilliste, introduction minimaliste, nihilisme interprétatif, approche déceptive des caractéristiques littéraires, mépris affiché pour la bibliographie antécédente. Il restera tout de même longtemps encore un outil de travail précieux et indispensable, en attendant que tous les chants des *Punica* se trouvent pourvus d'un commentaire de la qualité de celui de Madame Littlewood ; mais le mouvement est lancé, puissamment porté par la vitalité actuelle des études siliennes dans le domaine anglo-saxon, et favorisé aussi dans ce même domaine — on ne le redira jamais assez — par une institution qui apporte une meilleure reconnaissance que la nôtre au principe du *full-length commentary* non associé à un travail à nouveau frais d'établissement du texte, dans le cas de textes déjà suffisamment édités par ailleurs. Du coup, l'écart se creuse singulièrement dans le secteur de la littérature latine d'époque classique, et il serait temps d'en prendre conscience...

François Ripoll.

Antony Augoustakis, *Motherhood and the Other : Fashioning Female Power in Flavian Epic* (Collection « Oxford Studies in Classical Literature and Gender Theory ») : Oxford – New York : Oxford University Press, 2010, xii et 314 pages.

A. Augoustakis aborde les épopées flaviennes sous l'angle du féminin, dans une perspective du type « gender studies ». Mais, à la différence d'A.M. Keith (*Engendering Rome. Women in Latin Epic* : Cambridge, Cambridge University Press, 2000), il définit le féminin par la maternité (*motherhood*). Le titre révèle la raison de ce choix : l'auteur joue sur les mots *motherhood / otherhood*, écrivant à l'occasion *(m)otherhood*. Il s'appuie pour cela sur les écrits de J. Kristeva : c'est l'enfantement qui permet la découverte de l'autre à partir du même. Il reprend notamment à Kristeva le concept (platonicien au départ) de *chôra*, qu'il identifie à la matrice, comme lieu où se mêlent le même et l'autre, correspondant à un état préverbal, asymbolique. À partir de là se construit un système opposant le *sémiotique* au *symbolique*, le féminin au masculin, le non-verbal au verbal. En inscrivant ces oppositions dans les épopées, cela donne les couples femmes / hommes, mais aussi étranger / Romain, élégiaque / épique et, d'une manière moins attendue et plus intéressante, bacchique / apollinien. À côté de l'opposition entre le même et l'autre, A. Augoustakis recourt aussi à celle entre le centre et la périphérie, comme si elles se recouvraient, ce qui est problématique : dans les *Puniques*, Rome est assurément le centre et des cités comme Sagonte ou Capoue peuvent apparaître comme « périphériques » ; mais cela ne convient pas pour Carthage, qui est l'autre par excellence en tant qu'ennemie héréditaire. Dans la *Thébaïde*, il n'y a pas de centre ni de périphérie, mais deux cités qui s'affrontent, et le fait que Thèbes soit

« centrale » dans l'organisation du récit est un choix littéraire, qui ne saurait à nos yeux être interprété en termes anthropologiques.

Le premier chapitre concerne la *Thébaïde*. L'auteur réinterprète d'abord l'épisode d'Hypsipyle, maintes fois commenté. Il insiste sur la place de l'épisode, au centre de l'épopée, et montre comment il prend la suite de l'*Héroïde* 6. D'ailleurs, comme les héroïnes d'Ovide, Hypsipyle, prenant la parole en tant que femme, fait irruption dans le monde des hommes, dans le monde de l'épopée ; ce qu'ajoute le recours aux outils herméneutiques de J. Kristeva, c'est l'affirmation que « le lieu (*chôra*) sémiotique de la fureur des Lemniennes devient le lieu symbolique du récit d'Hypsipyle ». Cela renouvelle un peu la traditionnelle interprétation de l'épisode comme intrusion de l'élégiaque dans l'épique. L'échec d'Hypsipyle à Némée en tant que nourrice — et donc, selon A. Augoustakis, en tant que mère — d'Opheltès manifeste son incapacité à atteindre l'amour maternel, qui s'oublie soi-même pour intégrer l'autre ; Hypsipyle refuse le mélange, l'assimilation : elle reste à jamais une étrangère, *Lemnias*. Les analyses concernant Jocaste, Antigone et Ismène sont plus traditionnelles. En ce qui concerne la fin de l'épopée, l'auteur considère que rien n'est résolu, que les frontières entre les deux cités n'ont pas été abolies, ce qui nous paraît sous-estimer le rôle de Thésée. Mais son interprétation des lamentations des Argiennes comme régression au stade sémiotique et leur mise en parallèle avec l'épuisement de la voix du poète offrent des perspectives nouvelles.

A. Augoustakis passe ensuite aux *Puniques*. Le second chapitre tourne autour de la notion de *patria*, envisagée comme « masculine », par opposition à *Tellus*, la terre nourricière, telle qu'elle est personnifiée au livre 15. Paradoxalement, l'amour de la patrie est mieux représenté par Hannibal que par les Romains, du moins jusqu'à l'arrivée de Scipion. Le statut de Sagonte et celui de Capoue sont intéressants ; cités de la périphérie, elles posent le problème de leur relation à Rome et du mélange du même et de l'autre : A. Augoustakis les qualifie d'hybrides. Une autre forme de combinaison entre romanité et altérité s'incarne en Anna Perenna. C'est seulement avec *Tellus* qu'on retrouve une force centripète, qui restaure l'identité romaine, le même. Le chapitre 3 est consacré à Marcia, mère de Régulus, qui apparaît dans un récit secondaire. Mettant face à face deux discours sur Régulus, celui, masculin, de Marus et celui, féminin, de Marcia, Silius ouvre la voie à une contestation des valeurs du *mos maiorum* venant de l'intérieur, du moins de cette altérité incluse que constitue le féminin / maternel. Le chapitre 4 présente d'abord Imilcé, la femme d'Hannibal. Bien que son discours corresponde en tous points aux valeurs de la romanité, en particulier par son refus quasi-philosophique du sacrifice humain, elle est associée au culte de Bacchus, ce qui l'empêche d'être parfaitement romaine ; elle reste un « hybride ». Au contraire Pomponia, la mère que Scipion rencontre aux Enfers, est le prototype de la Romaine qui assume le rôle, plutôt paternel, d'éducateur : elle apprend à son fils ce qu'est la romanité, sans aucune concession à l'altérité. Enfin Claudia Quinta illustre la réorientation de la romanité : en introduisant à Rome, avec la complicité des dieux, la déesse asiatique Cybèle, elle affirme que l'autre peut être présent dans le même et que cet autre a à voir avec le féminin.

Un épilogue replace les deux épopées dans la Rome de Domitien et propose une exégèse des bas-reliefs de la Chancellerie, montrant que la représentation de Rome en Amazone constitue précisément cette assimilation de l'altérité par la romanité.

On le voit, l'outillage herméneutique emprunté à J. Kristeva fonctionne parfaitement pour certaines analyses, moins bien pour d'autres textes, qu'A. Augoustakis interprète finalement en termes plutôt historico-politiques. Il reste que l'ouvrage

est toujours intéressant, ouvrant des pistes qui permettent de relire Stace et Silius Italicus avec un regard renouvelé.

Sylvie Franchet d'Espèrey.

Fabrice Galtier, *L'image tragique de l'Histoire chez Tacite. Études des schèmes tragiques dans les* Histoires *et les* Annales (Collection « Latomus ») : Bruxelles, Latomus, 2011, 344 pages.

F. Galtier donne ici un livre dense et bien ciblé, sur un sujet central.

Les « remarques préliminaires » qui constituent la première partie comprennent d'abord une mise au point sur les formes de représentation du passé ; on y trouvera un état de la question, bien documenté, soutenu par une bibliographie à jour, sur l'historiographie et ses rapports avec la rhétorique et avec la morale. Un chapitre joue le même rôle à propos de l'écriture de Tacite, de sa place dans l'évolution du style historiographique et sur l'empreinte du genre tragique. L'intérêt de cette première partie est de mettre à disposition de lecteurs, étudiants par exemple, la bibliographie récente, en français, anglais, allemand et italien, bien lue et bien utilisée, et de donner, avec prudence (comme p. 45), les points admis généralement par les spécialistes.

Avec la deuxième partie (« L'Histoire mise en scène »), s'ouvre une partie plus théorique, sur les structures du récit tacitéen. Partant de l'implantation annalistique du récit et de la contrainte que cela peut supposer, F. Galtier définit l'espace de liberté que Tacite trouve malgré tout dans ses *opera maiora*. La réflexion traditionnelle sur la répartition en livres centrés « sur un personnage ou un thème majeur » est ainsi rappelée ; on peut regretter que la constatation que le livre III des *Annales* n'entre pas dans ce schéma ne soit pas suivie d'une réflexion plus poussée sur ce point, voire d'hypothèses. De même, l'auteur montre bien que les quatrième et cinquième livres sont centrés tous deux sur Séjan : la répartition en livres n'est donc pas si claire que le veut la vulgate et méritait peut-être plus de précautions. La réflexion continue en s'appuyant sur le concept d'« unités narratives » défini par T. Todorov, modèle qui a un peu vieilli mais qui apporte des lumières intéressantes sur le récit tacitéen.

Le même parti pris théorique est à l'œuvre dans le chapitre sur la place des conflits et des intrigues, interprétés au moyen du triangle conflictuel et du modèle actanciel cher aux structuralistes ; la démarche est intéressante, et F. Galtier fait ici le choix de ne renvoyer qu'au texte de Tacite et non à de la bibliographie complémentaire, montant sa fidélité dans l'application des méthodes structuralistes dans cette étude. L'utilisation d'Aristote sur les péripéties (p. 90) est moins poussée et reste un peu convenue ; en revanche (p. 101), sur la *sermocinatio*, l'auteur donne des analyses fermes et bien venues. De manière générale, ce chapitre est l'application, sérieuse et bien menée, des théories sur le récit ; cela amène F. Galtier à gommer parfois les particularités, comme il le note lui-même p. 107, à propos du « syntagme narratif » qui n'apparaît que « rarement dans toutes ses phases ». Mais ce chapitre est celui de la fidélité aux théories, sorte de passage obligé, parfois sans la remise en question de ces théories.

Le chapitre trois (« Le spectacle de l'Histoire ») est le vrai cœur du livre et son moteur ; très précis, très clair, il cherche à répondre à la question centrale de savoir ce que Tacite a gardé de « culture tragique » dans ses œuvres. L'étude des prologues, de la « mise en scène narrative », fondée sur le dessin d'un cadre et d'un décor, sur des éléments concrets comme les costumes et les objets, ainsi que l'analyse des

aspects visuels et auditifs, permettent à F. Galtier de faire le tour de la question. On appréciera à ce propos la sagesse de l'auteur, qui donne des exemples probants mais renonce à la tentation de l'exhaustivité.

La troisième partie (« Le masque exposé ») est consacrée à la matière même des œuvres comme sujet tragique, ce que l'auteur appelle la « théâtralité politique ». Le chapitre sur la mise en scène de la *species libertatis* est une approche rapide mais intéressante ; de fait, c'est le cas de toutes les analyses présentées dans cette partie, qui sont solides et sérieuses, sans être très novatrices — mais le sujet ne le permettait guère. Le chapitre sur le rôle des protagonistes, et principalement du tyran, est une étude claire, même si elle perd de vue les éléments rhétoriques, tout spécialement ceux issus du monde de la déclamation, pourtant prégnant chez Tacite.

La quatrième partie (« L'écriture conjuratrice ») porte un beau titre, mais qui aurait mérité d'être explicité. Cette partie laisse un peu perplexe : elle est intéressante, mais sa position surprend, car on y revient au structuralisme. En outre, le « tragique » est ici condensé sous la forme de la violence, alors que toutes les pages qui précèdent montraient, et fort bien, que le tragique a une place beaucoup plus large et plus complexe. Il est dommage de finir par là, et par un chapitre sur « Ordre et désordre » qui n'apporte rien de bien nouveau.

En somme, le cœur du livre, c'est-à-dire la fin de la deuxième partie et la troisième partie, est tout à fait réussi et constitue une très bonne mise au point pour les études tacitéennes. Écrit avec précision et clarté, le livre sera sans nul doute très utile. On pourra regretter que, sans doute pour des raisons économiques, F. Galtier renvoie aux passages de Tacite en note, sans les citer : entre « tacitéens avertis », cela ne pose pas de problème, mais un étudiant aura besoin de se référer constamment aux œuvres. Mais en cela précisément, le livre est une réussite, puisqu'il propose une lecture ou des approches de Tacite qui peuvent séduire et sont intéressantes.

Isabelle Cogitore.

F. Klotz & K. Oikonomopoulou (dir.), *The Philosopher's Banquet. Plutarch's* Table Talk *in the Intellectual Culture of the Roman Empire* : Oxford, Oxford University Press, 2011, 279 pages.

S'inscrivant dans la « mode sympotique », cet ouvrage de mélanges rassemble les contributions présentées à l'occasion d'un colloque organisé à Londres en mars 2007. Sa présentation est très soignée et élégante ; sa lecture facilitée par la présence d'une introduction et de plusieurs *indices*, suivis d'une précieuse bibliographie d'une vingtaine de pages. F. B. Titchener (« Plutarch's *Table Talk* : Sampling a rich blend : A survey of scholarly appraisal », p. 35-48) dresse un état de la question et commente les tendances qu'a chronologiquement suivies la critique de l'œuvre. T. Morgan (« The miscellany and Plutarch », p. 49-73) l'analyse à la lumière du genre des miscellanées. E. Kechagia (« Philosophy in Plutarch's *Table Talk* : In jest or in earnest ? », p. 77-104) met en lumière sa dimension philosophique, ce que précise K. Oikonomopoulou (« Peripatetic knowledge in Plutarch's *Table Talk* », p. 105-130) en étudiant le statut de la tradition péripatéticienne dans l'œuvre. M. Vamvouri Ruffy (« Symposium, physical and social health in Plutarch's *Table Talk* », p. 131-157) traite du versant thérapeutique et médical. F. Klotz (« Imagining the past : Plutarch's play with time », p. 161-178) analyse les modalités de l'auto-présentation de l'auteur dans son œuvre. J. König (« Self-promotion and self-effacement in Plutarch's *Table Talk*, p. 179-203) adopte

une approche comparable pour étudier les procédés par lesquels l'auteur se met sur le devant de la scène ou s'efface pour intégrer la communauté sympotique. Chr. Pelling (« Putting the -viv- into 'convivial' : the *Table Talk* and the *Lives* », p. 207-231) envisage une comparaison de l'œuvre avec les *Vies*, à la lumière de plusieurs critères thématiques. Enfin, la conclusion propose une brève série de remarques sur les *Nuits Attiques* d'Aulu Gelle, dans leur rapport avec Plutarque. Il est vrai que, du moins par son ancrage, ce livre, qui se distingue par la complémentarité disciplinaire des éclairages présentés, rappelle à certains égards l'excellent ouvrage collectif, également paru à Oxford et cité ici, de L. Holford-Strevens et A. Vardi (dir.), *The Worlds of Aulus Gellius*, Oxford, 2007.

Benjamin Goldlust.

Lara Nicolini, *Ad (l)usum lectoris : etimologia e giochi di parole in Apuleio*, Bologne, Pàtron Editore, 2011, 220 pages.

Le style brillant d'Apulée a fait l'objet de nombreuses recherches, mais Lara Nicolini offre dans un bel ouvrage une étude minutieuse, subtile et érudite de nombreux jeux de mots présents dans les *Métamorphoses*, en montrant que le critère étymologique est l'instrument privilégié de l'inventivité lexicale de l'écrivain. La « perception étymologique » de la langue est le facteur décisif de l'expérimentation du langage par Apulée, qui joue avec les mots, des plus précieux aux plus banals, en superposant différentes strates de signification et faisant ainsi apparaître des sens nouveaux et souvent imprévus. On appréciera la qualité de l'analyse linguistique de L. Nicolini, qui mêle avec bonheur exégèse et critique textuelle. C'est au cœur des mots que l'auteur fait ressortir l'extraordinaire richesse et complexité de la prose d'Apulée. Elle nous plonge dans le laboratoire expérimental de l'écrivain, en mettant l'accent sur une technique, « la scienza dei giochi di parole », qui inspire et guide sa créativité.

Un premier chapitre rappelle la longue tradition, dans la littérature grecque et latine, des jeux de mots étymologiques. C'est véritablement avec Platon que la pratique de l'étymologie se transforme en une réflexion sur le langage et sur son ambiguïté. L'exploitation du jeu de mots permet à Apulée précisément de créer une ambiguïté qui est la caractéristique fondamentale de son œuvre. L. Nicolini confirme ici, par son analyse textuelle, une conclusion à laquelle aboutissent plusieurs études littéraires de l'œuvre, dont nos propres recherches. Elle estime que ce qui compte véritablement pour Apulée, c'est la langue et que, comme chez Plaute, le jeu étymologique est gratuit et offre un pur divertissement linguistique au lecteur. Elle montre que le jeu de mots préféré d'Apulée est celui qui insiste sur la formation des mots et sur la valorisation des racines : la pensée étymologique serait ainsi une constante dans son mode d'usage de la langue.

Le deuxième chapitre offre un catalogue des jeux de mots relevés dans le roman. Par le recours aux figures étymologiques, aux polyptotes et aux paronomases, Apulée s'inscrit dans une longue tradition, en particulier poétique, et privilégie les jeux de sons, allitérations, assonances, mais aussi les effets oxymoriques. L. Nicolini confirme la dette d'Apulée envers Plaute, comme bien d'autres études lexicales antérieures l'ont montré. Ses analyses lui permettent aussi de discuter certaines conjectures. Elle étudie de nombreux exemples de « double sens », de cas de superposition de sens potentiellement contenus dans un terme, phénomène qu'elle qualifie d'*ipersemantizzazione*. De nombreuses phrases idiomatiques ou proverbiales font l'objet d'un jeu avec le sens littéral des mots. Enfin, dans la production

de néologismes, l'auteur montre que l'attention au jeu étymologique est fondamentale, et que la création obéit pour ainsi dire à des lois rigoureuses, au point de parler de *scientificità* qui guide l'acte créatif (p. 130), loin de l'invention exubérante de Plaute.

Cette étude, malgré la juxtaposition des exemples, évite l'écueil du catalogue ennuyeux par des analyses fines, judicieuses et érudites, qui s'appuient sur les différentes éditions et traductions des *Métamorphoses*, sur les *Commentaires* de Groningen et discutent ainsi, de manière convaincante, des problèmes textuels et des incertitudes de traduction. En montrant comment Apulée interroge sans cesse le langage et exploite au maximum ses possibilités sémantiques et phoniques pour un enrichissement du sens, elle intéressera à la fois les philologues, les linguistes et les littéraires.

Géraldine Puccini-Delbey.

Perrine Galand-Hallyn & Vincent Zarini (dir.), *Manifestes littéraires dans la latinité tardive. Poétique et rhétorique*. Actes du Colloque international de Paris, 23-24 mars 2007 (Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité, n° 188) : Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2009, 364 pages.

Ainsi que le rappelle J.-Cl. Fredouille dans ses conclusions, il n'y a pas d'équivalent latin ou grec au terme de « manifeste littéraire ». Cependant les auteurs anciens ont régulièrement exposé leur point de vue sur la théorie littéraire, que ce soit de manière explicite, dans des préfaces par exemple, ou de manière moins directe. Le présent volume rassemble les actes d'un colloque tenu à Paris en 2007, qui avait précisément pour objet d'étudier cette pratique dans la latinité tardive. Dans leur avant-propos, les deux organisateurs, P. Galand-Hallyn et V. Zarini, précisent les axes qui ont guidé la réflexion : en se concentrant sur cette période, il s'agissait aussi de se demander s'il existait des traits propres à l'Antiquité tardive et en particulier une spécificité apportée par le christianisme.

Chacune des dix-neuf contributions ici réunies apporte, avec pertinence et érudition, un éclairage sur ces questions à partir d'exemples variés, textes en prose ou poésie, auteurs chrétiens ou païens, sur une période qui s'étend du IV^e^ au VI^e^ siècle. Au-delà de l'intérêt évident que revêtent ces travaux pour qui s'intéresse à tel ou tel auteur, la réussite du volume se mesure aussi aux réponses qu'il propose aux questions esquissées dans l'avant-propos. L'organisation du volume fournit un premier niveau de réponse. Plusieurs regroupements étaient possibles, en exploitant les éléments théoriques fournis par les communications. De fait, plusieurs d'entre elles distinguent ainsi les manifestes « explicites » (préfaces, textes théoriques, excursus réflexifs) et les manifestes « cachés », « implicites », « internes » ou « dissimulés », pour reprendre quelques-unes des expressions utilisées par les auteurs, qui requièrent de la part du lecteur un savant décryptage. Mais ces deux formes coexistent durant toute la latinité. La répartition retenue, en particulier la seconde section, a le mérite d'essayer de faire émerger ce qui peut être spécifique à la latinité tardive.

La première partie, intitulée « Arts et formes poétiques », répond directement à l'interrogation que peut faire naître l'emploi du terme « manifeste » : si le terme n'existe pas, quelles sont les stratégies mises en œuvre par les auteurs pour présenter un point de vue théorique ? S. Labarre (« Le projet poétique des auteurs latins d'épopées bibliques : la place des *ekphraseis* ») montre que les *ekphraseis* jouent un rôle déterminant dans la réalisation du projet poétique des auteurs d'épopée bibli-

que, projet qui n'est pas systématiquement exposé dans un texte programmatique. Sont ensuite examinés la figure d'Orphée dans les passages métapoétiques de l'œuvre de Claudien à partir desquels Br. Bureau (« Figures de poètes chez Claudien : des manifestes poétiques ? ») retrace la trajectoire du poète, les éléments satiriques chez Prudence et dans les trois poèmes anonymes, lus comme indices d'une filiation assumée de l'héritage satirique (R. Alexandre, « Prudence et les trois poèmes anonymes de polémique anti-païenne : un manifeste caché pour une satire christianisée ? »), les techniques de récriture dans le *Peristephanon* de Prudence, occasion d'un manifeste poétique implicite qui réactualise le témoignage des martyrs (J. Wasiolka, « Prudence, *Peristephanon* 11, v. 105-152 : la passion d'Hippolyte d'après Sénèque, un manifeste poétique interne »). La poétique de l'édification spirituelle mise en œuvre par Paulin de Nole apparaît dans trois textes programmatiques (*carmen* 27, lettre 32, *carmen* 28), mais, comme le montre G. Herbert de la Portbarré-Viard (« La poétique de l'édification spirituelle chez Paulin de Nole : un manifeste littéraire explicite ou implicite ? »), elle gouverne aussi toute l'œuvre de Paulin. É. Wolff (« Les préfaces programmatiques de Dracontius dans ses œuvres profanes ») étudie les textes programmatiques de Dracontius, préfaces proprement dites et proèmes. La période vandale a aussi ses manifestes : C. Tommasi Moreschini (« La rhétorique face aux nouveaux maîtres : manifestes littéraires et idéologie en Afrique vandale ») lit dans cette perspective l'*Anthologie latine* et l'*Historia persecutionis Africanae prouinciae* de Victor de Vita. Enfin, dans les genres dotés d'une tradition bien établie, c'est parfois un faisceau d'indices, de nature diverse, qui révèle le programme poétique de l'auteur, comme le montre F. E. Consolino à propos de l'épithalame qu'Ennode composa pour Maximus (« Les indications implicites dans l'épithalame d'Ennode pour Maximus »).

La seconde partie regroupe des communications s'intéressant aux contenus propres à la latinité tardive. Trois d'entre elles abordent l'apport spécifiquement chrétien. A. Canellis (« L'art de la *consequentia* dans l'*In Abdiam* de saint Jérôme ») montre comment Jérôme, dans le prologue de la seconde mouture de son commentaire *In Abdiam*, livre un manifeste exégétique, revenant sur les méthodes qu'il pratiquait à ses débuts. Le même auteur, dans les préfaces de ses trois *Vies* de moines, expose un programme littéraire pour écrire l'histoire (J. Soler, « *Ante lectoris oculos... uitam exponere* : le projet littéraire de Jérôme dans ses trois *Vies* de moines »). Pour faire émerger une théorie de l'écriture polémique chez Augustin, il faut se tourner vers les remarques métadiscursives que l'évêque d'Hippone égrène au fil de ses deux *Contra Iulianum* ; elles invitent à réviser l'image d'un Augustin pourfendeur d'hérétiques (M. Ribreau, « Un manifeste de la *disputatio* chrétienne : fins et moyens de l'écriture polémique dans les deux *Contra Iulianum* d'Augustin »). Dans les cinq préfaces de l'*Histoire Auguste* qu'étudie J.-D. Berger (« Des principes littéraires et historiographiques en trompe-l'œil : à propos de quelques préfaces de l'*Histoire Auguste* »), l'auteur anonyme se fait le défenseur du genre biographique, qui implique un style sobre ; ce plaidoyer est ensuite évalué à l'aune de la pratique de l'auteur et doit être redéfini comme un jeu littéraire. Deux communications sont consacrées à Macrobe. La première (G. Vogt-Spira, « Les *Saturnales* de Macrobe : une poétique implicite de l'Antiquité tardive ») envisage le manifeste implicite que constitue la présence de Virgile. L'article de B. Goldlust (« Un manifeste sur l'organicité littéraire : la préface des *Saturnales* de Macrobe ») propose l'étude précise d'un texte programmatique, la préface des *Saturnales*, en montrant que la théorie s'accompagne d'une savante mise en pratique de celle-ci. La communication de P. Galand-Hallyn est consacrée au projet poétique de Sidoine Apollinaire, à travers la relecture qu'en donna Ange Politien (« Sidoine

Apollinaire et Ange Politien : l'*énargie* du désespoir, aspects d'une métapoétique à la lumière d'une lecture humaniste »). Enfin, V. Zarini (« Ennode et Arator : une relation pédagogique et son intérêt littéraire ») compare la doctrine littéraire que recèlent les textes d'Ennode adressés à Arator et sa réception par l'élève à travers les trois paratextes de l'*Histoire des Apôtres*.

Ces réflexions sur la latinité tardive sont mises en perspective grâce aux deux communications qui ouvrent le volume : celle de L. Pernot porte sur les manifestes grecs tandis que J. Dangel propose une relecture de l'*Épître aux Pisons* d'Horace. Ainsi conçu, ce volume d'actes à la présentation irréprochable offre des pistes de réflexion et des éléments de synthèse, comblant un vide dans la bibliographie sur l'Antiquité tardive.

Laetitia Ciccolini.

Lucio Cristante & Simona Ravalico (dir.), *Il calamo della memoria. Riuso di testi e mestiere letterario nella tarda antichità, IV* : Trieste, Edizioni Università di Trieste, 2011, xxii et 355 pages.

Avec une belle régularité et une rapidité exemplaire paraît le « cru » 2011 de la série *Il calamo della memoria*, fruit d'un colloque organisé à Trieste au printemps 2010. Le volume se compose de seize contributions consacrées à des questions d'écriture — et même, souvent, de réécriture — dans l'Antiquité tardive et se distingue, peut-être plus encore que dans les livraisons précédentes dont nous avons rendu compte ici même, par la qualité et le sérieux des articles rassemblés.

G. Mazzoli (« Presenze di Seneca nell'*In Rufinum* di Claudiano ») aborde un cas d'imitation politique, morale et dramatique dans le proème du livre 1 et à la fin du livre 2 du *Contre Rufin*. J.-L. Fournet (« Omero e i Cristiani in Egitto secondo due testi agiografici — Panegerico di Macario di Tkôw e Sofrone di Gerusalemme, Miracoli di Ciro e Giovanni ») et G. Agosti (« Le brume di Omero. Sofronio dinanzi alla *paideia* classica ») traitent du statut de l'épopée homérique en contexte égyptien. M. Venuti (« Allusioni ovidiane nel Prologo delle *Mythologiae* di Fulgenzio ») part à la recherche des sources mythologiques dans le poème du Mythographe en analysant notamment les modalités de l'adaptation des *Métamorphoses* d'Ovide. M. Manca (« Testi aperti e contaminazioni inestricabili. Il (Tri)cerbero tardoantico fra simbolo e ragione ») s'intéresse à un passage interpolé des *Mythologiae* de Fulgence (1, 20, 9-18 Helm). L. Cracco Ruggini (« I dittici tardoantichi nel Medioevo ») propose une contribution historique et archéologique consacrée à l'utilisation des diptyques en ivoire au Moyen Âge. F. E. Consolino (« *Recusationes* a confronto : Sidonio Apollinare *epist*. IX 13, 2 e Venanzio Fortunato *carm*. IX 7 ») compare brillamment deux poèmes écrits en Gaule à environ un siècle de distance. S. Mattiacci (« Da *Kairos* a *Occasio* : un percorso tra letteratura e iconografia ») s'intéresse au motif du *kairos*, notamment à la lecture d'une épigramme d'Ausone (12, Green). On s'étonne que l'auteur ne fasse pas référence ici à l'ouvrage important de M. Trédé, Kairos. *L'à-propos et l'occasion*, Paris, Klincksieck, 1992. B. Selter (« The Untiring Pen : Avienus' Construction of a Voice ») revient sur la culture et le style d'Aviénus et sur son aptitude à élaborer une *persona* poétique. G. Ravenna (« In margine a Cassiodoro *var*. II 39, 6 ») commente un passage des *Variae*. K. Smolak (« *Beatus ille*... Osservazioni sul carme 7 di Paolino di Nola ») tente de montrer que la paraphrase au psaume 1 de Paulin de Nole est, dans son ensemble, à lire en tant qu'elle contraste avec le début de la seconde épode d'Horace. P. Mastandrea (« Vita dei principi e Storia Romana, tra Simmaco e

Giordane ») traite de la production historique de Symmaque, beau-père de Boèce, de ses modèles et de la portée de son œuvre. C. Longobardi (« Il corpus pseudoacroniano e la rinnovata fortuna dei metri di Orazio ») met en lumière les caractéristiques les plus remarquables du corpus du Pseudo-Acron. G. Cracco (« Le avventure di un testo-chiave di Gregorio Magno tra gerarchie di Dio e gerarchie della storia ») revient sur une lettre de Grégoire le Grand souvent mal interprétée par les éditeurs modernes (5, 44). I. Canetta (« Euforione e Virgilio nel commento di Servio all'*Eneide* ») analyse trois passages du commentaire de Servius à l'*Énéide* pour en déduire le statut occupé par Euphorion pour Virgile. M. Gioseffi (« Per un lessico dei commenti tardoantichi a Virgilio : il caso dello Pseudo Probo ») entend, à partir du cas du Pseudo-Probus, lancer une étude systématique du lexique à l'œuvre dans les commentaires tardifs de Virgile.

Une fois encore, le lecteur regrette de ne pas être aidé par une structuration plus solide de cette matière ample et touffue, puisque le recueil ne comporte aucune division thématique. L'ensemble aurait pourtant ainsi gagné en cohérence. C'est donc pour telle ou telle contribution, en fonction de leurs domaines de recherche et de leurs centres d'intérêt, ou bien en le feuilletant en curieux, que les spécialistes de l'époque tardive pourront consulter ce volume de mélanges.

Benjamin Goldlust.

Henriette Harich-Schwarzbauer & Petra Schierl (dir.), *Lateinische Poesie der Spätantike*. Internationale Tagung in Castelen bei Augst, 11.-13. Oktober 2007 (Collection « Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft », n° 36) : Bâle, Schwabe Verlag, 2009, xvii et 316 pages.

Ces Actes d'un colloque organisé à Castelen, près de l'antique Augusta Raurica, en octobre 2007, regroupent quatorze communications de longueur variable, la plupart autour de vingt pages ; on en compte six en français, quatre en allemand, trois en anglais et une en italien, à l'image du multilinguisme helvétique. L'intention du colloque était, nous dit-on, de faire émerger la spécificité de la recherche sur la latinité tardive en littérature, non moins qu'en histoire ou en archéologie, en illustrant la diversité des méthodes et en ouvrant des perspectives de recherche. Trois communications portent sur Claudien, les trois suivantes sur Ausone, Paulin de Nole et Avianus, toutes les autres sur la poésie proprement chrétienne, dans un ordre chronologique (les *Laudes Domini*, Juvencus, le *Metrum in Genesin / Carmen in Euangelio*, Sédulius, Avit et Claudius Marius Victorius, Dracontius, Venance Fortunat). Toutes sont commodément résumées dans les p. viii-xi du volume, avant que ne soient présentés en quelques lignes leurs auteurs aux p. xiii-xvi. Le recueil se conclut par un utile index des écrivains et des passages examinés ou évoqués ; on regrettera simplement l'absence, dans un volume dont la réalisation matérielle est par ailleurs irréprochable, de véritable conclusion — ou, à défaut, d'un effort de synthèse, et non pas seulement d'analyse, dans les pages liminaires. Chacun sait que les Actes de colloques, même bien conçus et agencés, sont rarement compulsés de bout en bout, mais que les lecteurs y glanent ce qu'ils pensent les concerner plus particulièrement : il n'en est que plus nécessaire qu'apparaisse quelque part une tentative de dégager les grandes questions qui, par-delà les analyses de détail, ont suscité le colloque concerné ou en ont émergé.

Ces quatorze communications ayant fait l'objet d'un aperçu, comme on l'a dit, dans les pages introductives du volume, il n'est pas indispensable de répéter ici l'exercice, encore moins d'établir on ne sait quel « palmarès » entre des essais qui,

tous, sont de haute tenue et d'une grande richesse. Leur perspective est proprement littéraire, et relève souvent de la poétique de l'énonciation ; mais jamais n'est perdu de vue l'ancrage historique des textes, par exemple dans les réflexions de J.-L. Charlet sur les publics que visait Claudien ou dans celles de J. Uden sur les fables d'Avianus. L'anthropologie (avec L. Chappuis-Sandoz) n'est pas moins bien représentée que la réflexivité (M.-Fr. Guipponi-Gineste). La nouveauté des acquis est partout évidente, même sur des sujets maintes fois abordés, comme l'échange entre Ausone et Paulin de Nole (N. Rücker) ou les voyages de Fortunat (M. Roberts) ; à plus forte raison la perçoit-on à propos de textes peu frayés (les *Laudes Domini*, par P. Schierl ; le *Metrum in Genesin*, par K. Pollmann). La mise en parallèle avec d'autres œuvres, qui permet à H. Harich-Schwarzbauer de dégager des « cycles » parmi les *Carmina minora* de Claudien (on eût également pu penser, à cet égard, à l'*Anthologie latine*), n'étouffe cependant jamais la spécificité de celles qui sont ici examinées (F. E. Consolino). L'intérêt des poètes tardifs pour l'exégèse chrétienne apparaît dans les essais de N. Hecquet-Noti et de D. Shanzer, et pour la réflexion philosophique dans celui de K. Pollmann (autour du couple décadence-renaissance qu'elle étudie, on pensera aussi au récent ouvrage de M. Cutino sur l'*Alethia*). — Bref, un recueil stimulant, sans verbiage, qui pourrait intéresser tout spécialiste de poétique, de l'Antiquité à la Renaissance, au delà de son objet spécifique.

Vincent Zarini.

Anna Maria Wasyl, *Genres Rediscovered : Studies in Latin Miniature Epic, Love Elegy, and Epigram of the Romano-barbaric Age* : Cracovie, Jagiellonian University Press, 2011, 290 pages.

Cette monographie, écrite en anglais par une chercheuse polonaise et consacrée à plusieurs poètes tardifs (majoritairement Dracontius, Maximien et Luxorius), se propose de relire trois genres (l'*epyllion*, l'élégie et l'épigramme) à la lumière de leur évolution et de leur « redécouverte » tardives. Cet axe, pour être globalement pertinent — et avoir été défini, il y a déjà plusieurs décennies, par des savants comme J. Fontaine et M. Roberts, dans des travaux cités ici en introduction, mais bien rapidement laissés de côté —, appelle une analyse théorique minutieuse et fouillée sur la notion même de genre à l'époque tardive, qui est malheureusement absente. Avant d'aborder les trois genres particuliers, à chacun desquels est consacrée une partie, l'auteur ne propose que trois pages et demi d'introduction où, au-delà de quelques idées assez convenues sur le mélange des genres et l'imitation dans l'Antiquité tardive, l'on cherche en vain toute conceptualisation fondée sur les travaux contemporains majeurs sur la question (comme, pour le domaine français, ceux de Todorov, de Schaeffer ...).

Autant le dire d'emblée : cette monographie ressemble bien plus à une succession de trois articles détaillés, consacrés chacun à un genre, qu'à l'ouvrage théorique global que le titre laisse attendre. Les passerelles entre les différentes parties sont d'ailleurs bien minces, et le lecteur peine à dépasser le cas particulier *du genre* pour se voir proposer des réflexions synthétiques sur *les genres*. La déception est d'autant plus grande que, en elles-mêmes, les trois parties sont tout à fait intéressantes, extrêmement bien informées et, à défaut de trancher de manière toujours précise sur des problèmes parfois délicats, elles ont du moins le grand mérite de les poser intelligemment. À cet égard, force est d'insister sur la très grande qualité et la richesse de la bibliographie finale, soigneusement organisée au demeurant et très

complète, où nous n'avons pas repéré de manques particulièrement gênants. On notera simplement, en passant, que l'article de J.-L. Charlet, « Aesthetic Trends in Late Latin Poetry », *Philologus*, 132 (1), 1988, a fait l'objet d'une adaptation en français dans la revue *Antiquité tardive*, 16, 2008, et, pour le cas particulier de la seconde partie, que la dernière livraison de *Latomus* (56, 2011) comporte un article de Th. Gärtner (« Das Erlebnis der Impotenz. Zur Genese, Struktur und Rezeption von Ov., am. III, 7 ») traitant de l'imitation d'Ovide par Maximien, que F. E. Consolino — après celui de 1997 — a consacré à Maximien plusieurs pages d'un article publié en 1999 (« L'eredità dei classici nella poesia del vi secolo », dans G. Mazzoli & F. Gasti (dir.), *Prospettive sul tardoantico*, Atti del Convegno di Pavia, 27-28 novembre 1997, Côme, 1999), et que B. Mauger-Plichon a proposé, dans le cadre d'une thèse de Doctorat soutenue en 1996 et restée inédite, une édition du poète.

Si la bibliographie détaillée permet à l'auteur de proposer des synthèses très informées, plus que des analyses érudites sur des passages précis, il faut en revanche remarquer que la langue n'est pas toujours d'une grande clarté et qu'elle présente certains « tics » qui, à la longue, deviennent pénibles. C'est par exemple le cas s'agissant de l'emploi intempestif de l'adjectif « very » (au sens de « particulier », « spécifique »), qui confine parfois à l'obsession : « the very theme », « the very structure », « his very attitude », « the very youth » et, à quatre lignes de distance (p. 127), « the very body » et « the very composition »... Il est vrai que les poètes étudiés — et, en l'occurrence, surtout Maximien — sont à tout le moins « particuliers », mais ces incorrections de langue ne servent pas l'étude de leur originalité. De même, sous la forme d'une sorte de leçon de lecture donnée au lecteur, des tours trop fréquents du type « a sensitive reader will certainly... », « a careful reader of Horace will probably... » ou « a competent reader will certainly... » donnent une image un peu systématique et univoque de l'analyse de textes dont l'intérêt est précisément d'être souvent pluriels.

Si l'on regrette l'absence d'une approche théorique globale, d'un genre à l'autre, la première partie (p. 13-109), consacrée à Dracontius, est sans doute celle qui offre la réflexion de fond la plus poussée sur un genre particulier, l'*epyllion*. En guise d'introduction, l'auteur y discute d'abord finement différentes définitions du genre, en particulier celles qu'ont proposées Bright, Wolff et Richardson, avant d'aborder trois thématiques (la présence du narrateur dans les *epyllia*, le caractère non-homérique de la poétique à l'œuvre, le mélange des genres) chacune illustrée à partir de l'*Hylas*, du *De raptu Helenae*, de *Médée* et de l'*Orestis tragoedia*. On apprécie le caractère systématique de l'analyse proposée, plutôt qu'une étude des différentes pièces successives, en elles-mêmes. La première partie s'achève sur quelques remarques au sujet de l'*Aegritudo Perdicae* (p. 100-109).

Au contraire, la seconde partie (p. 113-161) se présente comme une analyse synthétique des « élégies » de Maximien — le nom du genre étant, un peu artificiellement, mis entre guillemets. Les première et cinquième pièces sont étudiées avec précision, mais les élégies 2 (la moins « anti-élégiaque »), 3 (où apparaît pourtant le problème, trop vite écarté ici, de la double intervention contradictoire de Boèce), et 4 reçoivent un traitement un peu léger. En revanche, l'auteur a parfaitement raison d'insister sur le rôle qui revient au récit dans les *Élégies* de Maximien, ce en quoi elles diffèrent très nettement de l'élégie classique, comme nous l'avons soutenu nous-même dans notre article « Parcours narratif et parcours poétique dans les *Élégies* de Maximien », paru dans la dernière livraison de la *Revue des Études latines*. Un regret : à propos de la fameuse *laudatio funebris* de la *mentula* défaillante du poète lors de la seconde nuit avec la *Graia puella*, et au fil de l'hymne qui la suit, on déplore — surtout vu l'approche générique qu'A. M. Wasyl entend

mettre en œuvre — qu'elle n'insiste pas davantage sur *Él.*, 5, 110 (*non fleo priuatum sed generale chaos*). Ce vers est pourtant un excellent témoignage de l'évolution tardive du champ de l'élégie par rapport à la norme classique. L'élégie augustéenne (si l'on laisse à part la « politisation » de certaines pièces de Properce) se caractérise notamment par le refus de l'intrusion du monde extérieur (politique, social, militaire) dans la vie privée de poètes n'ayant pour horizon que leurs seuls sentiments. Classiquement, la sphère privée et la sphère publique s'excluent ; ici, elles sont unies et présentent même une troublante continuité, le malheur particulier étant présenté comme une annonce funeste du chaos général. De ce point de vue, l'opposition *non... priuatum sed generale chaos* est totalement anti-élégiaque et peut se lire, ici, comme un « marqueur » manifeste de l'évolution du genre.

La troisième partie (p. 165-251), consacrée à l'épigramme tardive et à Luxorius, débute par une discussion, largement tributaire des travaux de M. Citroni, sur la définition du genre à partir de l'œuvre de Martial. Elle se poursuit par des analyses thématiques, consacrées d'abord à la présentation que Luxorius (en cela largement influencé par Martial) donne de lui-même en son œuvre, puis par une étude délibérément générale de la production épigrammatique du poète (« The liber *epigrammaton* and its characteristics », p. 187 ; « The poems : an overview », p. 192, développement qui propose un classement des pièces selon leur inspiration : « scoptic epigrams », « epideictic and ecphrastic epigrams », « *laudationes* and *epitaphia* »). La troisième partie s'achève sur des remarques consacrées aux pièces 90-197 Riese, appelées après L. Zurli l'*unius poetae* s*ylloge*, dont l'auteur donne un aperçu (« an overview », p. 224 *sqq.*, notamment à propos de pièces composées par cycles ou en diptyques), tout comme il le fait pour quelques épigrammes d'Ennode de Pavie, à la faveur de notes rapides (et reprenant beaucoup le commentaire de D. Di Rienzo) sur une sélection de pièces.

Ainsi, plus que par des avancées significatives d'un point de vue théorique ou sur des aspects précis de l'œuvre des trois poètes étudiés, cet ouvrage se distingue par la solidité de l'information des trois synthèses qu'il propose successivement.

Benjamin Goldlust.

Sophie Malick-Prunier, *Le corps féminin dans la poésie latine tardive* (Collection « Études anciennes », n° 73) : Paris, Les Belles Lettres, 2011, 319 pages.

Avec cet ouvrage tiré de sa thèse de doctorat, soutenue à la Sorbonne en 2008, S. Malick-Prunier répond aux attentes de son jury qui, dès la soutenance, avait souhaité la publication rapide de ce travail.

Celui-ci s'ouvre sur une brève introduction (p. 1-14), qui met en place les principales problématiques qui informeront l'ouvrage : rapport « à la fois complexe et fécond » entre paganisme et christianisme dans la culture de l'Antiquité tardive, approche raisonnée des *gender studies*, importance du discours dans les modalités de développement d'une société. Ce faisant, l'auteur indique très clairement la perspective qui est la sienne : il s'agit d'un travail de littéraire, non d'historienne ou de sociologue, et ce qu'elle se propose d'analyser est précisément la « représentation du corps féminin dans la poésie latine tardive, en accord avec les schémas de pensée dominants à chacune des époques qui la compose » (p. 10), tout en cernant les spécificités du discours poétique sur le corps féminin, à travers un corpus de vingt-trois poètes. Enfin, l'introduction annonce et justifie le plan très clair qui sera suivi, et envisagera successivement la *puella*, la *sponsa* et la *uirgo*, tout en laissant la place, à l'intérieur de chaque grand ensemble, à des considérations de type générique.

La première partie (p. 15-87) est intitulée « *Puella*, une poésie de la sensualité » : elle analyse le poème dans lequel Arborius cherche à détourner une jeune femme de son goût pour la parure, sujet topique depuis Properce, mais ici enrichi par la virtuosité de la langue, qui fait du corps féminin « un pur instrument de plaisir poétique » (p. 19) ; elle s'intéresse ensuite à ce qu'elle appelle « Ausone et la leçon des roses » (p. 20-28 : analyse des poèmes *Bissula*, *De rosis nascentibus* et *Ad Gallam*, caractérisés par leur esthétique du mélange, propre à leur auteur) ; puis vient le tour de « l'Éros frustré des *Élégies* de Maximianus » (p. 30-54) et de sa « réécriture élégiaque » (p. 38), dont l'analyse très fine repose toujours sur de pertinents commentaires de certains vers (par exemple p. 45, sur *El.*, 4, 6-16), et dont est bien noté le jeu intertextuel avec la *Consolation de la Philosophie* de Boèce (p. 48-49) ; les pages suivantes sont consacrées à « la lutte épique entre chasteté et érotisme » (p. 54-85) : étude du *Rapt de Proserpine* de Claudien, de certains poèmes profanes de Dracontius et du poème consacré aux amours de Mars et Vénus chez Reposianus. Cette première partie se clôt sur une brève conclusion, particulièrement efficace et bienvenue, qui cherche à mettre en valeur les « lignes de force » repérables entre les différents auteurs analysés.

La deuxième partie s'intitule « *Sponsa*. Une poésie de la transcendance ». Elle commence, de façon un peu surprenante, par une étude consacrée à Ève, d'abord dans la « poésie édifiante » (p. 90-101) de Prudence (passage peut-être un peu moins bon que le reste, et non exempt de contradictions : p. 94, la figure d'Ève est « privée de corps » *contra* p. 96, on ne peut pas « conclure à une désincarnation de la femme chez Prudence »), d'Orens d'Auch (belle analyse de ses imprécations contre les femmes, p. 98-99) et de Marius Victor ; ensuite dans l'épopée biblique : étude du « Centon de Proba », des *Louanges de Dieu* de Dracontius, et de la *Spiritalis Historia* d'Avit de Vienne (chez tous trois est repérée une mise en valeur de la figure de la première femme dans le contexte de la Création) ; la différence de traitement de la figure d'Ève entre les deux groupes de poètes étudiés permet « de mesurer l'acuité des débats sur le corps féminin » (p. 121). Sophie Malick-Prunier s'intéresse ensuite au genre de l'épithalame (que l'on aurait sans doute attendu au début du chapitre consacré à la *sponsa*), à travers ceux de Claudien, bien sûr (qualifiés de « modèle[s] de l'épithalame tardo-antique », p. 122), mais aussi l'épithalame chrétien de Paulin de Nole (réflexions sur l'appartenance de ce poème à ce genre, p. 136-137), ainsi que ceux de Sidoine Apollinaire, Dracontius, Ennode, Venance Fortunat (caractérisé par la « sanctification des corps », p. 162), sans oublier les épithalames-centons virgiliens d'Ausone et Luxorius. Un troisième temps est consacré au « corps de l'épouse dans les discours funéraires » (p. 167-194) : femmes modèles dans les *Parentalia* d'Ausone (où l'image de l'épouse est « statique » et développée autour d'un certain nombre de stéréotypes, p. 171), l'*Alcestis barcinonensis* (œuvre peu connue, dans laquelle le renouvellement du personnage de cette épouse se sacrifiant pour son mari est particulièrement bien analysé), les épitaphes de Venance Fortunat ; et « femmes de pierre » dans la poésie épigraphique, à laquelle est consacrée une dizaine de pages.

La troisième et dernière partie de l'ouvrage est consacrée à la « *Virgo*. Une poétique de l'incarnation ». Elle s'intéresse d'abord à la figure de la vierge martyre, à travers le personnage d'Agnès, chez trois poètes de la fin du IV^e^ siècle (les *Epigrammes* de Damase, *L'hymne à Agnès* d'Ambroise et le *Livre des couronnes* de Prudence) qui font d'Agnès, chacun à sa manière et avec son projet littéraire propre, le paradigme de la vierge martyre, et chez qui « le corps féminin, [martyrisé, mais pourtant glorifié], représente le lien entre la victime et son bourreau, entre christianisme et paganisme » (p. 221). Elle analyse ensuite « l'idéal virginal » qui se déploie aux V^e^ et VI^e^ siècles, à travers le *Traité sur la virginité* d'Avit de

Vienne, mais aussi l'image de la vierge amoureuse dans la poésie de Venance Fortunat (*De uirginitate*, dans lequel le thème des noces mystiques trouve son aboutissement le plus parfait). Les dernières pages sont consacrées à la figure de la Vierge Marie chez Juvencus, Ambroise (*Hymne* 5), Prudence, Claudien, Coripe et Venance Fortunat : Sophie Malick-Prunier constate que l'enfantement virginal est l'aspect le plus spécifiquement exploité en poésie, s'intéresse à l'aspect géographique de l'essor du culte marial (développé surtout en Orient) et constate que la poésie latine tardive à propos de Marie n'est que le « point de départ » (p. 254) d'un courant qui se développera bien davantage au Moyen Âge.

Après une conclusion fermement récapitulative, l'ouvrage se termine par une copieuse bibliographie et un *index locorum*.

Ce qui frappe essentiellement, dans l'ouvrage de Sophie Malick-Prunier, c'est la passion qui l'anime : à chaque page de son livre se ressent son amour pour son sujet, son amour pour ces poètes tardo-antiques (encore parfois stupidement méprisés), qu'elle défend vigoureusement (p. 15-16) et qu'elle fait découvrir en grand nombre — son corpus est vaste — avec bonheur, son amour pour la littérature latine classique, qu'elle connaît bien, ce qui lui permet de relever et d'analyser les multiples jeux intertextuels présents dans son corpus, son amour surtout pour la langue latine, qu'elle traduit avec finesse et qu'elle analyse avec précision et élégance, en faisant partager au lecteur le plaisir des textes qui est le sien. Aussi son ouvrage se lit-il avec le même plaisir, et est-il un bel hommage rendu à la fois à ces poètes tardo-antiques et au corps féminin !

Sylvie Laigneau-Fontaine.

Francesco Braschi, *L'*Explanatio Psalmorum XII *di Ambrogio : una proposta di lettura unitaria. Analisi tematica, contenuto teologico e contesto ecclesiale*, t. I-II (Collection « Studia Ephemeridis Augustinianum », nº 105) : Rome, Institutum Patristicum Augustinianum, 2007, 949 p.

Ce travail, reflet d'une thèse de doctorat en théologie et sciences patristiques soutenue auprès de l'Istituto Patristico Augustinianum de Rome, représente, après l'essai plus succinct de L. F. Pizzolato (*La* Explanatio Psalmorum XII. *Studio letterario sulla esegesi di sant'Ambrogio*, coll. « Archivio Ambrosiano », nº 12, Milan, 1965, étude centrée sur l'examen des sources) et les travaux plus ponctuels de H. J. auf der Maur (*Das Psalmenverständnis des Ambrosius von Mailand. Ein Beitrag zum Deutungshintergrund der Psalmenverwendung im Gottesdienst der Alten Kirche*, Leyde, Brill, 1977) et de P. F. Moretti (Non harundo sed calamus. *Aspetti letterari della* Explanatio psalmorum XII *di Ambrogio*, Milan, LED, 2000), une contribution de première importance pour qui veut mieux comprendre la méthode exégétique, la pensée théologique et le cheminement intellectuel et spirituel de l'évêque de Milan. Son premier mérite est de s'attaquer à une œuvre peu fréquentée par la critique ; il s'agit pourtant, à côté des grands commentaires sur l'*Exameron*, l'Évangile de Luc et le Psaume 118, d'une des entreprises exégétiques les plus considérables d'Ambroise.

La première partie de l'ouvrage de Fr. Braschi, de loin la plus développée (796 pages), est composée d'une série d'études monographiques construites sur un plan identique (introduction, structure littéraire et thématique, notes de commentaire), consacrées à l'analyse, pas à pas, de chacune des douze exégèses ambrosiennes. C'est le socle, nourri d'observations d'une extrême minutie à la recherche de l'organisation du texte et de ses motifs structurants. Sur lui se fonde la seconde partie (p. 799-907), qui tente de mettre en évidence l'unité de cet ensemble souvent

jugé disparate, tant sur le plan littéraire que théologique et doctrinal. L'auteur s'appuie ainsi sur une série d'« explications de textes », préalable indispensable tant ces pages de compréhension difficile requièrent un examen attentif, pour conduire le lecteur à adhérer à la thèse originale qu'il expose dans la partie synthétique de son travail. Une compétence très diverse, philologique, rhétorique, historique, théologique, biblique et herméneutique, pouvait seule permettre de décrypter le sens de ces « ruminations », lemme après lemme, de douze psaumes (Ps 1, 35-40, 43, 45, 47, 48, 61). Reconnaissons à l'auteur la parfaite maîtrise de ces divers savoirs, ce qui lui permet de résoudre maintes apories du texte ambrosien.

D'une analyse à l'autre, l'auteur fait apparaître de manière convaincante un fil conducteur qui explique et justifie la réunion et la publication par Ambroise en un même livre de ces douze exégèses, ce qui périme la *communis opinio* selon laquelle « il n'y a aucune solidarité entre ces divers commentaires de psaumes » (J.-R. Palanque). Une pensée ordonnatrice, une méthode herméneutique réfléchie selon une grille exégétique exposée d'ailleurs par Ambroise lui-même au début du commentaire sur le Psaume 36, et des motifs christologiques récurrents assurent cette unité, ou plutôt cette *unification* sans doute en partie ultérieure — lors d'une révision rédactionnelle préparant la publication — d'un ensemble a priori composite, formé de textes d'origine et de genre différents (réélaborations de sermons ou livres écrits sans un stade oral antérieur), inspirés de modèles dont L. F. Pizzolato avait révélé la grande variété (Philon, Origène, Athanase, Eusèbe de Césarée, Didyme, Basile, Hilaire). Rien d'étonnant à cela pour qui s'est familiarisé avec l'horizon culturel du docteur milanais : ainsi son petit ouvrage sur *Jacob et la vie heureuse* rassemble en quelque soixante-dix pages un kaléidoscope d'emprunts (le *Quatrième Livre des Maccabées*, l'*Épître aux Romains*, l'*Ennéade* I, 4 de Plotin, des sentences de Sextus et de Sénèque) sans que soient pour autant compromises la cohérence de la structure d'ensemble et la marque proprement ambrosienne d'une doctrine puisée à des sources aussi diverses.

Il faut donc abandonner l'idée que ces commentaires sont les éléments épars, le plus souvent issus de sermons, d'un dessein plus ambitieux, un commentaire de l'ensemble du Psautier, qui n'aurait pas été réalisé. Il apparaît, en fait, que le choix de ces douze psaumes n'est pas simplement dû au hasard des lectures liturgiques que le prédicateur était amené à expliquer en chaire, mais correspond à un programme délibéré : l'unité exégétique et méthodologique de ces exposés comme les complémentarités qu'on décèle entre eux, sans compter maints renvois de l'un à l'autre, plaident en ce sens.

On mesure l'importance pour l'appréciation plus générale de l'œuvre d'Ambroise du résultat de ce travail patient et érudit, car, si cette *Explanatio Psalmorum XII* est, contrairement à ce qu'il semble à première lecture, un ouvrage structuré et régi par une pensée directrice, il faudra désormais y réfléchir à deux fois avant de dénoncer le désordre et les incohérences de tel autre ouvrage (nous pensons en particulier aux dix livres de la *Correspondance* tels que nous les ont transmis les plus anciens manuscrits).

Nous renonçons à entrer dans le détail des précieuses études qui éclairent bien des questions débattues, passant de la vue d'ensemble, la macrostructure, à des questions plus spécifiques, en particulier dans les *note di commento* qui concluent en appendice l'examen de chacun des commentaires ambrosiens. Une bibliographie exhaustive, plusieurs index (des citations bibliques, d'auteurs anciens, d'œuvres d'Ambroise, des noms propres antiques et modernes) et une table des matières détaillée facilitent la consultation de cet ouvrage appelé à faire date.

Gérard Nauroy.

Florence Garambois-Vasquez (dir.), *Claudien : mythe, histoire et science* : Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2011, 171 pages.

Ce petit livre très dense rassemble six contributions présentées le 6 novembre 2008 à l'occasion d'une journée d'études sur Claudien organisée à Saint-Étienne. Mais, au-delà de la diversité des contributions qu'elle a réunies, l'éditrice a manifestement eu à cœur de donner la cohérence d'un projet d'ensemble à l'ouvrage, qui n'a pas l'aspect disparate de certains actes de colloque ou mélanges. En témoignent la présence d'une introduction et d'une conclusion d'ensemble, la distinction de deux parties (« Lectures politiques de Claudien » et « Mythes et intertextualité chez Claudien »), chacune introduite par une mise en contexte spécifique, et l'ajout d'une bibliographie d'ensemble et d'un *index locorum*.

Venons-en aux différents articles. J.-L. Charlet propose une étude savante sur des questions de métrique (« Genre littéraire, forme métrique et destination du poème : à propos des distiques élégiaques chez Claudien », p. 15-26). Cette contribution technique se double d'un intérêt méthodologique, l'auteur montrant bien que l'analyse métrique ne saurait être menée isolément, mais en tant qu'elle prend en compte tous les paramètres littéraires (le genre, le style et les intentions du poète). C'est ainsi l'analyse des données non métriques qui permet d'interpréter la facture métrique des pentamètres de Claudien et de conclure que, contrairement à Ausone, le poète d'Alexandrie n'écrit pas tout à fait de la même façon selon qu'il compose une épigramme, des poèmes publics ou des poèmes inspirés. V. Zarini (« *Graiorum obscuras Romanis floribus artes / irradias* : culture grecque et politique romaine dans les éloges de Claudien », p. 27-44) montre que Claudien n'évoque guère la « politique culturelle » des dirigeants occidentaux mais ne manque pas, lorsqu'il en a l'occasion, de souligner leur culture où, d'une manière générale, les *artes* littéraires l'emportent sur les *disciplinae* scientifiques. Il n'y a finalement qu'un seul savant dont la figure apparaît dans les éloges de Claudien : Fl. Manlius Theodorus, auteur d'une œuvre philosophique et détenteur d'un profond savoir scientifique, qui a eu pour principal mérite de clarifier par l'éloquence latine l'obscurité grecque. Sa démarche permit d'ailleurs à Manlius Theodorus de revenir en temps voulu de l'*otium* au *negotium* dans un monde marqué par une vive interaction entre la culture et le pouvoir. F. Garambois-Vasquez (« Claudien et le mythe de Vénus : entre ornement poétique et propagande politique », p. 45-61) analyse le traitement du mythe de Vénus dans la poésie de Claudien et remarque qu'au sein de l'épithalame, que le poète adapte en fonction des circonstances, la figure de Vénus prend elle-même différents aspects. Elle incarne cependant surtout une puissance qui domine la nature, les hommes et les dieux, ce que l'auteur explique soit par la persistance, chez Claudien, d'une antique conception cosmogonique, soit par la domination de tous les êtres par l'amour dans la transposition littéraire. B. Bureau (« Claudien et la littérature de commentaire : quelques éléments de traitement poétique de l'érudition littéraire », p. 67-84) remet en perspective la notion même d'intertextualité en envisageant la manière dont Claudien aborde la littérature de commentaire et en étudiant le cas de passages difficiles où l'on peut prendre Claudien en défaut. Il y a d'abord le cas le plus évident, celui où Claudien se fonde sur le travail des grammairiens pour légitimer son propre remploi d'un passage grâce à une pratique qu'il peut rattacher à celle d'un grand écrivain du passé. Mais le recours aux grammairiens permet aussi de reconstruire un maillon disparu dans la chaîne de l'intertextualité. L'étude analyse de près plusieurs cas, notamment *4 Honor.* où, à cause de la connaissance qu'il aurait de Strabon, Claudien placerait à tort, selon les commentateurs modernes, les Chérusques sur les bords de l'Elbe. La contribution repose enfin la question de savoir si

l'œuvre du poète n'est qu'une poésie de circonstance, visant à apporter une réponse idéologique à tel défi politique, ou si elle propose un véritable discours sur le monde, au-delà des aléas des circonstances. Cette question conduit l'auteur à relire la comparaison établie entre Sérène et Stilicon, d'une part, et entre Ulysse et Pénélope, de l'autre, ainsi que l'étrange apparition, dans le *Rapt de Proserpine*, 1, 269-275, d'un passage obscur du *Commentaire de l'antre des Nymphes* de Porphyre (sur le motif de la pourpre). M.-F. Guipponi-Gineste (« Pierres précieuses et pierres curieuses dans la poésie de Claudien », p. 85-112) analyse le statut des pierres précieuses et des pierres curieuses dans la poésie de Claudien, deux catégories que la contributrice rattache aux deux grands pôles de l'œuvre du poète : célébration des hommes et célébration de la nature. Qu'il s'agisse des « feux des gemmes de la poésie de circonstance » ou de « l'enquête sur l'aimant et le cristal », la pierre est interprétée comme un matériau essentiel, aussi bien concrètement que métaphoriquement, pour comprendre la création poétique de Claudien, qui serait tour à tour joaillier, architecte et lapidaire. Enfin, F. Lecocq (« Le phénix chez Claudien : la fin d'un mythe. Pour une lecture du phénix : quelques arguments », p. 113-157) relit le *carmen* 27 (*In aue phoenice*, 110 vers) en y voyant une œuvre engagée développant les thématiques qui traverseraient toute l'œuvre de Claudien — l'invective, le panégyrique, la fable mythologique — sous la forme d'une profession de foi en la *Roma aeterna*. L'auteur insiste sur le statut d'épiphanie littéraire de cette pièce, composée peut-être entre 400 et 404, qu'elle comprend comme un chant prophétique au tournant du siècle, comme celui de Lactance cent ans plus tôt, mais plus proche de la veine horatienne et virgilienne, ainsi que le montre la prédominance, chez Claudien, des motifs de l'étoile, des saisons, et les figures d'Apollon, de Diane et des Parques.

On ne tiendra pas compte des très rares coquilles de l'ouvrage (comme telle inversion de lettres dans un mot de la présentation d'ensemble de la quatrième de couverture) car c'est le lot commun. On soulignera bien plutôt la grande richesse de ces contributions, fruits d'une journée d'études à Saint-Étienne manifestement très féconde, ainsi que la finesse et le soin avec lesquels elles ont été rassemblées pour donner une image à la fois séduisante et complexe du poète d'Alexandrie.

Benjamin Goldlust.

Marie-France Guipponi-Gineste, *Claudien, poète du monde à la cour d'Occident* (Collections de l'Université de Strasbourg, Études d'archéologie et d'histoire ancienne) : Paris, De Boccard, 2010, 472 pages.

Cet ouvrage est la version remaniée d'une thèse soutenue en décembre 2001 à l'Université de Provence. Il s'inscrit dans un mouvement d'intérêt pour Claudien qui, sans remonter jusqu'à Pierre Fargues, est particulièrement sensible depuis la fin des années 1960 : on citera, parmi les monographies qui lui ont été consacrées, les livres d'Isabella Gualandri (*Aspetti della tecnica compositiva in Claudiano*, Milan, 1968), d'Alan Cameron (*Claudian. Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, Oxford, 1970), d'Alessandro Fo (*Studi sulla tecnica poetica di Claudiano*, Catane, 1982), de Juan J. Cienfuegos García (*Los géneros literarios en Claudio Claudiano : los panegíricos y la épica*, Barcelone, 1990), et de Florence Garambois-Vasquez (*Les invectives de Claudien. Une poétique de la violence*, Bruxelles, 2007).

Si, depuis Cameron, on s'est beaucoup penché sur la vie de Claudien, sa situation de Grec à la cour d'Occident, ses positions politiques et religieuses,

Marie-France Guipponi-Gineste a choisi, pour sa part, de se focaliser sur sa poétique. Son propos est de montrer la cohérence et l'unité profonde du projet poétique de Claudien, sans établir de ligne de partage entre ce qui serait ses grandes œuvres (son épopée mythologique et sa production de poète officiel) et ce qui aurait une valeur moindre (notamment ses *Carmina minora*, assez peu étudiés jusqu'ici malgré les travaux de Maria Luisa Ricci ou Henriette Harich-Schwarzbauer). L'angle d'approche choisi est la description d'objets et les motifs afférents aux objets (p. 10-11).

Après une brève introduction, qui dresse notamment un état de la recherche, Marie-France Guipponi-Gineste examine la création poétique de Claudien en cinq chapitres. Ils abordent respectivement l'usage du mythe à partir du *Rapt de Proserpine*, les objets de représentation à partir des *Panégyriques* et des *Carmina minora* 46, 47, 48, le rapport au monde et au temps, les *mirabilia* et la nature principalement à partir des *Carmina minora* 26, 28, 29, 33-39, 51, enfin la réflexivité métapoétique. Une brève conclusion fait la synthèse des résultats obtenus. Une bibliographie très fournie et deux utiles index complètent l'ensemble.

L'analyse s'ouvre donc sur le *Rapt de Proserpine*, qui offre une clef pour comprendre comment Claudien use du mythe, et présente deux motifs chers au poète, celui du tissage et celui des espaces naturels, qui fournissent les deux axes du chapitre. Marie-France Guipponi-Gineste dégage les liens entre mythe et histoire autour de la dialectique désordre / ordre. Elle montre que Claudien tente de conjurer la peur du désordre et de la dispersion, et représente un monde dans lequel la violence peut être pacifiée par le pouvoir de l'amour.

Dans un deuxième temps, Marie-France Guipponi-Gineste étudie le projet épidictique de Claudien. Elle analyse les trabées et objets d'apparat associés au rituel impérial, qui sont les supports réels et métaphoriques d'une rhétorique de l'éloge. Claudien y révèle sa propre vision du gouvernement, où se manifeste le souci d'un exercice équilibré du pouvoir.

Dans la troisième partie, l'auteur replace Claudien en son temps et examine son discours sur le monde auquel il appartient à travers des poèmes qui posent les questions afférentes aux genres de vie. Se dégage une isotopie du repli et du refuge face à une violence dont il faut se prémunir. Le poète essaie aussi de donner un sens au présent à travers les catégories du temps, éternité et immutabilité.

La quatrième étape s'attache aux *mirabilia*, manifestations mystérieuses de la nature qui échappent à l'ordre du monde et que Claudien décrit essentiellement dans les *Carmina minora*. Le poète tente de rendre compte du monde, et la merveille est une métaphore de la poésie de grande valeur.

Dans un dernier moment, Marie-France Guipponi-Gineste observe, à travers les déclarations programmatiques et les motifs qui possèdent une signification métatextuelle, comment Claudien définit sa pratique poétique et quelle forme prend son art. Schématiquement, l'esthétique de Claudien est marquée par l'*ornatus*, sa pratique des genres est liée à l'imitation et l'intertextualité.

La conclusion pose Claudien comme un poète conscient de sa fonction et de son art, qui cherche à embrasser la totalité du réel et tente d'ordonner le chaos d'un monde en mutation par la force de la parole poétique. Son engagement politique est indissociable de ce désir d'appréhender le cours des événements et la richesse de la réalité. Partie de la description des objets, Marie-France Guipponi-Gineste aboutit ainsi à un Claudien « poète de la totalité » (p. 416).

Le livre est écrit dans un style élégant et limpide, et les articulations du raisonnement sont toujours clairement indiquées. Les coquilles et erreurs sont rares ; nous en citerons les plus frappantes : p. 164, n. 141, est attribuée à l'auteur de ces lignes une traduction de Dracontius qui revient à Claude Moussy ; p. 165,

n. 142 et p. 169, n. 157, l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille devient *Anticlaudianum* ; p. 177-178, n. 193, la traduction de Rutilius Namatianus est empruntée à la vieille édition CUF de Vessereau et Préchac, qui a été remplacée ; p. 222, « sommital » serait à préférer à l'étrange « sommitique » ; p. 232, n. 144, la référence à l'*Anthologie latine* est bizarre, et le poème 350 Riese, effectivement de Luxorius, ne traite pas de la source Apone ; p. 238, il faut corriger *uis casum* en *quis casum* ; p. 249, la note 212 renvoie à un Balmelle qui ne figure pas dans la bibliographie ; p. 360, Virgile est curieusement traité de Padouan, lapsus par confusion avec Tite Live. Mais c'est peu de choses dans un livre d'une telle ampleur.

Marie-France Guipponi-Gineste lance sur Claudien un nouvel éclairage et met en évidence l'unité de son projet poétique. Elle est aussi convaincante dans le propos général que dans les analyses de détail (par exemple les pages consacrées à la description de l'Etna du livre I du *Rapt de Proserpine*, celles sur la description de la trabée de Stilicon dans le *Panégyrique prononcé pour le consulat de Stilicon*, ou encore celles sur les *Carmina minora* 26, 29 et 51, qui traitent respectivement de la source Apone, de l'aimant et de la sphère d'Archimède, sont extrêmement suggestives), où les textes sont finement replacés dans leur contexte historique et culturel. L'information est toujours excellente, les sources et la bibliographie critique bien maîtrisées. Il est clair que son *Claudien, poète du monde à la cour d'Occident* est destiné à devenir un ouvrage de référence dans les études sur cet écrivain, et qu'il sera très profitable aussi à tous ceux qui s'intéressent à la création littéraire de l'Antiquité tardive et à l'esthétique de la période.

Étienne Wolff.

Maria Luisa Delvigo, *Servio e la poesia della scienza* (Biblioteca di materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici, n° 23) : Pise – Rome, Fabio Serra, 2011, 132 pages.

La belle collection animée par nos collègues pisans Bettini, Conte et Ferri s'enrichit d'une étude très originale sur la sensibilité « scientifique » de Servius. Le commentaire virgilien qui nous est parvenu sous ce nom comporte, on le sait, deux rédactions, une brève, longtemps la seule connue, et une longue, le *Servius auctus* ou *Servius Danielis*, car c'est Pierre Daniel qui en assura la diffusion par l'édition qu'il en procura en 1600. Que l'une dérive de l'autre par abrègement, ou la seconde de la première par accroissement, on en discute depuis longtemps, et ce n'est pas ce qui retient l'auteur de cette étude. Prenant le commentaire pour une somme représentative des connaissances tardo-antiques et de leur point d'application, quel qu'en soit finalement le mode de constitution, Madame Delvigo s'attache à suivre les principales traces d'un *filone di interesse*, qui, à travers un discours qui ne se dérobe pas devant des explications scientifiques, révèle « lo straordinario valore attribuito alla filosofia epicurea (cui il commentatore riconosce un ruolo privilegiato all'interno della formazione di Virgilio) e a Lucrezio, il suo più prestigioso rappresentante ». Que Virgile ait été influencé par la pensée épicurienne n'est certes pas une idée neuve ; mais il était effectivement pertinent d'observer comment Servius est capable de discerner cette influence et d'en développer le discours. En son temps (1938), Edith O. Wallace avait étudié le contenu philosophique des propos de Servius ; c'est plus précisément le souvenir de Lucrèce dans l'antiquité tardive qui est l'objet de la présente étude, articulée en une série d'enquêtes thématiques. Après une entrée en matière qui convoque tout à tour la *theologia physica* de Varron, Cicéron puis Macrobe, un chapitre 2 (p. 33-37) analyse l'emploi

des mots *physicus* et *physice*, lequel dépasse le cadre stoïcien, mais c'est plus généralement les thématiques, plus que les mots — encore que cette voie d'accès soit parfaitement légitime — qui sont examinées. Le chapitre qui donne son titre au livre (p. 38-59) traite successivement de l'origine de l'orichalque, de la place de Lucrèce, de l'origine de la peste, des éclipses et des tremblements de terre. Le commentaire de la 6e *Bucolique* — précisément de la cosmologie de Silène — (chap. 4, p. 60-77), l'analogie, les phénomènes célestes (chap. 6, p. 87-97, sur le commentaire de *Georg.* II 478) et enfin la physiologie (*anima*, sang et mort) forment autant d'études ponctuelles qui ne seront pas synthétisées — et c'est dommage — dans une conclusion.

La variété des points d'attache, traités avec précision et vivacité, voire avec une certaine alacrité, n'empêche cependant pas le retour à des « nœuds », telle la citation de Lucrèce V 751-761, p. 50 et 93. Ce dernier passage illustre assez exactement le traitement du sujet ici adopté : Madame Delvigo s'est significativement éloignée de Servius, dans ce chapitre 6, où le rappel de l'emploi de *defectus* par Virgile (*Georg.* II 478), qui paraît ainsi se souvenir de Lucrèce, est prétexte à un excursus sur la théorie épicurienne développée dans les *Lettres* à Pythoclès et Hérodote, citées, puis l'on revient à la méthode des explications variées adoptée par Lucrèce. Cette vaste mise en contexte permet finalement de constater combien se singularise le *Servius auctus*, qui en prolongeant le Servius « bref » relève seul les *uarios defectus* virgiliens. On voit ici combien, à l'instar peut-être de la poésie de Virgile pour Servius, le commentaire servien sert de support à une réflexion concernant l'histoire de la philosophie tout autant que le(s) commentateur(s) lui-même. Une bonne bibliographie — plutôt lucrétienne (de Bailey à Dionigi et Piazzi) et virgilienne d'ailleurs que servienne — et un index des textes anciens cités sont les bienvenus. D'un intérêt philosophique évident, ce livre est aussi une réflexion sur la place relative des deux recensions du *Commentaire* (cf. aussi le commentaire de *Georg.* IV 219, cité au début du chapitre 5, p. 78) : double mérite qui séduira philosophes et philologues.

Guillaume Bonnet.

Benjamin Goldlust, *Rhétorique et poétique de Macrobe dans les* Saturnales (Collection « Recherches sur les rhétoriques religieuses », n° 14) : Turnhout, Brepols, 2010, xx et 530 pages.

Ce copieux ouvrage est issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2007, qu'il reproduit avec fidélité, mais en prenant en compte la bibliographie et les débats postérieurs à cette date. Son titre aurait sans doute paru fort surprenant jusqu'à une époque récente, aussi longtemps que les *Saturnales* de Macrobe n'ont été considérées que comme un puzzle de pièces et morceaux puisés à des sources multiples, sources que la *Quellenforschung* s'employait à identifier, voire à reconstituer, d'autant plus catégorique souvent qu'elle évoluait en terrain plus obscur. Le seul intérêt que l'on consentait à accorder à l'œuvre de Macrobe était documentaire, et la valeur des *Saturnales* ne semblait tenir qu'à la somme des témoignages historiques, philologiques ou philosophiques dont le texte est tissé, sans qu'il soit question de leur conférer la moindre intention littéraire. B. Goldlust, tout en se gardant de renier la qualité documentaire évidente des *Saturnales*, nous en propose ici une lecture renouvelée : il s'applique à démontrer qu'elles sont une œuvre autonome, qui utilise les caractéristiques génériques de la littérature de banquet pour réaliser un projet à la fois pédagogique — Macrobe dédie les *Saturnales* à son

fils — et esthétique : la pratique de la compilation s'y combine avec une visée créatrice. Le *propositum* de B. Goldlust pourrait être résumé par la formule qui apparaît p. 31 : « considérer l'œuvre de Macrobe non pas comme un "document", mais comme un "monument", au sens foucaldien du terme, c'est-à-dire comme un tout organique, cohérent, mis en œuvre dans le cadre d'un projet auctorial original ». Même si l'idée avait déjà été effleurée dans de trop rares articles ou notices, c'est la première fois qu'elle est posée avec autant de fermeté et qu'un ouvrage entier lui est consacré. En cela, la recherche de B. Goldlust apparaît comme solidement novatrice, d'autant que l'exploration perspicace du texte est guidée par le recours mesuré et pertinent aux concepts de la critique littéraire contemporaine.

L'ouvrage, très équilibré et dynamique, se compose de trois parties. La première est consacrée à l'agencement des *Saturnales* (p. 1-155). Un premier chapitre introductif fait le point sur l'identité de Macrobe — ou du moins sur ce que l'on peut en savoir — sur la datation des *Saturnales* et sur les traditions dans lesquelles elles s'inscrivent (littérature de banquet, littérature encyclopédique) ; chapitre qui repose sur les travaux de J. Flamant, de P. De Paolis, voire sur notre propre introduction à notre édition du *Commentaire*, sans apporter de nouveauté. Mais il ne pouvait pas en être autrement, dans la mesure où les sources antiques, épigraphiques en particulier, et la documentation n'ont pas évolué depuis. B. Goldlust dégage ensuite les structures du texte : celles, successivement, de chacun des sept livres, jusqu'à aboutir, p. 59-63, à un utile « plan détaillé des *Saturnales* », qui met bien en évidence la composition véritable de l'œuvre, obscurcie par ce découpage en sept livres, ainsi que le caractère lacunaire du texte. Sont étudiés ensuite les « seuils », c'est-à-dire la préface et le prologue, dont B. Goldlust dégage de façon très fine la valeur programmatique. Macrobe y manifeste une « obsession de l'organicité », organicité qu'il s'applique à conférer aux *Saturnales*, en prenant pour modèle l'unicité même de la nature. La deuxième grande partie du livre s'interroge sur l'appartenance générique des *Saturnales* (p. 169-322). B. Goldlust étudie leur enracinement dans la littérature de banquet, montrant comment Macrobe met en œuvre la topique du genre : mise en scène, personnages-types, épisodes obligés... Il consacre aussi un assez long développement à la présentation des douze convives du banquet. Tout cela doit beaucoup à la grosse somme de J. Flamant et aurait pu, peut-être, être abrégé. Peut-être : il faut tenir compte aussi du fait que les *Saturnales* ne sont pas — ou pas encore — parmi les œuvres latines les plus pratiquées, et que le lecteur, pour suivre pleinement la démonstration de B. Goldlust, doit être mis en possession d'un dossier explicite — l'argument valant aussi pour le chapitre introductif que nous avons évoqué *supra*. Les *Saturnales* sont définies aussi par leur « projet didactique », en relation avec le modèle de l'encyclopédisme latin (Pline, dont la présence est « latente », et Aulu-Gelle, qui dans son éparpillement revendiqué ferait, aux yeux de Macrobe, figure de « repoussoir »). Mais le grand maître, celui dont les *Saturnales* entendent déployer tous les enseignements, c'est bien entendu Virgile, et quelques pages excellentes (p. 262-287) exposent avec fermeté la signification et les enjeux de sa présence constante tout au long de l'œuvre. Finalement, conclut B. Goldlust — et nous en sommes tout à fait d'accord — c'est la visée didactique qui oriente tout le projet de Macrobe, et la forme sympotique qu'il adopte explicitement est au service de ce projet de fond. La troisième et dernière partie (« L'économie de la parole dans les *Saturnales* », p. 323-476) s'intéresse à l'écriture même des *Saturnales* : non à la mise en forme stylistique, mais aux modalités théoriques qui fondent les échanges entre les participants du dialogue. Les *Saturnales* sont ainsi situées au sein de différentes problématiques : théorie et pratique macrobiennes de la citation, considérées à la fois par rapport aux usages littéraires antiques et aux concepts opératoires modernes, pour

aboutir à l'idée que les citations des *Saturnales* sont une façon de réactualiser, de mettre sous les yeux, par un procédé qui tient de l'*euidentia*, le passé culturel dont les convives se réclament (remarquables pages 354-355) ; problématique des genres de style, avec le problème posé par l'originale quadripartition énoncée par l'un des convives du banquet, le rhéteur Eusèbe ; celle de l'esthétique propre au dialogue et au *sermo* ; problématique de la parole spirituelle, chargée, selon une formule heureuse, d'une « esthétique de la gaîté ». Et nous adhérons pleinement à l'idée conclusive selon laquelle Macrobe, dans sa poursuite de l'efficacité pédagogique, suscite délibérément une « dramatisation » de l'exposé didactique. Cela, certes, pourrait se dire de bien d'autres traités antiques adoptant la forme dialoguée, ne serait-ce que des traités cicéroniens. Mais on ne s'était pas avisé jusqu'ici du degré atteint par cette recherche de la dramatisation dans les *Saturnales*, ni du raffinement des procédés mis en œuvre ; et, surtout, on n'en avait jamais mis en évidence de façon aussi décisive la double dimension pédagogique et esthétique.

Le livre de B. Goldlust, érudit, perspicace et sensible, constitue un jalon décisif pour la compréhension des *Saturnales* et, par-delà, des pratiques culturelles et littéraires dans le milieu païen du début du v^e^ siècle. Il montre à quel point est nécessaire, pour l'étude de cette époque, une lecture empathique qui, sans naïveté, sache faire confiance aux textes et consente à déceler, par-delà des formes parfois déconcertantes au regard des canons classiques, des ambitions et des réussites spécifiques, méritant tout l'intérêt du lecteur contemporain.

Mireille Armisen-Marchetti.

Philosophie

Juliette Dross, *Voir la philosophie. Les représentations de la philosophie à Rome* : Paris, Les Belles Lettres, 2010, 413 pages.

Ce beau livre, copieux (plus de 400 pages, d'une typographie dense), est l'émanation d'une thèse soutenue en 2004 et légèrement remaniée. Il se donne pour projet d'étudier la tradition philosophico-littéraire qui « consiste à mettre en images la philosophie, parfois à la personnifier et à l'interpeller dans un dialogue fictif » (p. 8). En fait on s'aperçevra à la lecture que Juliette Dross donne une grande extension à sa recherche, et qu'au-delà de cette intention première, loin de se contenter de la seule Philosophie, elle s'intéresse à des représentations contiguës, comme celles du philosophe, de la sagesse et du sage, de la vertu et même par antithèse des vices ; et qu'elle pose aussi des problèmes théoriques plus généraux et de grande envergure, tels ceux de l'usage et de la légitimité de la représentation dans le discours philosophique, voire des relations entre rhétorique et philosophie. Quant au corpus lui-même, il présentait le risque de l'immensité. Aussi J.D. a-t-elle préféré s'en tenir à une branche spécifique, la plus importante, de la tradition, c'est-à-dire à l'héritage cicéronien. Sachant que Cicéron est le « pionnier de cette démarche originale consistant à représenter, par le biais rhétorique, le concept abstrait de philosophie » (p. 15), elle étudie le devenir du modèle qu'il a ainsi créé, en s'appuyant sur Sénèque (l'auteur qui se taille la part du lion dans cet ouvrage, comme le montre bien l'Index des passages cités) et Marc Aurèle, ainsi que, à un degré moindre, sur Fronton, Apulée, Augustin, Lactance et Boèce. Elle exclut